OEUVRES

COMPLÈTES

DE

J. J. ROUSSEAU.

TOME QUATORZIÈME.

MÉLANGES. TOME QUATRIEME.

OEUVRES

COMPLÈTES

DE

J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENÈVE.

MÉLANGES. TOME QUATRIEME.

AUX DEUX-PONTS,

CHEZ SANSON ET COMPAGNIE.

1792.

TRADUCTION

DU PREMIER LIVRE

DE L'HISTOIRE

DE TACITE.

AVERTISSEMENT.

QUAND j'eus le malheur de vouloir parler au public, je sentis le besoin d'apprendre à écrire, et j'osai m'essayer sur Tacite. Dans cette vue, entendant médiocrement le latin, et souvent n'entendant point mon auteur, j'ai dû faire bien des contre-sens particuliers sur ses pensées ; mais si je n'en ai point fait un général sur son esprit, j'ai rempli mon but ; car je ne cherchois pas à rendre les phrases de Tacite, mais son style, ni de dire ce qu'il a dit en latin, mais ce qu'il eût dit en françois.

Ce n'est donc ici qu'un travail d'écolier, j'en conviens, et je ne le donne que pour tel : ce n'est de plus qu'un simple fragment, un essai, j'en conviens encore ; un si rude joûteur m'a bientôt lassé. Mais ici les essais peuvent être admis en attendant mieux, et avant que d'avoir une bonne traduction complète, il faut supporter encore bien des thêmes. C'est une grande entreprise qu'une pareille traduction : quiconque en sent assez la difficulté pour pouvoir la vaincre, persévérera difficilement. Tout homme en état de suivre Tacite, est bientôt tenté d'aller seul.

C. CORNELII TACITI HISTORIARUM

LIBER I.

INITIUM mihi operis Ser. Galba iterum, T. Vinius consules erunt. Nam post conditam urbem DCC. et XX. prioris ævi annos multi auctores retulerunt; dùm res populi Romani memorabantur, pari eloquentiâ ac libertate. Potsquam bellatum apud Actium, atque omnem potestatem ad unum conferri pacis interfuit; magna illa ingenia cessere. Simul veritas pluribus modis infracta; primùm inscitiâ Reipublicæ ut alienæ, mox libidine assentandi, aut rursus odio adversus dominantes. Ita neutris cura posteritatis inter infensos vel obnoxios. Sed ambitionem scriptoris facilè adverseris: obtrectatio et livor pronis auribus accipiuntur; quippè adulationi fœdum crimen servitutis, malignitati falsa species libertatis inest. Mihi Galba, Otho, Vitellius, nec beneficio nec injuriâ cogniti. Dignitatem nostram à Vespasiano inchoatam, à Tito auctam, à Domi

TRADUCTION
DU PREMIER LIVRE
DE L'HISTOIRE
DE TACITE.

Je commencerai cet ouvrage par le second Consulat de Galba et l'unique de Vinius. Les 720 premières années de Rome ont été décrites par divers auteurs avec l'éloquence et la liberté dont elles étoient dignes. Mais après la bataille d'Actium, qu'il fallut se donner un maître pour avoir la paix, ces grands génies disparurent. L'ignorance des affaires d'une république devenue étrangere à ses citoyens, le goût effréné de la flatterie, la haine contre les chefs, altérerent la vérité de mille manières ; tout fut loué ou blâmé par passion, sans égard pour la postérité : mais en démêlant les vues de ces écrivains, elle se prêtera plus volontiers aux traits de l'envie et de la satire qui flatte la malignité par un faux air d'indépendance, qu'à la basse adulation qui marque la servitude et rebute par sa lâcheté. Quant à moi, Galba, Vitellius, Othon ne m'ont fait ni bien ni mal ; Vespasien commença ma fortune, Tite l'augmenta, Domitien

tiano longiùs provectam non abnuerim; sed incorruptam fidem professis, nec amore quisquam, et sine odio dicendus est. Quòd si vita suppeditet, principatum divi Nervæ, et imperium Trajani, uberiorem securioremque materiam senectuti seposui : rarâ temporum felicitate, ubi sentire quæ velis, et quæ sentias dicere licet.

Opus aggredior opimum casibus, atrox prœliis, discors seditionibus, ipsa etiam pace sævum. Quatuor principes fero interemti. Tria bella civilia, plura externa, ac plerumque permixta. Prosperæ in Oriente, adversæ in Occidente res. Turbatum Illyricum, Galliæ nutantes, perdomita Britannia, et statim amissa; coortæ Sarmatarum ac Suevorum gentes; nobilitatus cladibus mutuis Dacus. Mota etiam propè Parthorum arma falsi Neronis ludibrio. Jam vero Italia novis cladibus, vel post longam sæculorum seriem repetitis, afflicta. Haustæ aut obrutæ urbes fœcundissimæ Campaniœ oræ. Urbs incendiis vastata, consumptis antiquissimis delubris, ipso Capitolio civium manibus incenso. Pollutæ ceremoniæ; magna adulteria; plenum exiliis mare; infecti cædibus scopuli; atrociùs in urbe sævitum. Nobilitas, opes, omissi gestique honores pro crimine, et ob virtutes certissimum exitium. Nec mi-

l'acheva, j'en conviens ; mais un historien qui se consacre à la vérité doit parler sans amour et sans haine. Que s'il me reste assez de vie, je réserve pour ma vieillesse la riche et paisible matière des regnes de Nerva et de Trajan ; rares et heureux temps où l'on peut penser librement, et dire ce que l'on pense !

J'entreprends une histoire pleine de catastrophes, de combats, de séditions, terrible même durant la paix. Quatre Empereurs égorgés, trois guerres civiles, plusieurs étrangeres et la plupart mixtes. Des succès en Orient, des revers en Occident : des troubles en Illyrie ; la Gaule ébranlée, l'Angleterre conquise et d'abord abandonnée ; les Sarmates, et les Sueves commençant à se montrer ; les Daces illustrés par de mutuelles défaites ; les Parthes joués par un faux Néron, tout prêts à prendre les armes ; l'Italie, après les malheurs de tant de siècles, en proie à de nouveaux désastres dans celui-ci ; des villes écrasées ou consumées dans les fertiles régions de la Campanie ; Rome dévastée par le feu, les plus anciens temples brûlés, le Capitole même livré aux flammes par les mains des citoyens ; le culte profané, des adulteres publics, les mers couvertes d'exilés, les Isles pleines de meurtres ; des cruautés plus atroces dans la capitale, où les biens, le rang, la vie privée ou publique, tout

nùs præmia delatorum invisa quàm scelera: cum alii sacerdotia et consulatus ut spolia adepti, procurationes alii et interiorem potentiam agerent, verterent cuncta odio et terrore. Corrupti in dominos servi, in patronos liberti: et quibus deerat inimicus, per amicos oppressi.

Non tamen àdeo virtutum sterile sæculum, ut non et bona exempla prodiderit. Comitatæ profugos liberos matres, secutæ maritos in exilia conjuges, propinqui audentes, constantes generi, contumax etiam adversus tormenta servorum fides. Supremæ clarorum virorum necessitates, ipsa necessitas fortiter tolerata, et laudatis antiquorum moribus pares exitus. Præter multiplices rerum humanarum casus, cœlo terrâque prodigia, et fulminum monitus, et futurorum præsagia, læta, tristia, ambigua, manifesta. Nec enim unquam atrocioribus populi Romani cladibus, magisve justis judiciis approbatum est, non esse curæ Deis securitatem nostram, esse ultionem.

Cæterum antequam destinata componam, repetendum videtur, qualis status urbis, quæ mens exercituum, quis habitus pro-

étoit également imputé à crime, et où le plus irrémissible étoit la vertu. Les délateurs, non moins odieux par leurs fortunes que par leurs forfaits; les uns faisoient trophée du Sacerdoce et du Consulat, dépouilles de leurs victimes; d'autres tout-puissans tant au dedans qu'au dehors, portant par-tout le trouble, la haine et l'effroi: les maîtres trahis par leurs esclaves, les patrons par leurs affranchis; et pour comble, enfin, ceux qui manquoient d'ennemis, oprimés par leurs amis mêmes.

Ce siècle si fertile en crimes, ne fut pourtant pas sans vertus. On vit des mères accompagner leurs enfans dans leur fuite, des femmes suivre leurs maris en exil, des parens intrépides, des gendres inébranlables, des esclaves même à l'épreuve des tourmens. On vit de grands hommes, fermes dans toutes les adversités, porter et quitter la vie avec une constance digne de nos peres. A ces multitudes d'événemens humains se joignirent les prodiges du ciel et de la terre, les signes tirés de la foudre, les présages de toute espèce, obscurs ou manifestes, sinistres ou favorables. Jamais les plus tristes calamités du peuple Romain, jamais les plus justes jugemens du ciel ne montrerent avec tant d'évidence que si les Dieux songent à nous, c'est moins pour nous conserver que pour nous punir.

Mais avant que d'entrer en matière, pour développer les causes des événemens qui

vinciarum, quid in toto terrarum orbe validum, quid ægrum fuerit : ut non modo casus eventusque rerum, qui plerumque fortuiti sunt, sed ratio etiam caussæque noscantur.

Finis Neronis, ut lætus primo gaudentium impetu fuerat, ita varios motus animorum, non modo in urbe apud Patres, aut populum, aut urbanum militem, sed omnes legiones ducesque conciverat. Evulgato imperii arcano, posse principem alibi quàm Romæ fieri. Sed Patres læti, usurpatâ statim libertate, licentius, ut erga principem novum et absentem; primores equitum proximi gaudio Patrum; pars populi integra, et magnis domibus annexi: clientes libertique damnatorum et exulum, in spem erecti. Plebs sordida et circo ac theatris sueta, simul deterrimi servorum; aut qui adesis bonis, per dedecus Neronis, alebantur, mœsti et rumorum avidi.

Miles urbanus longo Cæsarum sacramento imbutus, et ad destituendum Neronem arte magis et impulsu, quàm suo ingenio traductus, postquam neque dari donativum sub nomine Galbæ promissum, neque magnis meritis ac præmiis eundem in pace qui in bello locum, præventamque gratiam intelligit, apud principem à le-

semblent souvent l'effet du hasard, il convient d'exposer l'état de Rome, le génie des armées, les mœurs des provinces, et ce qu'il y avoit de sain et de corrompu dans toutes les régions du monde.

Après les premiers transports excités par la mort de Néron, il s'étoit élevé des mouvemens divers non-seulement au Sénat, parmi le peuple et les Bandes prétoriennes, mais entre tous les chefs et dans toutes les légions. Le secret de l'empire étoit enfin dévoilé, et l'on voyoit que le Prince pouvoit s'élire ailleurs que dans la capitale. Mais le Sénat ivre de joie se pressoit, sous un nouveau Prince encore éloigné, d'abuser de la liberté qu'il venoit d'usurper. Les principaux de l'ordre équestre n'étoient gueres moins contens. La plus saine partie du peuple qui tenoit aux grandes maisons, les cliens, les affranchis des proscrits et des exilés se livroient à l'espérance. La vile populace qui ne bougeoit du Cirque et des Théâtres, les esclaves perfides, ou ceux qui à la honte de Néron vivoient des dépouilles des gens de bien, s'affligeoient et ne cherchoient que des troubles.

La milice de Rome, de tout temps attachée aux Césars, et qui s'étoit laissé porter à déposer Néron plus à force d'art et de sollicitations que de son bon gré, ne recevant point le donatif promis au nom de Galba, jugeant de plus, que les services et les récompenses militaires auroient moins

gionibus factum ; pronus ad novas res, scelere insuper Nymphidii Sabini Præfecti imperium sibi molientis agitatur. Et Nymphidius quidem in ipso conatu oppressus. Sed quamvis capite defectionis ablato, manebat plerisque militum conscientia; nec derant sermones senium atque avaritiam Galbæ increpantium. Laudata olim et militari famâ celebrata severitas ejus, angebat coaspernantes veterem disciplinam, atque ita XIIII annis à Nerone assuefactos, ut haud minus vitia principum amarent, quam olim virtutes verebantur. Accessit Galbæ vox pro Republicâ honesta, ipsi anceps, legi à se militem, non emi nec enim ad hanc formam cætera erant.

Invalidum senem T. Vinius et Cornelius Laco, alter deterrimus mortalium, alter ignavissimus, odio flagitiorum oneratum, contemptu inertiæ destruebant. Tardum Galbæ iter et cruentum, interfectis Cingonio Varrone consule designato, et Petronio Turpiliano consulari ; ille ut Nymphidii socius, hic ut dux Neronis, inauditi atque indefensi, tanquam innocentes perierant. Introitus in urbem, trucidatis tot millibus inermium militum, infaustus omine, atque ipsis etiam qui occiderant, formidolosus.

lieu durant la paix, et se voyant prévenue dans la faveur du Prince par les légions qui l'avoient élu, se livroit à son penchant pour les nouveautés, excitée par la trahison de son Préfet Nymphidius qui aspiroit à l'Empire. Nymphidius périt dans cette entreprise ; mais après avoir perdu le chef de la sédition, ses complices ne l'avoient pas oubliée, et glosoient sur la vieillesse et l'avarice de Galba. Le bruit de sa sévérité militaire, autrefois si louée, alarmoit ceux qui ne pouvoient souffrir l'ancienne discipline ; et quatorze ans de relâchement sous Néron leur faisoient autant aimer les vices de leurs Princes que jadis ils respectoient leurs vertus. On répandoit aussi ce mot de Galba qui eût fait honneur à un *Prince* plus libéral, mais qu'on interprétoit par son humeur : Je sais choisir mes soldats et non les acheter.

Vinius et Lacon, l'un le plus vil et l'autre le plus méchant des hommes, le décrioient par leur conduite, et la haine de leurs forfaits retomboit sur son indolence. Cependant Galba venoit lentement et ensanglantoit sa route. Il fit mourir Varron Consul désigné, comme complice de Nymphidius ; et Turpilien Consulaire, comme Général de Néron. Tous deux, exécutés sans avoir été entendus et sans forme de procès, passerent pour innocens. A son arrivée, il fit égorger par milliers les soldats désarmés ; présage funeste pour son

Inductâ legione Hispanâ, remanente eâ quam è classe Nero conscripserat, plena urbs exercitu insolito; multi adhoc numeri è Germaniâ ac Britaniâ et Illirico, quos idem Nero electos præmissosque ad claustra Caspïarum, et bellum quod in Albanos parabat, opprimendis Vindicis cœptis revocaverat : ingens novis rebus materia, ut non in unum aliquem prono favore, ita audenti parata.

Forte congruerat, ut Clodii Macri et Fonteii Capitonis cædes nuntiarentur. Macrum in Africâ haud dubiè turbantem, Trebonius Garucianus procurator, jussu Galbæ : Capitonem in Germaniâ, cum similia cœptaret, Cornelius Aquinus et Fabius Valens legati legionum, interfecerant, antequam juberentur. Fuere qui crederent, Capitonem, ut avaritiâ et libidine fœdum ac maculosum, ita cogitatione rerum novarum abstinuisse : sed à legatis bellum suadentibus, postquam impellere nequiverint, crimen ac dolum compositum ultro : et Galbam mobilitate ingenii, an ne altius scrutaretur, quoquo modo acta, quia mutari non poterant, comprobasse. Cæterum utraque cædes sinistrè accepta : et inviso semel principe, seu benè seu malè facta

regne et de mauvais augure même aux meurtriers. La légion qu'il amenoit d'Espagne, jointe à celle que Néron avoit levée, remplirent la ville de nouvelles troupes qu'augmentoient encore les nombreux détachemens d'Allemagne, d'Angleterre et d'Illyrie, choisis et envoyés par Néron aux portes Caspiennes où il préparoit la guerre d'Albanie, et qu'il avoit rappellés pour réprimer les mouvemens de Vindex. Tous gens à beaucoup entreprendre, sans chef encore; mais prêts à servir le premier audacieux.

Par hasard, on apprit dans ce même temps les meurtres de Macer et de Capiton. Galba fit mettre à mort le premier par l'intendant Garucianus sur l'avis certain de ses mouvemens en Afrique; et l'autre commençant aussi à remuer en Allemagne, fut traité de même avant l'ordre du Prince par Aquinius et Valens Lieutenans-généraux. Plusieurs crurent que Capiton, quoique décrié pour son avarice et pour sa débauche, étoit innocent des trames qu'on lui imputoit; mais que ses Lieutenans s'étant vainement efforcés de l'exciter à la guerre, avoient ainsi couvert leur crime; et que Galba, soit par légèreté, soit de peur d'en trop apprendre, prit le parti d'approuver une conduite qu'il ne pouvoit plus réparer. Quoi qu'il en soit, ces assassinats firent un mauvais effet; car, sous un Prince une fois odieux, tout ce qu'il fait, bien ou

premunt. Jam afferebant venalia cuncta præpotentes liberti. Servorum manus subitis avidæ, et tamquam apud senem festinantes; eademque novæ aulæ mala, æquè gravia, non æquè excusata. Ipsa ætas Galbæ, et irrisui et fastidio erat, assuetis juventæ Neronis, et imperatores formâ ac decore corporis (ut est mos vulgi) comparantibus.

Et hic quidem Romæ tamquam in tantâ multitudine, habitus animorum fuit. E provinciis, Hispaniæ præerat Cluvius Rufus, vir facundus, et pacis artibus, belli inexpertus. Galliæ, super memoriam Vindicis, obligatæ recenti dono Romanæ civitatis, et in posterum tributi levamento. Proximæ tamen Germanis exercitibus Galliarum civitates, non eodem honore habitæ, quædam etiam finibus ademptis, pari dolore commoda aliena ac suas injurias metiebantur. Germanici exercitus, quod periculosissimum in tantis viribus, solliciti et irati superbiâ recentis victoriæ, et metu, tamquam alias partes fovissent. Tardè à Nerone desciverant: nec statim pro Galbâ Verginius; an imperare voluisset dubium: delatum ei à milite imperium conveniebat. Fonteïum Capitonem occisum, etiam qui queri non poterant, tamen indignabantur. Dux

mal, lui attire le même blâme. Les affranchis, tout-puissans à la Cour, y vendoient tout; les esclaves ardens à profiter d'une occasion passagere, se hâtoient sous un vieillard d'assouvir leur avidité. On éprouvoit toutes les calamités du regne précédent sans les excuser de même: il n'y avoit pas jusqu'à l'age de Galba qui n'excitât la risée et le mépris du peuple, accoutumé à la jeunesse de Néron, et à ne juger des Princes que sur la figure.

Telle étoit à Rome la disposition d'esprit la plus générale chez une si grande multitude. Dans les provinces, Rufus, beau parleur, et bon chef en temps de paix, mais sans expérience militaire, commandoit en Espagne. Les Gaules conservoient le souvenir de Vindex et des faveurs de Galba, qui venoit de leur accorder le droit de bourgeoisie Romaine, et de plus, la suppression des impôts. On excepta pourtant de cet honneur les villes voisines des armées d'Allemagne, et l'on en priva même plusieurs de leur territoire; ce qui leur fit supporter avec un double dépit leurs propres pertes et les graces faites à autrui. Mais où le danger étoit grand à proportion des forces, c'étoit dans les armées d'Allemagne, fières de leur récente victoire, et craignant le blâme d'avoir favorisé d'autres partis; car elles n'avoient abandonné Néron qu'avec peine; Verginius ne s'étoit pas d'abord déclaré pour Galba; et, s'il étoit douteux

deerat, abducto Virginio per simulationem amicitiæ : quem non remitti, atque etiam reum esse, tamquam suum crimen accipiebant.

Superior exercitus legatum Hordeonium Flaccum spernebat, senectâ ac debilitate pedum invalidum, sine constantiâ, sine auctoritate : ne quieto quidem milite, regimen ; adeo furentes infirmitate retinentis ultro etiam accendebantur. Inferioris Germaniæ legiones diutius sine consulari fuere : donec missu Galbæ, Vitellius aderat, censoris Vitellii ac ter consulis filius. Id satis videbatur. In Britannico exercitu nihil irarum. Non sanè aliæ legiones per omnes civilium bellorum motus, innocentius egerunt : seu quia procul, et Oceano divisæ ; seu, crebris expeditionibus, doctæ hostem potiùs odisse. Quies et Illrico : quamquam excitæ à Nerone legiones, dum in Italiâ cunctantur, Verginium legationibus adissent. Sed longis spatiis discreti exercitus, quod saluberrimum est ad continendam militarem fidem, nec vitiis nec viribus miscebantur.

qu'il eût aspiré à l'empire, il étoit sûr que l'armée le lui avoit offert : ceux mêmes qui ne prenoient aucun intérêt à Capiton, ne laissoient pas de murmurer de sa mort. Enfin, Verginius ayant été rappellé sous un faux semblant d'amitié, les troupes privées de leur chef, le voyant retenu et accusé, s'en offensoient comme d'une accusation tacite contre elles-mêmes.

Dans la haute Allemagne, Flaccus, vieillard infirme, qui pouvoit à peine se soutenir, et qui n'avoit ni autorité, ni fermeté, étoit méprisé de l'armée qu'il commandoit; et ses soldats, qu'il ne pouvoit contenir même en plein repos, animés par sa foiblesse, ne connoissoient plus de frein. Les *légions* de la basse Allemagne restèrent *long*-temps sans Chef consulaire ; enfin Galba leur donna Vitellius dont le père avoit été Censeur et trois fois Consul ; ce qui parut suffisant. Le calme régnoit dans l'armée d'Angleterre ; et parmi tous ces mouvemens de guerres civiles, les légions qui la composoient furent celles qui se comportèrent le mieux, soit à cause de leur éloignement et de la mer qui les enfermoit, soit que leurs fréquentes expéditions leur apprissent à ne haïr que l'ennemi. L'Illyrie n'étoit pas moins paisible, quoique ses légions appellées par Néron, eussent, durant leur séjour en Italie, envoyé des députés à Verginius. Mais ces armées, trop séparées pour unir leurs forces et mêler leurs vices,

Oriens adhuc immotus. Syriam et quatuor legiones obtinebat Licinius Mucinianus, vir secundis adversisque juxta famosus. Insignes amicitias juvenis ambitiosè coluerat ; mox atteritis opibus, lubrico statu, suspectâ etiam Claudii iracundiâ in secretum Asiæ repositus, tam propè ab exule fuit, quàm postea à principe. Luxuriâ, industriâ, comitate, arrogantiâ, malis bonisque artibus mixtus ; nimiæ voluptates, cum vacaret : quoties expedierat, magnæ virtutes. Palàm laudares, secreta malè audiebant. Sed apud subjectos, apud proximos, apud collegas, variis illecebris potens, et cui expeditius fuerit tradere imperium, quàm obtinere. Bellum Judaicum Flavius Vespasianus (ducem eum Nero delegerat) tribus legionibus administrabat. Nec Vespasiano adversus Galbam votum, aut animus. Quippe T. filium ad venerationem cultumque ejus miserat, ut suo loco memorabimus. Occultâ lege fati, et ostentis ac responsis destinatum Vespasiano liberisque ejus imperium, post fortunam credidimus.

Ægyptum copiasque quibus coërceretur, jam inde à divo Augusto, equites Romani obtinent loco regum. Ita visum expedire, provinciam aditu difficilem, annonæ fœ-

furent par ce salutaire moyen, maintenues dans leur devoir.

Rien ne remuoit encore en Orient. Mucianus, homme également célèbre dans les succès et dans les revers, tenoit la Syrie avec quatre légions. Ambitieux dès sa jeunesse, il s'étoit lié aux Grands; mais bientôt voyant sa fortune dissipée, sa personne en danger, et suspectant la colère du Prince, il s'alla cacher en Asie, aussi près de l'exil qu'il fut ensuite du rang suprême. Unissant la mollesse à l'activité, la douceur et l'arrogance, les talens bons et mauvais, outrant la débauche dans l'oisiveté, mais ferme et courageux dans l'occasion; estimable en public; blâmé dans sa vie privée; enfin si *séduisant*, que ses inférieurs, ses proches, *ni ses* égaux ne pouvoient lui résister; il lui étoit plus aisé de donner l'Empire que de l'usurper. Vespasien choisi par Néron faisoit la guerre en Judée avec trois légions, et se montra si peu contraire à Galba, qu'il lui envoya Tite son fils pour lui rendre hommage et cultiver ses bonnes graces, comme nous dirons ci-après. Mais leur destin se cachoit encore, et ce n'est qu'après l'événement qu'on a remarqué les signes et les oracles qui promettoient l'Empire à Vespasien et à ses enfans.

En Egypte, c'étoit aux Chevaliers Romains, au lieu des Rois, qu'Auguste avoit confié le commandement de la province et des troupes; précaution qui parut nécessaire

cundam, superstitione ac lasciviâ discordem et mobilem, insciam legum ignaram magistratuum, domi retinere. Regebat tum Tiberius Alexander ejusdem nationis. Africa, ac legiones in eâ, interfecto Clodio Macro, contentæ qualicumque principe, post experimentum domini minoris. Duæ Mauritaniæ, Rhætia, Noricum, Thracia, et quæ aliæ procuratoribus cohibentur, ut cuique exercitui vicinæ, ita in favorem aut odium contactu valentiorum agebantur. Inermes provinciæ, atque ipsa in primis Italia, cuicumque servitio expositæ in pretium belli cessuræ erant. Hic fuit rerum Romanarum status, cum Ser. Galba iterum, Titus Vinius consules, inchoavere annum sibi ultimum, Reipublicæ propè supremum.

Paucis post Kalendas Januarias diebus, Pompeii Propinqui procuratoris, è Belgicâ litteræ afferuntur, superioris Germaniæ legiones; ruptâ sacramenti reverentiâ, imperatorem alium flagitare, et senatui ac populo Romano arbitrium eligendi permittere, quo seditio mollius acciperetur. Maturavit ea res consilium Galbæ, jam pridem de adoptione secum et cum proximis agitantis. Non sanè crebrior totâ civitate sermo per illos menses fuerat; primum licentiâ ac libidine talia loquendi, dein fessâ

dans un pays abondant en bled, d'un abord difficile, et dont le peuple changeant et superstitieux ne respecte ni magistrats ni loix. Alexandre, Egyptien, gouvernoit alors ce royaume. L'Afrique et ses légions, après la mort de Macer ayant souffert la domination particulière, étoient prêtes à se donner au premier venu. Les deux Mauritanies, la Rhétie, la Norique, la Thrace, et toutes les nations qui n'obéissoient qu'à des Intendans, se tournoient pour ou contre, selon le voisinage des armées et l'impulsion des plus puissans. Les provinces sans défense, et surtout l'Italie, n'avoient pas même le choix de leurs fers et n'étoient que le prix des vainqueurs. Tel étoit l'état de l'Empire Romain, quand Galba, Consul pour la deuxième fois, et Vinius son collègue, commencèrent leur dernière année et presque celle de la République.

Au commencement de janvier, on reçut avis de Propinquus, Intendant de la Belgique, que les légions de la Germanie supérieure, sans respect pour leur serment, demandoient un autre Empereur, et que pour rendre leur révolte moins odieuse, elles consentoient qu'il fût élu par le Sénat et le peuple Romain. Ces nouvelles accélérèrent l'adoption dont Galba délibéroit auparavant en lui-même et avec ses amis, et dont le bruit étoit grand depuis quelque temps dans toute la ville, tant par la licence des nouvellistes, qu'à cause de l'âge avancé de

jam ætate Galbæ. Paucis judicium, aut Reipublicæ amor : multi occultâ spe ; prout quis amicus vel cliens, hunc vel illum ambitiosis rumoribus destinabant, etiam in T. Vinii odium ; qui in dies quanto potentior eodem actu invisior erat. Quippe hiantes in magnâ fortunâ amicorum cupiditates, ipsa Galbæ facilitas intendebat, cum apud infirmum et credulum minore metu, et majore præmio peccaretur.

Potentia principatûs divisa in T. Vinium consulem et Cornelium Laconem prætorii præfectum. Nec minor gratia Icelo Galbæ liberto, quam annulis donatum equestri nomine Martianum vocitabant. Hi discordes, et rebus minoribus sibi quisque tendentes, circa consilium eligendi successoris in duas factiones scindebantur. Vinius pro Othone, Laco atque Icelus consensu non tam unum aliquem fovebant, quàm alium. Neque erat Galbæ ignota Othonis ac T. Vinii amicitia, ex rumoribus nihil silentio transmittentium : quia Vinio vidua filia, cælebs Otho gener ac socer destinabantur. Credo et Reipublicæ curam subisse, frustra à Nerone translatæ, si apud Othonem relinqueretur ; namque Otho pueritiam incuriosè, adolescentiam petulantèr egerat,

Galba. La raison, l'amour de la patrie dictoient les vœux du petit nombre; mais la multitude passionnée, nommant tantôt l'un, tantôt l'autre, chacun son protecteur ou son ami, consultoit uniquement ses desirs secrets ou sa haine pour Vinius, qui, devenant de jour en jour plus puissant, devenoit plus odieux en même mesure; car comme sous un maître infirme et crédule, les fraudes sont plus profitables et moins dangereuses, la facilité de Galba augmentoit l'avidité des parvenus, qui mesuroient leur ambition sur leur fortune.

Le pouvoir du Prince étoit partagé entre le Consul Vinius et Lacon, Préfet du Prétoire. Mais Icelus, affranchi de Galba, et qui ayant reçu l'anneau, portoit, dans l'ordre équestre, le nom de Marcian, ne leur cédoit point en crédit. Ces favoris, toujours en discorde, et jusques dans les moindres choses, ne consultant chacun que son intérêt, formoient deux factions pour le choix du successeur à l'Empire. Vinius étoit pour Othon. Icelus et Lacon s'unissoient pour le rejeter, sans en préférer un autre. Le public qui ne sait rien taire, ne laissoit pas ignorer à Galba l'amitié d'Othon et de Vinius, ni l'alliance qu'ils projettoient entr'eux par le mariage de la fille de Vinius et d'Othon, l'une veuve et l'autre garçon; mais je crois qu'occupé du bien de l'Etat, Galba jugeoit qu'autant eût valu laisser à Néron l'Empire, que de le donner.

gratus Neroni æmulatione luxûs. Eoque jam Poppæam Sabinam principale scortum, ut apud conscium libidinum deposuerat, donec Octaviam uxorem amoliretur. Mox suspectum in eâdem Poppæâ in provinciam Lusitaniam specie legationis seposuit. Otho, comiter administratâ provintiâ, primus in partes transgressus, nec segnis, et donec bellum fuit, inter præsentes splendidissimus, spem adoptionis statim conceptam, acrius in dies rapiebat: faventibus plerisque militum, pronâ in eum aulâ Neronis ut similem.

Sed Galba, post nuntios Germanicæ seditionis, quamquam nihil adhuc de Vitellio certum, anxius quonam exercituum vis erumperet, ne urbano quidem militi confisus, quod remedium unicum rebatur, comitia imperii transigit. Adhibitoque super Vinium, ac Laconem, Mario Celso consule designato, ac Ducennio Gemino præfecto urbis, pauca præfatus de suâ senectute, Pisonem Licinianum accersiri jubet: seu propriâ dilectione, sive, ut quidam tradiderunt, Lacone instante; cui apud Rubellium Plautum exercita cum Pi-

à Othon. En effet, Othon négligé dans son enfance, emporté dans sa jeunesse, se rendit si agréable à Néron par l'imitation de son luxe, que ce fut à lui, comme associé à ses débauches, qu'il confia Poppée, la principale de ses courtisanes, jusqu'à ce qu'il se fût défait de sa femme Octavie; mais le soupçonnant d'abuser de son dépôt, il le relégua en Lusitanie, sous le nom de gouverneur. Othon ayant administré sa province avec douceur, passa des premiers dans le parti contraire, y montra de l'activité; et tant que la guerre dura, s'étant distingué par sa magnificence, il conçut tout d'un coup l'espoir de se faire adopter; espoir qui devenoit chaque jour plus ardent, tant par la faveur des gens de guerre, que par celle de la cour de Néron, qui comptoit le retrouver en lui.

Mais sur les premières nouvelles de la sédition d'Allemagne, et avant que d'avoir rien d'assuré du côté de Vitellius, l'incertitude de Galba sur les lieux où tomberoit l'effort des armées et la défiance des troupes mêmes qui étoient à Rome, le déterminèrent à se donner un collégue à l'Empire, comme à l'unique parti qu'il crût lui rester à prendre. Ayant donc assemblé avec Vinius et Lacon, Celsus, Consul désigné, et Geminus, Préfet de Rome, après quelques discours sur sa vieillesse, il fit appeller Pison, soit de son propre mouvement, soit, selon quelques-uns, à l'instigation de Lacon, qui,

sone amicitia : sed callide ut ignotum fovebat, et prospera de Pisone fama consilio ejus fidem addiderat. Piso M. Crasso et Scriboniâ genitus, nobilis utrimque, vultu habituque moris antiqui, et æstimatione rectâ severus, deterius interpretantibus tristior habebatur. Ea pars morum ejus, quo suspectior solicitis, adoptanti placebat.

Igitur Galba, apprehensâ Pisonis manu, in hunc modum locutus fertur : *Si te privatus, lege curiatâ apud Pontifices, ut moris est, adoptarem ; et mihi egregium erat tunc, Pompeii et M. Crassi sobolem in penates meos adsciscere, et tibi insigne, Sulpiciæ ac Lutatiæ decora, nobilitati tuæ adjecisse. Nunc me Deorum hominumque consensu ad imperium vocatum, præclara indoles tua, et amor patriæ impulit, ut principatum, de quo majores nostri armis certabant, bello adeptus, quiescenti offeram ; exemplo divi Augusti, qui sororis ; filium Marcellum, dein generum Agrippam, mox nepotes suos, postremo Tiberium Neronem prîvignum, in proximo sibi fastigio collocavit. Sed Augustus in domo successorem quæsivit ; ego, in Republicâ. Non quia propinquos aut socios belli non habeam : sed neque ipse imperium ambitione accepi, et judicii mei documentum sint, non meæ tantum necessitudines, quas tibi postposui, sed et tuæ. Est tibi frater pari nobili-*

par le moyen de Plautus, avoit lié amitié avec Pison ; et le portant adroitement sans paroître y prendre intérêt, étoit secondé par la bonne opinon publique. Pison, fils de Crassus et de Scribonia, tous deux d'illustres maisons, suivoit les mœurs antiques ; homme austère à le juger équitablement, triste et dur selon ceux qui tournent tout en mal ; et dont l'adoption plaisoit à Galba, par le côté même qui choquoit les autres.

Prenant donc Pison par la main, Galba lui parla, dit-on, de cette manière : » Si » comme particulier, je vous adoptois, » selon l'usage, par-devant les Pontifes, il » nous seroit honorable, à moi, d'admettre » dans ma famille un descendant de Pom- » pée et de Crassus ; à vous, d'ajouter à » votre noblesse celles des maisons Luta- » tienne et Sulpicienne. Maintenant, ap- » pellé à l'Empire, du consentement des » Dieux et des hommes, l'amour de la patrie » et votre heureux naturel me portent à » vous offrir au sein de la paix ce pouvoir » suprême que la guerre m'a donné, et que » nos ancêtres se sont disputé par les armes. » C'est ainsi que le grand Auguste mit au » premier rang après lui, d'abord son neveu » Marcellus, ensuite Agrippa son gendre, » puis ses petits-fils, et enfin Tibère, fils » de sa femme. Mais Auguste choisit son » successeur dans sa maison ; je choisis le » mien dans la République : non que je » manque de proches ou de compagnons

tate, natu major, dignus hâc fortunâ, nisi tu potior esses. Ea ætas tua, quæ cupiditates adolescentiæ jam effugerit : ea vita, in quâ nihil præteritum excusandum habeas. Fortunam adhuc tantum adversam tulisti. Secundæ res acrioribus stimulis animos explorant : quia miseræ tolerantur, felicitate corrumpimur. Fidem, libertatem, amicitiam, præcipua humani animi bona, tu quidem eâdem constantiâ retinebis : sed alii per obsequium imminuent. Irrumpet adulatio, blanditiæ pessimum veri affectus venenum, sua cuique utilitas. Etiam ego ac tu simplicissimê inter nos hodie loquimur ; cæteri, libentius cum fortunâ nostrâ, quam nobiscum. Nam suadere principi quod oporteat, multi laboris : assentatio erga principem quemcumque sine affectu peragitur.

Si immensum imperii corpus stare ac librari sine rectore posset ; dignus eram, à quo Respublica inciperet. Nunc eo necessitatis jampridem ventum est, ut nec mea senectus conferre plus populo Romano possit, quam successorem ; nec tua plus juventa, quàm bonum principem. Sub Tiberio, et Caio, et Claudio, unius fami-

» d'armes ; mais je n'ai point moi-même
» brigué l'Empire ; et vous préférer à mes
» parens et aux vôtres, c'est montrer assez
» mes vrais sentimens. Vous avez un frère
» illustre, ainsi que vous, votre aîné, et
» digne du rang où vous montez, si vous
» ne l'étiez encore plus. Vous avez passé
» sans reproche l'âge de la jeunesse et des
» passions. Mais vous n'avez soutenu jus-
» qu'ici que la mauvaise fortune ; il vous
» reste une épreuve plus dangereuse à faire
» en résistant à la bonne : car l'adversité
» déchire l'ame ; mais le bonheur la cor-
» rompt. Vous aurez beau cultiver toujours
» avec la même constance l'amitié, la foi,
» la liberté, qui sont les premiers biens de
» *l'homme* ; un vain respect les écartera
» malgré vous. Les flatteurs vous accable-
» ront de leurs fausses caresses, poison de
» la vraie amitié, et chacun ne songera qu'à
» son intérêt. Vous et moi, nous parlons
» aujourd'hui l'un à l'autre avec simplicité ;
» mais tous s'adresseront à notre fortune
» plutôt qu'à nous ; car on risque beaucoup
» à montrer leur devoir aux Princes, et
» rien à leur persuader qu'ils le font.

» Si la masse immense de cet Empire eût
» pu garder d'elle-même son équilibre,
» j'étois digne de rétablir la République ;
» mais depuis long-temps les choses en sont
» à tel point, que tout ce qui reste à faire
» en faveur du peuple Romain, c'est, pour
» moi, d'employer mes derniers jours à lui

liæ quasi hereditas fuimus : loco libertatis erit, quod éligi cœpimus. et finitâ Juliorum Claudiorumque domo, optimum quemque adoptio inveniet. Nam generari et nasci à principibus, fortuitum, nec ultra æstimatur : adoptandi judicium integrum ; et si velis eligere, consensu monstratur. Sit ante oculos Nero, quem longâ Cæsarum serie tumentum, non Vindex cum inermi provinciâ, aut ego cum unâ legione ; sed sua immanitas, sua luxuria cervicibus publicis depulere. Neque erat adhuc damnati principis exemplum. Nos bello, et ab æstimantibus asciti, cum invidiâ quamvis, egregii erimus. Ne tamen te.ritus fueris, si duæ legiones in hoc concussi orbis motu nondum quiescunt. Ne ipse quidem ad securas res accessi : et auditâ adoptione, desinam videri senex ; quod nunc mihi unum objicitur. Nero à pessimo quoque semper desiderabitur : mihi ac tibi providendum est, ne etiam à bonis desideretur. Monere diutius, neque temporis hujus, et impletum est omne consilium, si te bene elegi. Utilissimusque idem ac brevissimus bonarum malarumque rerum delectus est, cogitare quid aut volueris sub alio principe, aut nolueris. Neque enim hîc, ut in ceteris gentibus quæ regnantur, certa dominorum domus, et cæteri servi : sed imperaturus es hominibus, qui nec totam servitutem pati possunt, nec totam libertatem. Et Galba qui-

» choisir un bon maître, et pour vous,
» d'être tel durant tout le cours des vôtres.
» Sous les Empereurs précédens, l'Etat
» n'étoit l'héritage que d'une seule famille;
» par nous, le choix de ses chefs lui tien-
» dra lieu de liberté; après l'extinction des
» Jules et des Claudes l'adoption reste ou-
» verte au plus digne. Le droit du sang et
» de la naissance ne mérite aucune estime
» et fait un Prince au hasard : mais l'adop-
» tion permet le choix, et la voix publique
» l'indique. Ayez toujours sous les yeux
» le sort de Néron, fier d'une longue suite
» de Césars; ce n'est ni le pays désarmé de
» Vindex, ni l'unique légion de Galba,
» mais son luxe et ses cruautés qui nous
» ont délivrés de son joug, quoiqu'un Em-
» pereur proscrit fût alors un événement
» sans exemple. Pour nous que la guerre et
» l'estime publique ont élevés, sans mériter
» d'ennemis, n'espérons pas n'en point
» avoir : mais après ces grands mouvemens
» de tout l'Univers, deux légions émues
» doivent peu vous effrayer. Ma propre
» élévation ne fut pas tranquille; et ma
» vieillesse, la seule chose qu'on me repro-
» che, disparoîtra devant celui qu'on a
» choisi pour la soutenir. Je sais que Néron
» sera toujours regretté des méchans; c'est
» à vous et à moi d'empêcher qu'il ne le
» soit aussi des gens de bien. Il n'est pas
» temps d'en dire ici davantage, et cela
» seroit superflu si j'ai fait en vous un bon

dem, hæc ac talia, tamquàm principem faceret; cæteri tamquam cum facto loquebantur.

Pisonem ferunt statim intuentibus, et mox conjectis in eum omnium oculis, nullum turbati aut exsultantis animi motum prodidisse. Sermo erga patrem imperatoremque reverens, de se moderatus, nihil in vultu habituqne mutatum: quasi imperare posset magis, quàm vellet. Consultatum inde, pro rostris, an in senatu, an in castris adoptio nuncuparetur. Iri in castra placuit: honorificum id militibus fore, quorum favorem ut largitione et ambitu malè acquiri, ita per bonas artes haud spernendum. Circumsteterat interim palatium publica expectatio magni secreti impatiens, et malè coërcitam famam supprimentes augebant.

» choix. La plus simple et la meilleure
» règle à suivre dans votre conduite, c'est
» de chercher ce que vous auriez approuvé
» ou blâmé sous un autre Prince. Songez
» qu'il n'en est pas ici comme des Monar-
» chies où une seule famille commande et
» tout le reste obéit, et que vous allez gou-
» verner un peuple qui ne peut supporter
» ni une servitude extrême ni une entière
» liberté ». Ainsi parloit Galba en homme
qui fait un souverain, tandis que tous les
autres prenoient d'avance le ton qu'on
prend avec un souverain déjà fait.

On dit que de toute l'assemblée qui tourna les yeux sur Pison, même de ceux qui l'observoient à dessein, nul ne put remarquer en lui la moindre émotion de plaisir ou de trouble. Sa réponse fut respectueuse envers son Empereur et son père, modeste à l'égard de lui-même ; rien ne parut changé dans son air et dans ses manières ; on y voyoit plutôt le pouvoir que la volonté de commander. On délibéra ensuite si la cérémonie de l'adoption se feroit devant le peuple, au Sénat, ou dans le camp. On préféra le camp pour faire honneur aux troupes, comme ne voulant point acheter leur faveur par la flatterie ou à prix d'argent, ni dédaigner de l'acquérir par les moyens honnêtes. Cependant le peuple environnoit le palais, impatient d apprendre l'importante affaire qui s'y traitoit en secret, et dont le bruit s'augmentoit encore par les

Quartum Idus Januarias fœdum imbribus diem, tonitrua et fulgura et celestes minæ ultra solitum turbaverant. Observatum id antiquitus comitiis dirimendis, non terruit Galbam quominus in castra pergeret : contemptorem talium ut fortuitorum; seu quæ fato manent, quamvis significata, non vitantur. Apud frequentem militum concionem, imperatoriâ brevitate, adoptari à se Pisonem, more divi Augusti, et exemplo militari, quo vir virum legeret, pronuntiat : ac ne dissimulata seditio in majus crederetur, ultro asseverat, quartam et duodevicesimam legiones, paucis seditionis auctoribus non ultra verba ac voces errasse, et brevi in officio fore. Nec ullum orationi aut lenocinium addit, aut pretium. Tribuni tamen centurionesque, et proximi militum, grata auditu respondent ; per cæteros mæstitia, ac silentium, tamquam usurpatam etiam in pace donativi necessitatem, bello perdidissent. Constat potuisse conciliari animos quantulâcumque parci senis liberalitate. Nocuit antiquus rigor et nimia severitas cui jam pares non sumus.

vains efforts qu'on faisoit pour l'étouffer.

Le dix de janvier le jour fut obscurci par de grandes pluies accompagnées d'éclairs, de tonnerres et de signes extraordinaires du courroux céleste. Ces présages, qui jadis eussent rompu les Comices, ne détournerent point Galba d'aller au camp. Soit qu'il les méprisât comme des choses fortuites, soit que les prenant pour des signes réels il en jugeât l'événement inévitable. Les gens de guerre étant donc assemblés en grand nombre. il leur dit dans un discours grave et concis, qu'il adoptoit Pison à l'exemple d'Auguste, et suivant l'usage militaire qui laisse aux Généraux le choix de leurs Lieutenans. Puis, de peur que son silence au sujet de la sédition ne la fît croire plus dangereuse, il assura fort que n'ayant été formée dans la quatrième et la dix-huitième légion que par un petit nombre de gens, elle s'étoit bornée à des murmures et des paroles et que dans peu tout seroit pacifié. Il ne mêla dans son discours ni flatteries ni promesses. Les Tribuns, les Centurions et quelques soldats voisins applaudirent; mais tout le reste gardoit un morne silence, se voyant privés dans la guerre du donatif qu'ils avoient même exigé durant la paix. Il paroît que la moindre libéralité arrachée à l'austère parsimonie de ce vieillard eût pu lui concilier les esprits. Sa perte vint de cette antique roideur, et de cet excès de sévérité qui ne convient plus à notre foiblesse.

Inde apud senatum non comptior Galbæ, non longior quàm apud milites sermo : Pisonis comis oratio. Et patrum favor aderat, multi voluntate effusius, qui noluerant mediè, ac plurimi obvio obsequio privatas spes agitantes, sine publicâ curâ. Nec aliud sequenti quatriduo (quod medium inter adoptionem et cædem fuit) dictum à Pisone in publico, factumve.

Crebrioribus in dies Germanicæ defectionis nuntiis, et facili civitate ad accipienda credendaque omnia nova, cum tristia sunt ; censuerant patres mittendos ad Germanicum exercitum legatos ; agitatum secreto, num et Piso proficisceretur, majore prætextu : illi auctoritatem senatûs, hic dignationem Cæsaris laturus. Placebat et Laconem prœtorii præfectum simul mitti. Is consilio intercessit. Legati quoque (nam senatus electionem Galbæ permiserat) fædâ inconstantiâ nominati, excusati, substituti; ambitu remanendi aut eundi, ut quemque metus vel spes impulerat.

Proxima pecuniæ cura. Et cuncta scrutantibus justissimum visum est, inde repeti, ubi inopiæ caussa erat. Bis et vicies mille sestertiûm donationibus Nero effuderat. Ap-

De-là s'étant rendu au Sénat, il n'y parla ni moins simplement, ni plus longuement qu'aux soldats. La harangue de Pison fut gracieuse et bien reçue; plusieurs le félicitoient de bon cœur; ceux qui l'aimoient le moins, avec plus d'affectation; et le plus grand nombre par intérêt pour eux-mêmes, sans aucun souci de celui de l'Etat. Durant les quatre jours suivans qui furent l'intervalle entre l'adoption et la mort de Pison, il ne fit ni ne dit plus rien en public.

Cependant les fréquens avis du progrès de la défection en Allemagne, et la facilité avec laquelle les mauvaises nouvelles s'accréditoient à Rome, engagèrent le Sénat à envoyer une députation aux légions révoltées; et il fut mis secrétement en délibération, si Pison ne s'y joindroit point lui-même pour lui donner plus de poids, en ajoutant la Majesté Impériale à l'autorité du Sénat. On vouloit que Lacon, Préfet du Prétoire, fût aussi du voyage; mais il s'en excusa. Quant aux Députés, le Sénat en ayant laissé le choix à Galba, on vit, par la plus honteuse inconstance, des nominations, des refus, des substitutions, des brigues pour aller ou pour demeurer, selon l'espoir ou la crainte dont chacun étoit agité.

Ensuite il fallut chercher de l'argent; et, tout bien pesé, il parut très juste que l'Etat eût recours à ceux qui l'avoient appauvri. Les dons versés par Néron montoient à plus

pellari singulos jussit; decumâ parte liberalitatis apud quemque eorum relictâ. At illis vix decumæ super portiones erant : iisdem erga aliena sumptibus, quibus sua prodegerant, cum rapacissimo cuique ac perditissimo, non agri, aut fœnus, sed sola instrumenta vitiorum manerent. Exactioni xxx equites Romani præpositi, novum officii genus, et ambitu ac numero onerosum : ubique hasta, et sector, et inquieta urbes auctionibus. Attamen grande gaudium, quod tam pauperes forent quibus donasse Nero, quàm quibus abstulisset. Exauctoritati per eos dies tribuni, è pretorio Antonius Taurus, et Antonius Naso : ex urbanis cohortibus, Aemilius Pacensis : è vigiliis, Julius Fronto. Nec remedium in cæteros fuit, sed metus initium : tamquam per artem et formidinem singuli pellerentur, omnibus suspectis.

Interea Othonem, cui compositis rebus nulla spes, omne in turbido consilium, multa simul exstimulabant : Luxuria etiam principi onerosa, inopia vix privato toleranda, in Galbam ira in Pisonem invidia. Fingebat et metum, quo magis concupisceret. *Prægravem se Neroni fuisse nec Lusitaniam rursus aut alterius exilii honorem expec-*

de soixante millions. Il fit donc citer tous les donataires, leur redemandant les neuf dixièmes de ce qu'ils avoient reçu, et dont à peine leur restoit-il l'autre dixième partie : car, également avides et dissipateurs, et non moins prodigues du bien d'autrui que du leur, ils n'avoient conservé, au lieu de terres et de revenus, que les instrumens ou les vices qui avoient acquis et consumé tout cela. Trente Chevaliers Romains furent préposés au recouvrement ; nouvelle magistrature, onéreuse par les brigues et par le nombre. On ne voyoit que ventes, huissiers ; et le peuple, tourmenté par ces vexations, ne laissoit pas de se réjouir de voir ceux que Néron avoit enrichis, aussi pauvres que ceux qu'il avoit dépouillés. En ce même temps, Taurus et Nason Tribuns prétoriens, Pacensis Tribun des milices bourgeoises, et Fronto Tribun du guet, ayant été cassés, cet exemple servit moins à contenir les Officiers qu'à les effrayer, et leur fit craindre qu'étant tous suspects, on ne voulût les chasser l'un après l'autre.

Cependant Othon, qui n'attendoit rien d'un gouvernement tranquille, ne cherchoit que de nouveaux troubles. Son indigence, qui eût été à charge même à des particuliers, son luxe qui l'eût été même à des Princes, son ressentiment contre Galba, sa haine pour Pison, tout l'excitoit à remuer. Il se forgeoit même des craintes pour irriter ses desirs. N'avoit-il pas été suspect à Néron

tandum : suspectum semper invisumque dominantibus, qui proximus destinaretur. Nocuisse id sibi apud senem principem : magis nociturum apud juvenem, ingenio trucem, et longo exilio efferatum. Occidi Othonem posse ; proin agendum audendumque, dûm Galbæ auctoritas fluxa, Pisonis nondum coaluisset. Opportunos magnis conatibus transitus rerum : nec cunctatione opus, ubi perniciosior sit quies, quàm temeritas. Mortem omnibus ex naturâ æqualem, oblivione apud posteros, vel gloriâ distingui. Ac si nocentem innocentemque idem exitus maneat, acrioris viri esse, merito perire.

Non erat Othonis mollis et corpori similis animus. Et intimi libertorum servorumque corruptius, quàm in privatâ domo habiti, aulam Neronis, et luxus, adulteria, matrimonia cæterasque regnorum libidines, avido talium, si auderet, ut sua ostentantes ; quiescenti, ut aliena exprobrabant : urgentibus etiam mathematicis, dum novos motus, et clarum Othoni annum observatione siderum affirmant. Genus hominum

lui-même ? Falloit-il attendre encore l'honneur d'un second exil en Lusitanie, ou ailleurs ? Les Souverains ne voient-ils pas toujours avec défiance et de mauvais œil ceux qui peuvent leur succéder ? Si cette idée lui avoit nui près d'un vieux Prince, combien plus lui nuiroit-elle auprès d'un jeune homme naturellement cruel, aigri par un long exil ! Que s'ils étoient tentés de se défaire de lui, pourquoi ne les préviendroit-il pas, tandis que Galba chanceloit encore, et avant que Pison fût affermi ? Les temps de crise sont ceux où conviennent les grands efforts ; et c'est une erreur de temporiser, quand les délais sont plus dangereux que l'audace. Tous les hommes meurent également, c'est la loi de la nature ; *mais la* postérité les distingue par la gloire ou l'oubli. Que si le même sort attend l'innocent et le coupable, il est plus digne d'un homme de courage de ne pas périr sans sujet.

Othon avoit le cœur moins efféminé que le corps. Ses plus familiers esclaves et affranchis, accoutumés à une vie trop licencieuse pour une maison privée, en rappellant la magnificence du palais de Néron, les adultères, les fêtes nuptiales, et toutes les débauches des Princes, à un homme ardent après tout cela, le lui montroient en proie à d'autres par son indolence, et à lui s'il osoit s'en empater. Les Astrologues l'animoient encore en publiant que d'ex-

potentibus infidum, sperantibus fallax, quod in civitate nostrâ et vetabitur semper, et retinebitur. Multos secreta Poppææ mathematicos, pessimum principalis matrimonii instrumentum, habuerant: è quibus Ptolomæus Othoni in Hispaniâ comes, cum superfuturum eum Neroni promisisset, postquam ex eventu fides, conjecturâ jam et rumore, senium Galbæ, et juventam Othonis computantium, persuaserat fore ut in imperium ascisceretur. Set Otho tamquam peritià et monitu fatorum prædicta accipiebat, cupidine ingenii humani libentius obscura credi. Nec deerat Ptololomæus, jam et sceleris instinctor, ad quod facillimè ab ejusmodi voto transitur.

Sed sceleris cogitatio incertum an repens, studia militum jam pridem spe successionis, aut paratu facinoris affectaverat. In itinere, in agmine, in stationibus, vetustissimum quemque militum nomine vocans, ac memoriâ Neroniani comitatûs, contubernales appellando, alios agnoscere, quosdam requirere, et pecuniâ aut gratiâ juvare: inserendo sæpius querelas et ambiguos de Galbâ sermones, quæque alia turbamenta vulgi. Labores itinerum, inopia commeatuum, duritia imperii, atrocius

traordinaires mouvemens dans les Cieux lui annonçoient une année glorieuse. Genre d'hommes fait pour leurrer les Grands, abuser les simples, qu'on chassera sans cesse de notre ville, et qui s'y maintiendra toujours. Poppée en avoit secrétement employé plusieurs qui furent l'instrument funeste de son mariage avec l'Empereur. Ptolomée, un d'entr'eux, qui avoit accompagné Othon, lui avoit promis qu'il survivroit à Néron; et l'événement joint à la vieillesse de Galba, à la jeunesse d'Othon, aux conjectures et aux bruits publics, lui fit ajouter qu'il parviendroit à l'Empire. Othon, suivant le penchant qu'a l'esprit humain de s'affectionner aux opinions par leur obscurité même, prenoit tout cela pour de la science et pour des avis du destin; et Ptolomée ne manqua pas, selon la coutume, d'être l'instigateur du crime dont il avoit été le prophête.

Soit qu'Othon eût ou non formé ce projet, il est certain qu'il cultivoit depuis longtemps les gens de guerre, comme espérant succéder à l'Empire ou l'usurper. En route, en bataille, au camp, nommant les vieux soldats par leur nom, et, comme ayant servi avec eux sous Néron, les appellant *camarades*, il reconnoissoit les uns, s'informoit des autres, et les aidoit tous de sa bourse ou de son crédit. Il entremêloit tout cela de fréquentes plaintes, de discours équivoques sur Galba, et de ce qu'il y a de plus propre à émouvoir le peuple. Les fatigues des mar-

accipiebantur : cum Campaniæ lacus et Achaiæ urbes classibus adire soliti, Pirenæum et Alpes, et immensa viarum spatia, ægrè sub armis eniterentur.

Flagrantibus jam militum animis, velut faces addiderat Mevius Pudens, è proximis Tigellini; is mobilissimum quemque ingenio, aut pecuniæ indigem, et in novas cupiditates præcipitem alliciendo, eò paulatim progressus est, ut per specien convivii, quoties Galba apud Othonem epularetur, cohorti excubias attenti, viritim centenos nummos divideret; quam velut publicam largitionem, Otho, secretioribus apud singulos præmiis, intendebat; adeò animosus corruptor, ut Cocceio Proculo speculatori de parte finium cum vicino ambigenti, universum vicini agrum suâ pecuniâ emptum dono dederit : per socordiam præfecti, quem nota pariter et occulta fallebant.

Sed tum è libertis Onomastum futuro sceleri præfecit, à quo Barbium Proculum Tesserarium speculatorum, et Veturium, optionem eorumdem perductos, postquam vario sermone callidos, audacesque cognovit, pretio et promissis onerat, datâ pecuniâ ad pertentandos plurium animos. Sus-

ches, la rareté des vivres, la dureté du commandement, il envenimoit tout, comparant les anciennes et agréables navigations de la Campanie et des villes Grecques avec les longs et rudes trajets des Pyrénées et des Alpes, où l'on pouvoit à peine soutenir le poids de ses armes.

Pudens, un des confidens de Tigellinus, séduisant diversement les plus remuans, les plus obérés, les plus crédules, achevoit d'allumer les esprits déjà échauffés des soldats. Il en vint au point que, chaque fois que Galba mangeoit chez Othon, l'on distribuoit cent sesterces par tête à la cohorte qui étoit de garde, comme pour sa part du festin; distribution que, sous l'air d'une largesse publique, Othon soutenoit encore par d'autres dons particuliers. Il étoit même si ardent à les corrompre, et la stupidité du Préfet, qu'on trompoit jusques sous ses yeux, fut si grande, que sur une dispute de Proculus, lancier de la garde, avec un voisin pour quelque borne commune, Othon acheta tout le champ du voisin et le donna à Proculus.

Ensuite il choisit pour chef de l'entreprise qu'il méditoit Onomastus un de ses affranchis, qui, lui ayant amené Barbius et Veturius, tous deux bas-officiers des gardes, après les avoir trouvés à l'examen rusés et courageux, il les chargea de dons, de promesses, d'argent pour en gagner d'autres; et l'on vit ainsi deux manipulaires

cepere duo manipulares imperium populi Romani transferendum, et transtulerunt. In conscientiam facinoris pauci asciti, suspensos cæterorum animos, diversis artibus stimulant; primores militum, per beneficia Nymphidii ut suspectos : vulgus et ceteros, irâ et desperatione dilati toties donativi ; erant quos memoria Neronis, ac desiderium prioris licentiæ accenderet; in commune omnes metu mutandæ militiæ exterrebantur.

Infecit ea tabes legionum quoque et auxiliorum motas jam mentes, postquam vulgatum erat labare Germanici exercitûs fidem. Adeoque parata apud malos seditio, etiam apud integros dissimulatio fuit, ut postero Iduum die, redeuntem à cœnâ Othonem rapturi fuerint, nisi incerta noctis, et totâ urbe sparsa militum castra, nec facilem inter temulentos consensum timuissent : non Reipublicæ curâ, quam fœdare principis sui sanguine sobrii parabant, sed ne per tenebras, ut quisque Pannonici vel Germaci exercitûs militibus oblatus esset, ignorantibus plerisque, pro Othone destinaretur. Multa erumpentis seditionis indicia per conscios oppressa; quædam apud Galbæ aures præfactus Laco elusit, ignarus militarium animorum, consiliique quamvis

entreprendre et venir à bout de disposer de l'Empire Romain. Ils mirent peu de gens dans le secret ; et tenant les autres en suspens, ils les excitoient par divers moyens ; les chefs comme suspects par les bienfaits de Nymphidius, les soldats par le dépit de se voir frustrés du donatif si long-temps attendu : rappellant à quelques-uns le souvenir de Néron, ils rallumoient en eux le desir de l'ancienne licence : enfin ils les effrayoient tous par la peur d'un changement dans la milice.

Si-tôt qu'on sut la défection de l'armée d'Allemagne, le venin gagna les esprits déjà émus des Légions et des Auxiliaires. Bientôt les mal-intentionnés se trouverent si disposés à la sédition, et les bons si tiédes à la réprimer, que le quatorze de janvier, Othon revenant de souper eût été enlevé, si l'on n'eût craint les erreurs de la nuit, les troupes cantonnées par toute la ville, et le peu d'accord qui règne dans la chaleur du vin. Ce ne fut pas l'intérêt de l'Etat que retint ceux qui méditoient à jeûn de souiller leurs mains dans le sang de leur prince, mais le danger qu'un autre ne fût pris dans l'obscurité pour Othon par les soldats des armées de Hongrie et d'Allemagne qui ne le connoissoient pas. Les conjurés étoufferent plusieurs indices de la sédition naissante ; et ce qu'il en parvint aux oreilles de Galba, fut éludé par Lacon, homme incapable de lire dans l'esprit des

egregii, quod non ipse afferret, inimicus, et adversus peritos pervicax.

XVIII Kalend. Febr. sacrificanti pro æde Apollinis Galbæ, haruspex Umbricius tristia exta, et instantes insidias, ac domesticum hostem prædicit : audiente Othone (nam proximus astiterat) idque ut lætum è contrario, et suis cogitationibus prosperum interpretante. Nec multo post libertus Onomastus nuntiat, exspectari eum ab architecto et redemptoribus ; quæ significatio coëuntium jam militum, et paratæ conjurationis convenerat. Otho, caussam digressûs requirentibus ; cùm emi sibi prædia vetustate suspecta, eoque priûs exploranda finxisset, innixus liberto, per Tiberianam domum in Velabrum, inde ad Miliarium aureum, sub ædem Saturni, pergit. Ibi tres et viginti speculatores consalutatum imperatorem, ac paucitate salutantium trepidum, et sellæ festinanter impositum, strictis mucronibus rapiunt. Totidem fermè milites in itinere agregantur, alii conscientiâ, plerique miraculo : pars clamore et gladiis, pars silentio, animum ex eventu sumpturi.

Stationem in castris agebat Julius Martialis tribunus. Is magnitudine subiti sceleris,

soldats, ennemi de tout bon conseil qu'il n'avoit pas donné, et toujours résistant à l'avis des Sages.

Le quinze de Janvier, comme Galba sacrifioit au Temple d'Apollon, l'Aruspice Umbricius, sur le triste aspect des entrailles, lui dénonça d'actuelles embûches et un ennemi domestique, tandis qu'Othon, qui étoit présent, se réjouissoit de ces mauvais augures et les interprétoit favorablement pour ses desseins. Un moment après, Onomastus vint lui dire que l'architecte et les experts l'attendoient; mot convenu pour lui annoncer l'assemblée des soldats et les apprêts de la conjuration. Othon fit croire à ceux qui demandoient où il alloit, que, prêt d'acheter une vieille maison de campagne, il vouloit auparavant la faire examiner; puis, suivant l'affranchi à travers le palais de Tibere au Vélabre, et de-là vers la colonne dorée sous le Temple de Saturne, il fut salué Empereur par vingt-trois soldats, qui le placerent aussi-tôt sur une chaire curule tout consterné de leur petit nombre, et l'environnerent l'épée à la main. Chemin faisant, ils furent joints par un nombre à-peu-près égal de leurs camarades. Les uns instruits du complot, l'accompagnoient à grands cris avec leurs armes; d'autres frappés du spectacle se disposoient en silence à prendre conseil de l'événement.

Le Tribun Martialis qui étoit de garde au camp, effrayé d'une si prompte et si

ac corrupta latiùs castra, ac si contra tenderet, exitium metuens, præbuit plerisque suspitionem conscientiæ. Anteposuere cæteri quoque tribuni centurionesque præsentia dubiis et honestis. Isque habitus animorum fuit, ut pessimum facinus auderent pauci, plures vellent, omnes paterentur.

Ignarus interim Galba et sacris intentus, fatigabat alieni jam imperii deos : cùm affertur rumor rapi in castra, incertum quem senatorem, mox Othonem esse qui raperetur. Simul ex totâ urbe, ut quisque obvius fuerat, alii formidinem augentes, quidam minora verò, ne tum quidem obliti adulationis. Igitur consultantibus placuit pertentari animum cohortis, quæ in palatio stationem agebat, nec per ipsum Galbam, cujus integra auctoritas majoribus remediis servabatur : Piso pro gradibus domûs vocatos, in hunc modum allocutus est. *Sextus dies agitur, commilitones, ex quo ignarus futuri, et sive optandum hoc nomen sive timendum erat, Cæsar ascitus sum : quo domûs nostræ aut Reipublicæ fato, in vestra manu positum est ; non quia, meo nomine, tristiorem casum paveam, ut qui adversa expertùs cum maximè, ducam ne secunda quidem minùs discriminis habere : patris et senatûs et ipsiùs imperii vicem*

grande entreprise, ou craignant que la sédition n'eût gagné les soldats et qu'il ne fût tué en s'y opposant, fut soupçonné par plusieurs d'en être complice. Tous les autres Tribuns et Centurions préférerent aussi le parti le plus sûr au plus honnête. Enfin, tel fut l'état des esprits, qu'un petit nombre ayant entrepris un forfait détestable, plusieurs l'approuverent et tous le souffrirent.

Cependant Galba, tranquillement occupé de son sacrifice, importunoit les Dieux pour un Empire qui n'étoit plus à lui, quand tout-à-coup un bruit s'éleva que les troupes enlevoient un Sénateur qu'on ne nommoit pas, mais qu'on sut ensuite être Othon. Aussi-tôt on vit accourir des gens de tous les quartiers; et à mesure qu'on les rencontroit, plusieurs augmentoient le mal et d'autres l'atténuoient, ne pouvant en cet instant même renoncer à la flatterie. On tint conseil, et il fut résolu que Pison sonderoit la disposition de la cohorte qui étoit de garde au palais, réservant l'autorité encore entiere de Galba pour de plus pressans besoins. Ayant donc assemblé les soldats devant les degrés du Palais, Pison leur parla ainsi : « Compagnons, il y a six jours que » je fus nommé César sans prévoir l'avenir » et sans savoir si ce choix me seroit utile » ou funeste. C'est à vous d'en fixer le sort » pour la République et pour nous; ce » n'est pas que je craigne pour moi-même,

doleo, si nobis aut perire hodie necesse est, aut, quod æquè apud bonos miserum est, occidere. Solatium proximi motus habebamus, incruentam urbem et res sine discordiâ translatas. Provisum adoptione videbatur, ut ne post Galbam quidem bello locus esset.

Nihil arrogabo mihi nobilitatis aut modestiæ, neque enim relatu virtutum, in comparatione Othonis, opus est. Vitia, quibus solis gloriatur, evertere imperium, etiam cùm amicum Imperatoris ageret. Habitune et incessu, an illo muliebri ornatu, mereretur imperium? Falluntur, quibus luxuria specie liberalitatis imponit. Perdere iste sciet; donare nesciet. Stupra nunc, et commessationes, et fœminarum cœtus, voluit animo; hæc principatûs præmia putat, quorum libido ac voluptas, penes ipsum sit; rubor ac dedecus, penes omnes. Nemo enim unquam imperium flagitio quæsitum bonis artibus exercuit. Galbam consensus generis humani; me Galba, consentibus vobis, Cæsarem dixit. Si Respublica, et senatus, et populus vana nomina sunt: vestrâ, commilitones, interest, ne imperatorem pessimi faciant.

» trop instruit par mes malheurs à ne point
» compter sur la prospérité. Mais je plains
» mon pere, le Sénat et l'Empire, en nous
» voyant réduits à recevoir la mort ou à la
» donner; extrémité non moins cruelle
» pour des gens de bien, tandis qu'après
» les derniers mouvemens on se félicitoit
» que Rome eût été exempte de violence
» et de meurtres, et qu'on espéroit avoir
» pourvu par l'adoption à prévenir toute
» cause de guerre après la mort de Galba.
» Je ne vous parlerai ni de mon nom ni
» de mes mœurs; on a peu besoin de ver-
» tus pour se comparer à Othon. Ses vi-
» ces, dont il fait toute sa gloire, ont ruiné
» l'Etat quand il étoit ami du prince. Est-ce
» par son air, par sa démarche, par sa pa-
» rure efféminée, qu'il se croit digne de
» l'Empire? On se trompe beaucoup, si
» l'on prend son luxe pour de la libéralité.
» Plus il saura perdre, et moins il saura
» donner. Débauches, festins, attroupe-
» mens de femmes, voilà les projets qu'il
» médite, et, selon lui, les droits de l'Em-
» pire, dont la volupté sera pour lui seul,
» la honte et le déshonneur pour tous; car
» jamais souverain pouvoir acquis par le
» crime ne fut vertueusement exercé. Galba
» fut nommé César par le genre humain,
» et je l'ai été par Galba de votre consente-
» ment. Compagnons, j'ignore s'il vous
» est indifférent que la République, le Sé-
» nat et le peuple ne soient que de vains

Legionum seditio adversùm duces suos audita est aliquando : vestra fides famaque illæsa ad hunc diem mansit; et Nero quoque vos destituit, non vos Neronem. Minus xxx transfugæ et desertores, quos centurionem aut tribunum sibi elegentes nemo ferret, imperium assignabunt? Admittitis exemplum? et quiescendo commune crimen facitis? Transcendet hæc licentia in provincias : et ad nos scelerum exitus, bellorum ad vos pertinebunt. Nec est plus quod pro cæde principis, quàm quod innocentibus datur; sed proindè à nobis donativum ob fidem, quàm ab aliis pro facinore accipietis.

Dilapsis speculatoribus, cætera cohors non aspernata concionantem, ut turbidis rebus evenit, forte magis, et nonnullo adhuc consilio, parat signa, quod posteà creditum est, insidiis et simulatione. Missus et Celsus Marius ad electos Illyrici exercitûs, Vipsanii in porticu tendentes. Præceptum Amulio Sereno et Domitio Sabino primipilaribus, ut Germanicos milites è li-

» noms ; mais je sais au moins qu'il vous
» importe que des scélérats ne vous don-
» nent pas un chef.

» On a vu quelquefois des légions se
» révolter contre leurs Tribuns. Jusqu'ici
» votre gloire et votre fidélité n'ont reçu
» nulle atteinte; et Néron lui-même vous
» abandonna plutôt qu'il ne fut abandonné
» de vous. Quoi ! verrons-nous une tren-
» taine au plus de déserteurs et de transfu-
» ges, à qui l'on ne permettroit pas de se
» choisir seulement un Officier, faire un
» Empereur? Si vous souffrez un tel exem-
» ple, si vous partagez le crime en le lais-
» sant commettre, cette licence passera
» dans les provinces; nous péririons par
» les meurtres, et vous par les combats,
» sans que la solde en soit plus grande pour
» avoir égorgé son prince, que pour avoir
» fait son devoir : mais le donatif n'en vau-
» dra pas moins, reçu de nous pour le prix
» de la fidélité, que d'un autre pour le
» prix de la trahison. »

Les lanciers de la garde ayant disparu, le reste de la cohorte, sans paroître mépriser le discours de Pison, se mit en devoir de préparer ses Enseignes plutôt par hasard, et, comme il arrive en ces momens de trouble, sans trop savoir ce qu'on faisoit, que par une feinte insidieuse comme on l'a cru dans la suite. Celsus fut envoyé au détachement de l'armée d'Illyrie vers le Portique de Vipsanius. On ordonna aux Primi-

bertatis atrio accerserent. Legioni classicæ diffidebat, infestæ ob cædem commilitonum, quos primo statim introitu trucidaverat Galba. Pergunt etiam in castra prætorianorum tribuni Cerius Severus, Subrius Dexter, Pompeius Longius, si incipiens adhuc et nondum adulta seditio melioribus consiliis flecteretur. Tribunornm Subrium et Cerium milites adorti minis, Longinum manibus coercent, exarmantque : quia non ordine militiæ, sed è Galbæ amicis, fidus principi suo, et desciscentibus suspectior erat. Legio classica nihil cunctata prætorianis adjungitur. Illyrici exercitus electi, Celsum infestis pilis proturbant. Germanica vexilla diu nutavere, invalidis adhuc corporibus, et placatis animis, quòd eos à Nerone Alexandriam præmissos, atque inde rursùs longâ navigatione ægros, impensione curâ Galba refovebat. Universa jam plebs palatium implebat, mixtis servitiis, et dissono clamore, cædem Othonis et conjuratorum exsilium poscentium, ut si in circo ac theatro ludicrum aliquod postularent. Neque illis judicium aut veritas, quippe eodem die diversa pari certamine postulaturis : sed tradito more, quemcumque principem adulandi, licenciâ acclamationum, èt studiis inanibus.

pilaires Serenus et Sabinus d'amener les soldats Germains du Temple de la liberté. On se défioit de la légion marine, aigrie par le meurtre de ses soldats que Galba avoit fait tuer à son arrivée. Les Tribuns Cerius, Subrinus et Longinus, allerent au camp Prétorien pour tâcher d'étouffer la sédition naissante, avant qu'elle eût éclaté. Les soldats ménacerent les deux premiers; mais Longin fut maltraité et désarmé, parce qu'il n'avoit pas passé par les grades militaires, et qu'étant dans la confiance de Galba, il en étoit plus suspect aux rebelles. La légion de mer ne balança pas à se joindre aux Prétoriens. Ceux du détachement d'Illyrie présentant à Celsus la pointe des armes, ne voulurent point l'écouter. Mais les troupes d'Allemagne hésitèrent long-temps, n'ayant pas encore recouvré leurs forces et ayant perdu toute mauvaise volonté, depuis que revenues malades de la longue navigation d'Alexandrie, où Néron les avoit envoyées, Galba n'épargnoit ni soin ni dépense pour les rétablir. La foule du peuple et des esclaves qui durant ce temps remplissoient le palais, demandoit à cris perçans la mort d'Othon et l'exil des conjurés, comme ils auroient demandé quelque scene dans les jeux publics; non que le jugement ou le zèle excitât des clameurs, qui changerent d'objet dès le même jour, mais par l'usage établi d'enivrer chaque prince d'acclamations effrénées et de vaines flatteries.

Interim Galbam duæ sententiæ distinebant. Titus Vinius *manendum intra domum, opponenda servitia, firmandos aditus, non eundum ad iratos censebat : daret malorum pœnitentiæ, daret bonorum consensui spatium ; scelera impetu, bona consilia morâ valescere. Denique eundi ultro si ratio sit, eamdem mox facultatem : regressus, si pœniteat, in alienâ potestate.*

Festinandum cæteris videbat, antequam cresceret invalida adhuc conjuratio paucorum. *Trepidaturum etiam Othonem, qui furtim digressus, ad ignaros illatus, cunctatione nunc et segnitiâ terentium tempus, imitari principem discat. Non exspectandum, ut compositis castris, forum invadat, et prospectante Galbâ Capitolium adeat : dùm egregius imperator, cum fortibus amicis, januâ, ac limine tenus domum eludit, obsidionem nimirùm toleraturus. Et præclarum in servis auxilium, si consensus tantæ multitudinis, et quæ plurimum valet, prima indignatio languescat. Proinde intuta, quæ indecora : vel si cadere necesse sit, occurrendum discrimini. Id Othoni invidiosius, et ipsis honestum.* Repugnantem huic sententiæ Vinium, Laco minaciter, invasit, stimulante Icelo, privati odii pertinaciâ, in publicum exitium.

Cependant Galba flottoit entre deux avis: celui de Vinius étoit qu'il falloit armer les esclaves, rester dans le palais, et en barricader les avenues; qu'au lieu de s'offrir à des gens échauffés, on devoit laisser le temps aux révoltés de se repentir et aux fidèles de se rassurer; que si la promptitude convient aux forfaits, le temps favorise les bons desseins; qu'enfin l'on auroit toujours la même liberté d'aller s'il étoit nécessaire, mais qu'on n'étoit pas sûr d'avoir celle du retour au besoin.

Les autres jugeoient qu'en se hâtant de prévenir le progrès d'une sédition foible encore et peu nombreuse, on épouvanteroit Othon même, qui, s'étant livré furtivement à des inconnus, profiteroit, pour apprendre à représenter, de tout le temps qu'on perdroit dans une lâche indolence. Falloit-il attendre qu'ayant pacifié le camp il vînt s'emparer de la place et monter au Capitole, aux yeux même de Galba, tandis qu'un si grand capitaine et ses braves amis renfermés dans les portes et le seuil du palais, l'inviteroient pour ainsi dire à les assiéger? Quel secours pouvoit-on se promettre des esclaves, si on laissoit refroidir la faveur de la multitude et sa premiere indignation, plus puissante que tout le reste? D'ailleurs, disoient-ils, le parti le moins honnête est aussi le moins sûr: et dût-on succomber au péril, il vaut encore mieux l'aller chercher; Othon en sera plus

Nec diutiùs Galba cunctatus speciosiora suadentibus accessit. Præmissus tamen in castra Piso, ut juvenis magno nomine, recenti favore, et infensus T. Vinio, seu quia erat, seu quia irati ita volebant. Et faciliùs de odio creditur. Vix dum egresso Pisone, occisum in castris Othonem, vagus primùm et incertus rumor, mox ut in magnis mendaciis, interfuisse se quidam, et vidisse affirmabant; credula fama, inter gaudentes, et incuriosos. Multi arbitrabantur compositum auctumque rumorem, mixtis jam Othonianis, qui ad evocandum Galbam, læta falsò vulgaverint.

Tum vero non populus tantùm et imperita plebs in plausus et immodica studia, sed equitum plerique ac senatorum, posito metu incauti, refractis palatii foribus ruere intùs, ac se Galbæ ostentare, præreptam sibi ultionem quærentes. Ignavissimus quisque (et ut res docuit), in periculo non ausurus, nimii verbis, linguæ feroces : ne-

odieux et nous en aurons plus d'honneur. Venius résistant à cet avis fut ménacé par Lacon à l'instigation d'Icelus, toujours prêt à servir sa haine particuliere aux dépens de l'Etat.

Galba, sans hésiter plus long-temps, choisit le parti le plus spécieux. On envoya Pison le premier au camp, appuyé du crédit que devoient lui donner sa naissance, le rang auquel il venoit de monter, et sa colere contre Vinius, véritable ou supposée telle par ceux dont Vinius étoit haï et que leur haine rendoit crédules. A peine Pison fut parti, qu'il s'éleva un bruit, d'abord vague et incertain, qu'Othon avoit été tué dans le camp. Puis, comme il arrive aux mensonges importans, il se trouva bientôt des témoins oculaires du fait, qui persuaderent aisément tous ceux qui s'en réjouissoient ou qui s'en soucioient peu. Mais plusieurs crurent que ce bruit étoit répandu et fomenté par les amis d'Othon, pour attirer Galba par le leurre d'une bonne nouvelle.

Ce fut alors que les applaudissemens et l'empressement outré gagnant plus haut qu'une populace imprudente, la plupart des Chevaliers et des Sénateurs, rassurés et sans précaution, forcerent les portes du palais; et courant au devant de Galba, se plaignoient que l'honneur de le venger leur eût été ravi. Les plus lâches, et comme l'effet le prouva, les moins capables d'af-

mo scire, et omnes affirmare, donec inopiâ veri, et consensu errantium victus, sumpto thorace Galba, irruenti turbæ neque ætate neque corpore sistens, sellâ levaretur. Obvius in palatio Julius Atticus speculator, cruentum gladium ostentans, occisum à se Othonem exclamavit: et Galba, *Commilito*, inquit, *quis jussit?* insigni animo ad coërcendam militarem licentiam, minantibus intrepidus, adversus blandientes incorruptus.

Haud dubiæ jam in castris omnium mentes, tantusque ardor, ut non contenti agmine et corporibus, in suggestu, in quo paulò antè aurea Galbæ statua fuerat, medium inter signa Othonem vexillis circumdarent. Nec tribunis aut centurionibus adeundi locus: gregarius miles caveri insuper præpositos jubebat. Strepere cuncta clamoribus, et tumultu, et exhortatione mutuâ, non tamquam in populo ac plebe, variis segni adulatione vocibus, sed ut quemque affluentium militum aspexerant, prehensare manibus, complecti armis, collocare juxta, præire sacramentum, modò imperatorem militibus, modò imperatori milites commendare. Nec deerat Otho pro-

fronter le danger, téméraires en paroles et braves de la langue, affirmoient tellement ce qu'ils savoient le moins, que, faute d'avis certains, et vaincu par ces clameurs, Galba prit une cuirasse, et n'étant ni d'âge, ni de force à soutenir le choc de la foule, se fit porter dans sa chaise. Il rencontra sortant du palais un gendarme nommé Julius Atticus, qui montrant son glaive tout sanglant, s'écria qu'il avoit tué Othon. *Camarade*, lui dit Galba, *qui vous l'a commandé?* Vigueur singuliere d'un homme attentif à réprimer la licence militaire, et qui ne se laissoit pas plus amorcer par les flatteries, qu'effrayer par les menaces.

Dans le camp les sentimens n'étoient plus douteux ni partagés, et le zèle des soldats étoit tel que, non contens d'environner Othon de leurs corps et de leurs bataillons, ils le placerent au milieu des enseignes et des drapeaux dans l'enceinte où étoit peu auparavant la statue d'or de Galba. Ni Tribuns, ni Centurions, ne pouvoient approcher; et les simples soldats crioient qu'on prît garde aux Officiers. On n'entendoit que clameurs, tumulte, exhortations mutuelles. Ce n'étoient pas les tiédes et les discordantes acclamations d'une populace qui flatte son maître; mais tous les soldats qu'on voyoit accourir en foule étoient pris par la main, embrassés tout armés, amenés devant lui; et après leur avoir dicté le serment, ils recommandoient l'Empereur aux troupes et

tendens manus, adorare vulgum, jacere oscula, et omnia serviliter pro dominatione.

Postquam universa classiariorum legio sacramentum ejus accepit, fidens viribus, et quos adhuc singulos exstimulaverat, accendendos in commune ratus, pro vallo castrorum ita cœpit.

Quis ad vos processerim, commilitones, dicere non possum : quia nec privatum me vocare sustineo, princeps à vobis nominatus ; nec principem, alio imperante. Vestrum quoque nomen in incerto erit, donec dubitabitur imperatorem populi Romani in castris, an hostem habeatis. Auditisne, ut pœna mea et supplicium vestrum simul postulentur ? adeo manifestum est, neque perire nos, neque salvos esse, nisi unà, posse. Et cujus levitatis est Galba, tam fortasse promisit : ut qui nullo exposcente, tot millia innocentissimorum militum trucidaverit. Horror animum subit, quoties recordor feralem introitum, et hanc solam Galbæ victoriam, cùm in oculis urbis decumari deditos juberet, quos deprecantes in fidem acceperat. His auspiciis urbem ingressus, quam gloriam ad principatum attulit, nisi occisi Obultronii Sabini, et Cornelii Marcelli in Hispaniâ, Vittii Chilonis in Galliâ, Fonteii Capitonis in Germaniâ,

les troupes à l'Empereur. Othon de son côté, tendant les bras, saluant la multitude, envoyant des baisers, n'ometto t rien de servile pour commander.

Enfin, après que toute la légion de mer lui eut prêté le serment, se confiant en ses forces, et voulant animer en commun tous ceux qu'il avoit excités en particulier, il monta sur le rempart du camp et leur tint ce discours.

» Compagnons, j'ai peine à dire sous » quel titre je me présente en ce lieu : car » élevé par vous à l'Empire, je ne puis me » regarder comme particulier, ni comme » Empereur tandis qu'un autre commande ; » et l'on ne peut savoir quel nom vous » convient à vous-mêmes, qu'en décidant, » si celui que vous protégez est le chef, ou » l'ennemi du peuple Romain. Vous enten- » dez que nul ne demande ma punition, » qui ne demande aussi la vôtre ; tant il est » certain que nous ne pouvons nous sauver » ou périr qu'ensemble ; et vous devez » juger de la facilité avec laquelle le clé- » ment Galba a peut-être déjà promis votre » mort, par le meurtre de tant de miliers » de soldats innocens, que personne ne lui » demandoit. Je frémis en me rappellant » l'horreur de son entrée et de son unique » victoire, lorsqu'aux yeux de toute la » ville, il fit décimer les prisonniers sup- » plians qu'il avoit reçus en grace. Entré » dans Rome sous de tels auspices, quelle

Clodii Macri in Africâ, Cingonii in viâ, Turpiliani in urbe, Nymphidii in castris? Quæ usquam provincia, quæ castra sunt, nisi cruenta et maculata? ut ipse prædicat, emendata et correcta? Nam quæ alii scelera, hic remedia vocat: dum falsis nominibus, severitatem pro sævitiâ, parsimoniam pro avaritiâ, supplicia et contumelias vestras disciplinam appellat. Septem à Neronis fine menses sunt, et jam plus rapuit Icelus, quàm quod Polycleti, et Vatinii, et Elii, paraverunt. Minore avaritiâ ac licentiâ grassatus esset T. Vinius, si ipse imperasset; nunc et subjectos nos habuit tanquam suos, et viles ut alienos. Una illâ domus sufficit donativo, quod vobis nunquam datur, et quotidie exprobratur.

Ac ne qua saltem in successore Galbae spes esset, accersit ab exilio, quem tristitiâ et avaritiâ sui simillimum judicabat. Vidistis, commilitones, notabili tempestate, etiam deos infaustam adoptionem adversantes. Idem senatus, idem populi Romani animus est. Vestra virtus expectatur, apud quos omne honestis consiliis robur, et sine quibus, quamvis egregia, in-

» gloire a-t-il acquise dans le gouvernement,
» si ce n'est d'avoir fait mourir Sabinus et
» Marcellus en Espagne; Chilon dans les
» Gaules; Capiton en Allemagne; Macer
» en Afrique; Cingonius en route; Tur-
» pilien dans Rome, et Nymphidius au
» camp? Quelle armée ou quelle province
» si reculée, sa cruauté n'a-t-elle point
» souillée et déshonorée, ou selon lui
» lavée et purifiée avec du sang? Car trai-
» tant les crimes de remèdes, et donnant
» de faux noms aux choses, il appelle la
» barbarie sévérité; l'avarice économie; et
» discipline tous les maux qu'il vous fait
» souffrir. Il n'y a pas sept mois que Néron
» est mort; et Icelus a déjà plus volé que
» n'ont fait Elius, Polyclète, et Vatinius.
» Si Vinius lui-même eût été Empereur, il
» eût gouverné avec moins d'avarice et de
» licence; mais il nous commande comme
» à ses sujets, et nous dédaigne comme
» ceux d'un autre. Ses richesses seules suf-
» fisent pour ce donatif qu'on vous vante
» sans cesse et qu'on ne vous donne jamais.

» Afin de ne pas même laisser d'espoir à
» son successeur, Galba a rappellé d'exil
» un homme qu'il jugeoit avare et dur
» comme lui. Les Dieux vous ont avertis
» par les signes les plus évidens, qu'ils
» désapprouvoient cette élection : le Sénat
» et le peuple Romain ne lui sont pas plus
» favorables : mais leur confiance est toute
» en votre courage; car vous avez la force

valida sunt. Non ad bellum vos, nec ad periculum voco : omnium militum arma nobiscum sunt. Nec una cohors togata defendit nunc Galbam, sed detinet. Cum vos aspexerit, cum signum meum acceperit, hoc solum erit certamen, quis mihi plurimum imputet. Nullus cunctationi locus est in eo consilio, quod non potest laudari nisi peractum.

Aperiri deinde armamentarium jussit. Rapta statim arma, sine more et ordine militiæ, ut prætorianus, aut legionarius insignibus suis distingueretur. Miscentur auxiliaribus, galeis scutisque. Nullo tribunorum centurionumve adhortante, sibi quisque dux et instigator : præcipuum pessimorum incitamentum, quod boni mærebant.

Jam exterritus Piso fremitu crebrescentis seditionis, et vocibus in urbem usque resonantibus, egressum interim Galbam et foro appropinquantem affectus erat; jam Marius Celsus haud læta retulerat : cùm alii in palatium redire, alii Capitolium petere, plerique rostra occupanda censerent, plures tantùm sententiis aliorum contradicerent ; utque evenit in consiliis infe-

» en main pour exécuter les choses honnê-
» tes, et sans vous les meilleurs desseins
» ne peuvent avoir d'effet. Ne croyez pas
» qu'il soit ici question de guerres ni de
» périls, puisque toutes les troupes sont
» pour nous, que Galba n'a qu'une cohorte
» en toge, dont il n'est pas le chef mais le
» prisonnier, et dont le seul combat à votre
» aspect et à mon premier signe, va être à
» qui m'aura le plutôt reconnu. Enfin, ce
» n'est pas le cas de temporiser dans une
» entreprise qu'on ne peut louer qu'après
» l'exécution. »

Aussi-tôt ayant fait ouvrir l'arsenal, tous coururent aux armes sans ordre, sans règle, sans distinction des Enseignes prétoriennes et des légionnaires, de l'écu des auxiliaires et du bouclier Romain. Et sans que ni Tribun ni Centurion s'en mêlât, chaque soldat devenu son propre officier s'animoit et s'excitoit lui-même à mal faire, par le plaisir d'affliger les gens de bien.

Déjà Pison, effrayé du frémissement de la sédition croissante et du bruit des clameurs qui retentissoit jusques dans la ville, s'étoit mis à la suite de Galba qui s'acheminoit vers la place : déjà, sur les mauvaises nouvelles apportées par Celsus, les uns parloient de retourner au palais, d'autres d'aller au Capitole, le plus grand nombre d'occuper les rostres. Plusieurs se contentoient de contredire l'avis des autres ; et, comme il arrive dans les mauvais succès, le

licibus, optima viderentur, quorum tempus effugerat. Agitasse Laco, ignaro Galbâ, de occidendo T. Vinio dicitur, sive ut pœnâ ejus animos militum mulceret, seu conscium Othonis credebat, ad postremum vel odio. Hæsitationem attulit tempus ac locus, quià initio cædis orto, difficilis modus: et turbavere consilium trepidi nuntii, ac proximorum diffugia, languentibus omnium studiis, qui primò alacres fidem atque animum ostentaverant.

Agebatur hùc illùc Galba, vario turbæ fluctuantis impulsu, completis undique basilicis ac templis, lugubri profectu, neque populi aut plebis ulla vox, sed attoniti vultus, et conversæ ad omnia aures; non tumultus, non quies, quale magni metus, et magnæ iræ silentium est. Othoni tamen armari plebem nuntiabatur. Ire præcipites, et occupare pericula jubet. Igitur milites Romani, quasi Vologesen, aut Pacorum, avito Arsacidarum solio depulsuri, ac non imperatorem suum inermem et senem trucidare pergerent, disjectâ plebe, proculcato senatu, truces armis, rapidis equis forum irrumpunt. Nec illos Capitolii aspectus, et imminentium templorum religio, et priores et futuri principes terruere, quo-

parti qu'il n'étoit plus temps de prendre sembloit alors le meilleur. On dit que Lacon méditoit à l'insu de Galba de faire tuer Vinius; soit qu'il espérât adoucir les soldats par ce châtiment, soit qu'il le crût complice d'Othon, soit enfin par un mouvement de haine. Mais le temps et le lieu l'ayant fait balancer par la crainte de ne pouvoir plus arrêter le sang après avoir commencé d'en répandre, l'effroi des survenans, la dispersion du cortège, et le trouble de ceux qui s'étoient d'abord montrés si pleins de zèle et d'ardeur, achevèrent de l'en détourner.

Cependant entraîné çà et là, Galba cédoit à l'impulsion des flots de la multitude qui, remplissant de toutes parts les Temples et les Basiliques, n'offroit qu'un aspect lugubre. Le peuple et les citoyens, l'air morne et l'oreille attentive, ne poussoient point de cris : il ne régnoit ni tranquillité ni tumulte, mais un silence qui marquoit à la fois la frayeur et l'indignation. On dit pourtant à Othon que le peuple prenoit les armes : sur quoi il ordonna de forcer les passages et d'occuper les postes importans. Alors, comme s'il eût été question, non de massacrer dans leur Prince un vieillard désarmé, mais de renverser Pacore ou Vologese du trône des Arsacides, on vit les soldats Romains, écrasant le peuple, foulant aux pieds les Sénateurs, pénétrer dans la place à la course de leurs chevaux et à la pointe de leurs armes, sans respecter le Capitole

minus facerent scelus, cujus ultor est quisquis successit.

Viso cominus armatorum agmine, vexillarius comitantis Galbam cohortis (Atilium Vergilionem fuisse tradunt) dereptam Galbæ imaginem solo afflixit. Eo signo manifesta in Othonem omnium militum studia, desertum fugâ populi forum, districta adversùs dubitantes tela. Juxta Curtium lacum, trepidatione ferentium Galba projectus è sellâ, ac provolutus est. Extremam ejus vocem, ut cuique odium aut admiratio fuit, variè prodidere. Alii suppliciter interrogasse, quid mali meruisset, paucos dies exsolvendo donativo deprecatum. Plures obtulisse ultrò percussoribus jugulum: agerent ac ferirent; si ita è Republicâ videretur; non interfuit occidentium quid diceret. De percussore non satis constat; quidam Terentium Evocatum, alii Leçanium, crebrior fama tradidit Camurium xv legionis militem, impresso gladio, jugulum ejus hausisse. Cæteri crura brachiaque (nam pectus tegebatur) fœdè laniavere; pleraque vulnera, feritate et sævitiâ trunco jam corpori adjecta.

Titum inde Vinium invasere; de quo et ipso ambiguitur, consumpserit ne vocem ejus instans metus, an proclamaverit, non

ni les temples des Dieux, sans craindre les Princes présens et à venir, vengeurs de ceux qui les ont précédés.

A peine apperçut-on les troupes d'Othon, que l'Enseigne de l'escorte de Galba appellé, dit-on, Vergilio, arracha l'image de l'Empereur et la jeta par terre. A l'instant tous les soldats se déclarent, le peuple fuit, quiconque hésite voit le fer prêt à le percer. Près du lac de Curtius, Galba tomba de sa chaise par l'effroi de ceux qui le portoient, et fut d'abord enveloppé. On a rapporté diversement ses dernières paroles, selon la haine ou l'admiration qu'on avoit pour lui. Quelques-uns disent qu'il demanda d'un ton suppliant, quel mal il avoit fait, priant qu'on lui laissât quelques jours pour payer le donatif : mais plusieurs assurent que, présentant hardiment la gorge aux soldats, il leur dit de frapper s'ils croyoient sa mort utile à l'Etat. Les meurtriers écoutèrent peu ce qu'il pouvoit dire. On n'a pas bien su qui l'avoit tué : les uns nomment Terentius, d'autres Lecanius ; mais le bruit commun est que Camurius, soldat de la quinzième légion, lui coupa la gorge. Les autres lui déchiquetèrent cruellement les bras et les jambes ; car la cuirasse couvroit la poitrine, et leur barbare férocité chargeoit encore de blessures un corps déjà mutilé.

On vint ensuite à Vinius, dont il est pareillement douteux si le subit effroi lui coupa la voix, ou s'il s'écria qu'Othon

esse ab Othone mandatum ut occideretur. Quod seu finxit formidine, seu conscientiâ conjurationis confessus est : huc potiùs ejus vita famaque inclinat, ut conscius sceleris fuerit, cujus caussa erat; ante ædem divi Julii jacuit, primo ictu in poplitem, mox ab Julio Caro legionario milite in utrumque latus transverberatus.

Insignem illâ die virum Sempronium Densum ætas nostra vidit. Centurio is prætoriæ cohortis à Galbâ custodiæ Pisonis additus, stricto pugione occurrens armatis, et scelus exprobrans, ac modò manu, modò voce, vertendo in sè percussores, quamquam vulnerato Pisoni effugium dedit. Piso in ædem Vestæ pervasit, exceptusque misericordiâ publici servi, et contubernio ejus abditus, non religione, nec cærimoniis, sed latebrâ imminens exitium differebat; cùm advenere, missu Othonis, nominatim in cædem ejus ardentes, Sulpicius Florus è Britannicis cohortibus, nuper à Galbâ civitate donatus, èt Statius Murcus speculator; à quibus protractus Piso, in foribus templi trucidatur.

Nullam cædem Otho majore lætitiâ excepisse, nullum caput tam insatiabilibus oculis perlustrasse dicitur : seu tum pri-

n'avoit point ordonné sa mort : paroles qui pouvoient être l'effet de sa crainte, ou plutôt l'aveu de sa trahison, sa vie et sa réputation portant à le croire complice d'un crime dont il étoit cause.

On vit ce jour-là dans Sempronius Densus, un exemple mémorable pour notre temps. C'étoit un Centurion de la cohorte prétorienne, chargé par Galba de la garde de Pison. Il se jeta le poignard à la main au devant des soldats, en leur reprochant leur crime; et du geste et de la voix attirant les coups sur lui seul, il donna le temps à Pison de s'échapper, quoique blessé. Pison se sauva dans le temple de Vesta, où il reçut asyle par la piété d'un esclave qui le cacha dans sa chambre; précaution plus propre à différer sa mort que la Religion ni le respect des autels. Mais Florus, soldat des cohortes Britanniques, qui depuis longtemps avoit été fait citoyen pas Galba, et Statius Marcus lancier de la garde, tous deux particuliérement altérés du sang de Pison, vinrent de la part d'Othon le tirer de son asyle et le tuerent à la porte du temple.

Cette mort fut celle qui fit le plus de plaisir à Othon, et l'on dit que ses regards avides ne pouvoient se lasser de considérer

mùm levata omni sollicitudine mens, vacare gaudio cœperat; seu recordatio majestatis in Galbâ, amicitiæ in T. Vinio, quamvis immitem animum imagine tristi confuderat. Pisonis, ut inimici et æmuli, cæde lætari, jus fasque credebat. Præfixa contis capita gestabantur, inter signa cohortium juxta Aquilam legionis, certatim ostentantibus cruentas manus qui occiderant, qui interfuerant, qui verè, qui falso, ut pulchrum et memorabile facinus jactabant. Plures quàm CXX libellos præmia exposcentium, ob aliquam notabilem illâ die operam, Vitellius postea invenit; omnesque conquiri et interfici jussit, non honore Galbæ, sed tradito principibus more, munimentum ad præsens; in posterum, ultionem.

Alium crederes senatum, alium populum. Ruere cuncti in castra, anteire proximos, certare cum præcurrentibus, increpare Galbam, laudare militum judicium, exosculari Othonis manum, quantoque magis falsa erant quæ fiebant, tanto plura facere. Nec aspernabatur singulos Otho, avidum et minacem militum animum voce vultuque temperans. Marium Celsum consulem designatum, et Galbæ usque in extremas res amicum fidumque, ad suppli-

cette tête : soit que, délivré de toute inquiétude, il commençât alors à se livrer à la joie, soit que son ancien respect pour Galba et son amitié pour Vinius, mêlant à sa cruauté quelque image de tristesse, il se crût plus permis de prendre plaisir à la mort d'un concurrent et d'un ennemi. Les têtes furent mises chacune au bout d'une pique et portées parmi les Enseignes des Cohortes et autour de l'Aigle de la légion. C'étoit à qui feroit parade de ses mains sanglantes; à qui, faussement ou non, se vanteroit d'avoir commis ou vu ces assassinats, comme d'exploits glorieux et mémorables. Vitellius trouva dans la suite plus de cent vingt placets de gens qui demandoient récompense pour quelque fait notable de ce jour-là. Il les fit tous chercher et mettre à mort, non pour honorer Galba, mais selon la maxime des Princes de pourvoir à leur sûreté présente par la crainte des châtimens futurs.

Vous eussiez cru voir un autre Sénat et un autre peuple. Tout accouroit au camp; chacun s'empressoit à devancer les autres, à maudire Galba, à vanter le bon choix des troupes, à baiser les mains d'Othon; moins le zèle étoit sincère, plus on affectoit d'en montrer. Othon, de son côté, ne rebutoit personne; mais des yeux et de la voix tâchoit d'adoucir l'avide férocité des soldats. Ils ne cessoient de demander le supplice de Celsus Consul designé, et jusqu'à l'extrémité fidèle ami de Galba. Son innocence et

cium expostulabant, industriæ ejus innocentiæque quasi malis artibus infensi. Cædis et prædarum initium et optimo cuique perniciem quæri apparebat, sed Othoni nondum auctoritas inerat ad prohibendum scelus, jubere jam poterat. Ita simulatione iræ, vinciri jussum, et majores pœnas daturum affirmans, præsenti exitio subtraxit.

Omnia deinde arbitrio militum acta. Prætorii præfectos sibi ipsi legere: Plotium Firmum à manipularibus quondam, tum vigilibus præpositum, et incolumi adhuc Galbâ partes Othonis secutum. Adjungitur Licinius Proculus, intimâ familiaritate Othonis, suspectus consilia ejus fovisse. Ubi Flavium Sabinum præfecere, judicium Neronis secuti, sub quo eamdem curam obtinuerat, plerisque Vespasianum fratrem in eo respicientibus. Flagitatum, ut vacationes præstari centurionibus solitæ remitterentur. Namque gregarius miles, ut tributum annuum pendebat. Pars manipulis, pars per commeatus, aut in ipsis castris vaga, dum mercedem centurioni exsolveret neque modum oneris quisquam, neque gus quæstûs pensi habebat. Per latrocinia et raptus, aut servilibus ministeriis, militare otium redimebant. Tum locupletissimus quisque miles, labore ac sævitiâ fati-

ses services étoient des crimes qui les irritoient. On voyoit qu'ils ne cherchoient qu'à faire périr tout homme de bien, et commencer les meurtres et le pillage. Mais Othon qui pouvoit commander des assassinats, n'avoit pas encore assez d'autorité pour les défendre. Il fit donc lier Celsus, affectant une grande colère, et le sauva d'une mort présente en feignant de le réserver à des tourmens plus cruels.

Alors tout se fit au gré des soldats. Les Prétoriens se choisirent eux-mêmes leurs Préfets. A Firmus, jadis manipulaire, puis commandant du guet, et qui du vivant même de Galba s'étoit attaché à Othon, ils joignirent Licinius Proculus, que son étroite familiarité avec Othon fit soupçonner d'avoir favorisé ses desseins. En donnant à Sabinus la préfecture de Rome, ils suivirent le sentiment de Néron sous lequel il avoit eu le même emploi; mais le plus grand nombre ne voyoit en lui que Vespasien son frère. Ils sollicitèrent l'affranchissement des tributs annuels que, sous le nom de congés à temps, les simples soldats payoient aux Centurions. Le quart des manipulaires étoit aux vivres ou dispersés dans le camp; et pourvu que le droit du Centurion ne fût pas oublié, il n'y avoit sorte de vexation dont ils s'abstinssent, ni sorte de métier dont ils rougissent. Du profit de leurs voleries et des plus serviles emplois, ils payoient l'exemption du service mili-

gari, donec vacationem emeret. Ubi sumptibus exhaustus, socordia insuper elanguerat, inops pro locuplete, et iners pro strenuo, in manipulum redibat; ac rursus alius atque alius, eadem egestate ac licentia corrupti, ad seditionem et discordias, et ad extremum bella civilia ruebant. Sed Otho, ne vulgi largitione, centurionum animos averteret, ex fisco suo vacationes annuas exoluturum promisit : rem haud dubiè utilem, et à bonis postea principibus, perpetuitate disciplinæ, firmatam. Locò præfectus, tamquam in insulam seponeretur, ab Evocato, quem ad cœdem ejus Otho prœmiserat, confossus. In Martianum Icelum, ut in libertum, palàm animadversum.

Exacto per scelera die, novissimum malorum fuit lætitia. Vocat senatum prætor urbanus; certant adulationibus cæteri magistratus. Accurrunt Patres, decernitur Othoni tribunitia potestas, et nomen Augusti, et omnes principum honores, annitentibus cunctis abolere convicia ac probra, quæ promiscuè jacta hæsisse animo ejus nemo sensit. Omississet offensas, an distulisset, brevitate imperii in incerto fuit.

taire; et quand ils s'étoient enrichis, les Officiers les accablant de travaux et de peines les forçoient d'acheter de nouveaux congés. Enfin, épuisés de dépense et perdus de mollesse, ils revenoient au manipule pauvres et fainéans, de laborieux qu'ils en étoient partis, et de riches qu'ils y devoient retourner. Voilà comment, également corrompus tour-à-tour par la licence et par la misère, ils ne cherchoient que mutineries, révoltes et guerres civiles. De peur d'irriter les Centurions en gratifiant les soldats à leurs dépens, Othon promit de payer du fisc les congés annuels; établissement utile, et depuis confirmé par tous les bons Princes pour le maintien de la discipline. Le préfet Lacon, qu'on feignit de reléguer dans une isle, fut tué par un garde envoyé pour cela par Othon. Icelus fut puni publiquement en qualité d'affranchi.

Le comble des maux dans un jour si rempli de crimes, fut l'allégresse qui le termina. Le Préteur de Rome convoqua le Sénat; et tandis que les autres magistrats outroient à l'envi l'adulation, les Sénateurs accourent, décernent à Othon la puissance tribunicienne, le nom d'Auguste, et tous les honneurs des Empereurs précédens; tâchant d'effacer ainsi les injures dont ils venoient de le charger et auxquelles il ne parut point sensible. Que ce fût clémence ou délai de sa part, c'est ce que le peu de temps qu'il a régné n'a pas permis de savoir.

Otho, cruento adhuc foro, per strages jacentium, in Capitolium atque inde in Palatium vectus, concedi corpora sepulturæ, cremarique permisit. Pisonem Verania uxor ac frater Scribonianus, T. Vinium Crispina filia composuere, quæsitis redemptisque capitibus, quæ venalia interfectores servaverant.

Piso unum et tricesimum ætatis annum explebat, fama meliore quàm fortuna. Fratres ejus Magnum Claudius, Crassum Nero inrerfecerant. Ipse diù exsul, quatriduo Cæsar properata adoptione, ad hoc tantum majori fratri prælatus est, ut prior occideretur. T. Vinius XLVII annos variis moribus egit. Pater illi è prætoria familia, maternus avus è proscriptis. Prima militia infamis, Legatum Calvisium Sabinum habuerat: cujus uxor, mala cupidine visendi situm castrorum, per noctem militari habitu ingressa, cùm vigilias et cætera militiæ munia eadem lascivia tentasset, in ipsis principiis stuprum ausa, et criminis hujus reus T. Vinius arguebatur. Igitur jussu C. Cæsaris oneratus catenis, mox mutatione temporum dimissus, cursu honorum inoffenso, legioni post præpositus, probatusque; servili deinceps probro respersus est; tamquam scyphum aureum in

S'étant fait conduire au Capitole, puis au Palais, il trouva la place ensanglantée des morts qui y étoient encore étendus, et permit qu'ils fussent brûlés et enterrés. Verania femme de Pison, Scribonianus son frère, et Crispine fille de Vinius, recueillirent leurs corps; et ayant cherché les têtes, les rachetèrent des meurtriers, qui les avoient gardés pour les vendre.

Pison finit ainsi la trente unième année d'une vie passée avec moins de bonheur que d'honneur. Deux de ses frères avoient été mis à mort; Magnus par Claude, et Crassus par Néron. Lui-même, après un long exil, fut six jours César; et par une adoption précipitée, sembla n'avoir été préféré à son aîné que pour être mis à mort avant lui. Vinius vécut quarante-sept ans, avec des mœurs inconstantes. Son père étoit de famille prétorienne; son aïeul maternel fut au nombre des proscrits. Il fit avec infamie ses premières armes sous Calvisius Sabinus, lieutenant-général, dont la femme, indécemment curieuse de voir l'ordre du camp, y entra de nuit en habit d'homme, et avec la même impudence parcourut les gardes et tous les postes, après avoir commencé par souiller le lit conjugal; crime dont on taxa Vinius d'être complice. Il fut donc chargé de chaînes par ordre de Caligula : mais bientôt les révolutions des temps l'ayant fait délivrer, il monta sans reproche de grade en grade. Après sa pré-

convivio Claudii furatus. Et Claudius postera die soli omnium Vinio fictilibus ministrari jussit. Sed Vinius, proconsulatu, Galliam Narbonensem severè integrèque rexit. Mox Galbæ amicitia in abruptum tractus, audax, callidus, promptus, et prout animum intendisset, pravus aut industrius, eadem vi. Testamentum T. Vinii magnitudine opum irritum : Pisonis supremam voluntatem paupertas firmavit.

Galbæ corpus diù neglectum, et licentia tenebrarum plurimis ludibriis vexatum, dispensator Argius, è prioribus servis, humili sepultura in privatis ejus hortis contexit. Caput per lixas calonesque suffixum, laceratumque ante Patrobii tumulum (libertus is Neronis punitus à Galbâ fuerat) postera demum die repertum, et cremato jam corpori admixtum est. Hunc exitum habuit Ser. Galba tribus et septuaginta annis; quinque principes prospera fortuna emensus, et alieno imperio felicior quàm suo. Vetus in familia nobilitas, magnæ opes; ipsi medium ingenium, magis extra vitia quàm cum virtutibus. Famæ nec incuriosus, nec venditator. Pecuniæ alienæ non

ture, il obtint avec applaudissement le commandement d'une légion ; mais se déshonorant derechef par la plus servile bassesse, il vola une coupe d'or dans un festin de Claude, qui ordonna le lendemain que de tous les convives, on servît le seul Vinius en vaisselle de terre. Il ne laissa pas de gouverner ensuite la Gaule Narbonnoise, en qualité de Proconsul, avec la plus sévère intégrité. Enfin, devenu tout-à-coup ami de Galba, il se montra prompt, hardi, rusé, méchant, habile selon ses desseins, et toujours avec la même vigueur. On n'eut point d'égard à son testament, à cause de ses grandes richesses ; mais la pauvreté de Pison fit respecter ses dernières volontés.

Le corps de Galba, négligé long-temps et chargé de mille outrages dans la licence des ténèbres, reçut une humble sépulture dans ses jardins particuliers, par les soins d'Argius son intendant et l'un de ses plus anciens domestiques. Sa tête plantée au bout d'une lance et défigurée par les valets et goujats, fut trouvée le jour suivant devant le tombeau de Patrobe, affranchi de Néron qu'il avoit fait punir, et mise avec son corps déjà brûlé. Telle fut la fin de Sergius Galba, après soixante et treize ans de vie et de prospérité sous cinq Princes, et plus heureux sujet que souverain. Sa noblesse étoit ancienne et sa fortune immense : il avoit un génie médiocre, point de vices et peu de vertus. Il ne fuyoit ni ne

appetens, suæ parcus, publicæ avarus. Amicorum libertorumque, ubi in bonos incidisset, sine reprehensione patiens: si mali forent, usque ad culpam ignarus. Sed claritas natalium, et metus temporum obtentui, ut quod segnitia erat, sapientia vocaretur. Dum vigebat ætas, militari laude apud Germanias floruit: proconsul Africam moderatè; jam senior citeriorem Hispaniam pari justitia continuit; major privato visus, dum privatus fuit; et omnium consensu capax imperii, nisi imperasset.

Trepidam urbem, ac simul atrocitatem recentis sceleris, simul veteres Othonis mores paventem, novus insuper de Vitellio nuntius exterruit, ante cœdem Galbæ suppressus, ut tantùm superioris Germaniæ exercitum descivisse crederetur. Tum duos omnium mortalium impudicitia, ignavia, luxuria deterrimos, velut ad perdendum imperium fataliter electos, non senatus modò et eques, quîs aliqua pars et cura Reipublicæ, sed vulgus quoque palàm mærere. Nec jam recentia sævæ pacis exempla, sed repetita bellorum civilium memoria, captam toties suis exercitibus

cherchoit la réputation ; sans convoiter les richesses d'autrui, il étoit ménager des siennes, avare de celles de l'Etat. Subjugué par ses amis et ses affranchis, et juste ou méchant par leur caractère, il laissoit faire également le bien et le mal, approuvant l'un et ignorant l'autre : mais un grand nom et le malheur des temps lui faisoient imputer à vertu ce qui n'étoit qu'indolence. Il avoit servi dans sa jeunesse en Germanie avec honneur, et s'étoit bien comporté dans le Proconsulat d'Afrique : devenu vieux, il gouverna l'Espagne citérieure avec la même équité. En un mot, tant qu'il fut homme privé, il parut au-dessus de son état; et tout le monde l'eût jugé digne de l'Empire, s'il n'y fût jamais parvenu.

A la consternation que jeta dans Rome l'atrocité de ces récentes exécutions, et la crainte qu'y causoient les anciennes mœurs d'Othon, se joignit un nouvel effroi par la défection de Vitellius, qu'on avoit cachée du vivant de Galba, en laissant croire qu'il n'y avoit de révolte que dans l'armée de la haute Allemagne. C'est alors qu'avec le Sénat et l'ordre équestre, qui prenoient quelque part aux affaires publiques, le peuple même déploroit ouvertement la fatalité du sort, qui sembloit avoir suscité pour la perte de l'Empire deux hommes, les plus corrompus des mortels par la mollesse, la débauche, l'impudicité. On ne voyoit pas seulement renaître les cruautés

urbem, vastitatem Italiæ, direptiones provinciarum, Pharsaliam, Philippos, et Perusiam ac Mutinam, nota publicarum cladium nomina, loquebantur. *Propè eversum orbem, etiam cum de principatu inter bonos certaretur; sed mansisse C. Julio, mansisse Cæsare Augusto victore, imperium; mansuram fuisse, sub Pompeio Brutoque Rempublicam. Nunc pro Othone, an pro Vitellio, in templa ituros? Utrasque impias preces, utraque detestanda vota, inter duos, quorum bello solum id scires, deteriorem fore qui vicisset.* Erant qui Vespasianum et arma Orientis augurarentur; et, ut potior utroque Vespasianus, ita bellum aliud, atque alias clades horrebant. Et ambigua de Vespasiano fama: solusque omnium ante se principum, in melius mutatus est.

Nunc initia causasque motûs Vitelliani expediam. Cæso cum omnibus copiis Julio Vindice, ferox præda gloriâque exercitus, ut cui sine labore ac periculo, ditissimi belli victoria evenisset, expeditionem et

commises durant la paix, mais l'horreur des guerres civiles où Rome avoit été si souvent prise par ses propres troupes, l'Italie dévastée, les provinces ruinées. Pharsale, Philippes, Perouse, et Modène, ces noms célèbres par la désolation publique, revenoient sans cesse à la bouche. Le monde avoit été presque bouleversé quand des hommes dignes du souverain pouvoir se le disputèrent. Jules et Auguste vainqueurs avoient soutenu l'Empire; Pompée et Brutus eussent relevé la République; mais étoit-ce pour Vitellius ou pour Othon qu'il falloit invoquer les Dieux? et quelque parti qu'on prît entre de tels compétiteurs, comment éviter de faire des vœux impies et des prières sacrilèges quand l'événement de la guerre ne pouvoit dans le vainqueur montrer que le plus méchant? Il y en avoit qui songeoient à Vespasien et à l'armée d'Orient; mais quoiqu'ils préférassent Vespasien aux deux autres, ils ne laissoient pas de craindre cette nouvelle guerre comme une source de nouveaux malheurs; outre que la réputation de Vespasien étoit encore équivoque, car il est le seul parmi tant de Princes que le rang suprême ait changé en mieux.

Il faut maintenant exposer l'origine et les causes des mouvemens de Vitellius. Après la défaite et la mort de Vindex, l'armée, qu'une victoire sans danger et sans peine venoit d'enrichir, fière de sa gloire et de son butin, et préférant le pillage à la paye,

aciem, præmia quàm stipendia malebat: diùque infructuosam et asperam militiam toleraverat, ingenio loci cœlique, et severitate disciplinæ, quam in pace inexorabilem discordiæ civium resolvunt: paratis utrimque corruptoribus, et perfidia impunita. Viri, arma, equi, ad usum et ad decus supererant. Sed ante bellum, centurias tantùm suas turmasque noverant: exercitus finibus provinciarum discernebantur. Tum adversùs Vindicem contractæ legiones, seque et Gallias expertæ, quærere rursus arma, novasque discordias: nec socios ut olim, sed hostes et victos vocabant. Nec deerat pars Galliarum quæ Rhenum accolit, easdem partes secuta, ac tum acerrima instigatrix adversùs Galbianos; hoc enim nomen fastidito Vindice indiderant. Igitur Sequanis Æduisque, ac deinde prout opulentia civitatibus erat, infensi, expugnationes urbium, populationes agrorum, raptus penatium hauserunt animo, super avaritiam et arrogantiam præcipua validiorum vitia, contumatiâ Gallorum irritati, qui remissam sibi à Galbâ quartam tributorum partem, et publicè donatos in ignominiam exercitus jactabant.

ne cherchoit que guerres et que combats. Long-temps le service avoit été infructueux et dur, soit par la rigueur du climat et des saisons, soit par la sévérité de la discipline, toujours inflexible durant la paix, mais que les flatteries des séducteurs et l'impunité des traîtres énervent dans les guerres civiles. Hommes, armes, chevaux, tout s'offroit à qui sauroit s'en servir et s'en illustrer, et; au lieu qu'avant la guerre les armées étant éparses sur les frontières, chacun ne connoissoit que sa compagnie et son bataillon; alors les légions rassemblées contre Vindex ayant comparé leur force à celles des Gaules, n'attendoient qu'un nouveau prétexte pour chercher querelle à des peuples qu'elles ne traitoient plus d'amis et de compagnons, mais de rebelles et de vaincus. Elles comptoient sur la partie des Gaules qui confine au Rhin, et dont les habitans, ayant pris le même parti, les excitoient alors puissamment contre les Galbiens; nom que par mépris pour Vindex ils avoient donné à ses partisans. Le soldat animé contre les Eduens et les Séquanois, et mesurant sa colère sur leur opulence, dévoroit déjà dans son cœur le pillage des villes et des champs et les dépouilles des citoyens; son arrogance et son avidité, vices communs à qui se sent le plus fort, s'irritoient encore par les bravades des Gaulois, qui pour faire dépit aux troupes se vantoient de la remise du quart des tributs, et du droit qu'ils avoient reçu de Galba.

aciem, præmia quàm stipendia malebat: diùque infructuosam et asperam militiam toleraverat, ingenio loci cœlique, et severitate disciplinæ, quam in pace inexorabilem discordiæ civium resolvunt; paratis utrimque corruptoribus, et perfidia impunita. Viri, arma, equi, ad usum et ad decus supererant. Sed ante bellum, centurias tantùm suas turmasque noverant: exercitus finibus provinciarum discernebantur. Tum adversùs Vindicem contractæ legiones, seque et Gallias expertæ, quærere rursus arma, novasque discordias: nec socios ut olim, sed hostes et victos vocabant. Nec deerat pars Galliarum quæ Rhenum accolit, easdem partes secuta, ac tum acerrima instigatrix adversùs Galbianos; hoc enim nomen fastidito Vindice indiderant. Igitur Sequanis Æduisque, ac deinde prout opulentia civitatibus erat, infensi, expugnationes urbium, populationes agrorum, raptus penatium hauserunt animo, super avaritiam et arrogantiam præcipua validiorum vitia, contumatiâ Gallorum irritati, qui remissam sibi à Galbâ quartam tributorum partem, et publicè donatos in ignominiam exercitus jactabant.

ne cherchoit que guerres et que combats. Long-temps le service avoit été infructueux et dur, soit par la rigueur du climat et des saisons, soit par la sévérité de la discipline, toujours inflexible durant la paix, mais que les flatteries des séducteurs et l'impunité des traîtres énervent dans les guerres civiles. Hommes, armes, chevaux, tout s'offroit à qui sauroit s'en servir et s'en illustrer, et, au lieu qu'avant la guerre les armées étant éparses sur les frontières, chacun ne connoissoit que sa compagnie et son bataillon; alors les légions rassemblées contre Vindex ayant comparé leur force à celles des Gaules, n'attendoient qu'un nouveau prétexte pour chercher querelle à des peuples qu'elles ne traitoient plus d'amis et de compagnons, mais de rebelles et de vaincus. Elles comptoient sur la partie des Gaules qui confine au Rhin, et dont les habitans, ayant pris le même parti, les excitoient alors puissamment contre les Galbiens; nom que par mépris pour Vindex ils avoient donné à ses partisans. Le soldat animé contre les Eduens et les Séquanois, et mesurant sa colère sur leur opulence, dévoroit déjà dans son cœur le pillage des villes et des champs et les dépouilles des citoyens; son arrogance et son avidité, vices communs à qui se sent le plus fort, s'irritoient encore par les bravades des Gaulois, qui pour faire dépit aux troupes se vantoient de la remise du quart des tributs, et du droit qu'ils avoient reçu de Galba.

Accessit callidè vulgatum, temerè creditum, decumari legiones, et promptissimum quemque centurionum dimitti; undique atroces nuntii; sinistra ex urbe fama; infensa Lugdunensis colonia, et pertinaci pro Nerone fide fecunda rumoribus. Sed plurima ad fingendum credendumque materies in ipsis castris, odio, metu, et, ubi vires suas respexerant, securitate.

Sub ipsas superioris anni Kal. Decemb. Aulus Vitellius inferiorem Germaniam ingressus, hiberna legionum cum cura adierat. Redditi plerisque ordines, remissa ignominia, allevatæ notæ: plura ambitione, quædam judicio: in quibus sordem et avaritiam Fonteii Capitonis, adimendis assignandisve militiæ ordinibus, integrè mutaverat. Nec consularis legati mensura, sed in majus omnia accipiebantur. Et Vitellius apud severos humilis. Ita comitatem bonitatemque faventes vocabant, quòd sine modo, sine judicio, donaret sua, largiretur aliena. Simul aviditate imperandi, ipsa vitia pro virtutibus interpretabantur. Multi in utroque exercitu sicut modesti quietique, ita mali et strenui. Sed profusa cupi-

A tout cela se joignoit un bruit adroitement répandu et inconsidérément adopté, que les légions seroient décimées et les plus braves Centurions cassés. De toutes parts venoient des nouvelles fâcheuses : rien de Rome que de sinistre ; la mauvaise volonté de la colonie Lyonnoise et son opiniâtre attachement pour Néron, étoit la source de mille faux bruits. Mais la haine et la crainte particulière, jointe à la sécurité générale qu'inspiroient tant de forces réunies, fournissoient dans le camp une assez ample matière au mensonge et à la crédulité.

Au commencement de décembre, Vitellius arrivé dans la Germanie inférieure visita soigneusement les quartiers, où quelquefois avec prudence et plus souvent par ambition, il effaçoit l'ignominie, adoucissoit les châtimens, et rétablissoit chacun dans son rang ou dans son honneur. Il répara surtout avec beaucoup d'équité les injustices que l'avarice et la corruption avoient fait commettre à Capiton, en avançant ou déplaçant les gens de guerre. On lui obéissoit plutôt comme à un Souverain que comme à un Proconsul ; mais il étoit souple avec les hommes fermes. Libéral de son bien, prodigue de celui d'autrui, il étoit d'une profusion sans mesure, que ses amis, changeant, par l'ardeur de commander, ses vertus en vices, appelloient douceur et bonté. Plusieurs dans le camp cachoient sous un

dine, et insigni temeritate, legati legionum, Alienus Cæcina, et Fabius Valens : è quibus Valens infensus Galbæ, tamquam detectam à se Verginii cunctationem, oppressa Capitonis consilia ingratè tulisset, instigare Vitellium, ardorem militum ostentans. *Ipsum celebri ubique famâ : nullam in Flacco Hordeonio moram, affore Britanniam, secutura Germanorum auxilia, malè fidas provincias, precarium seni imperium, et brevi transiturum : panderet modo sinum, et venienti fortunae occurreret. Merito dubitasse Verginium equestri familiâ, ignoto patre ; imparem si recepisset imperium, tutum si recusasset. Vitellio tres patris consulatus, censuram, collegium Caesaris, et imponere jampridem imperatoris dignationem, et auferre privati securitatem.* Quatiebatur his segne ingenium, ut concupisceret magis, quam ut speraret.

At in superiore Germania, Cæcina decora juventa, corpore ingens, animi immodicus, cito sermone erecto incessu, studia militum inlexerat. Hunc juvenem Galba, quæstorem in Bætica, impigrè in partes

air modeste et tranquille beaucoup de vigueur à mal faire : mais Valens et Cecina, lieutenans-généraux, se distinguoient par une avidité sans bornes, qui n'en laissoit point à leur audace. Valens sur-tout, après avoir étouffé les projets de Capiton et prévenu l'incertitude de Verginius ; outré de l'ingratitude de Galba, ne cessoit d'exciter Vitellius, en lui vantant le zèle des troupes. Il lui disoit que sur sa réputation, Hordéonius ne balanceroit pas un moment, que l'Angleterre seroit pour lui, qu'il auroit des secours de l'Allemagne. que toutes les provinces flottoient sous le gouvernement précaire et passager d'un vieillard : qu'il n'avoit qu'à tendre les bras à la fortune et courir au-devant d'elle; que les doutes convenoient à Verginius, simple Chevalier Romain, fils d'un père inconnu, et qui, trop au-dessous du rang suprême, pouvoit le refuser sans risque. Mais quant à lui, dont le père avoit eu trois Consulats, la Censure, et César pour collégue, que plus il avoit de titres pour aspirer à l'Empire, plus il lui étoit dangereux de vivre en homme privé. Ces discours agitant Vitellius, portoient dans son esprit indolent plus de desirs que d'espoir.

Cependant Cecina, grand, jeune, d'une belle figure, d'une démarche imposante, ambitieux, parlant bien, flattoit et gagnoit les soldats de l'Allemagne supérieure. Questeur en Bétique, il avoit pris des premiers

suas transgressum, legioni præposuit. Mox compertum publicam pecuniam avertisse, ut peculatorem flagitari jussit. Cæcina ægrè passus, miscere cuncta, et privata vulnera, Reipublicæ malis operire statuit. Nec deerant in exercitu semina discordiæ, quòd et bello adversùs Vindicem universus affuerat, nec nisi occiso Nerone translatus in Galbam, atque in eo ipso sacramento vexillis inferioris Germaniæ præventus erat. Et Treveri ac Lingones, quasque alias civitates atrocibus edictis, aut damno finium Galba perculerat, hibernis legionum propiùs miscentur. Undè seditiosa colloquia, et inter paganos corruptior miles, et in Verginium favor cuicumque alii profuturus. Miserat civitas Lingonum, vetere instituto, dona legionibus, dextras hospitii insigne. Legati eorum in squalorem mæstitiamque compositi, per principia, per contubernia, modò suas injurias, modò civitatum vicinarum præmia, et ubi pronis militum auribus accipiebantur, ipsius exercitûs pericula et contumelias conquerentes, accendebant animos.

le parti de Galba qui lui donna le commandement d'une légion; mais ayant reconnu qu'il détournoit les deniers publics, il le fit accuser de péculat; ce que Cecina supportant impatiemment, il s'efforça de tout brouiller et d'ensevelir ses fautes sous les ruines de la République. Il y avoit déjà dans l'armée assez de penchant à la révolte; car elle avoit de concert pris parti contre Vindex, et ce ne fut qu'après la mort de Néron qu'elle se déclara pour Galba; en quoi même elle se laissa prévenir par les cohortes de la Germanie inférieure. De plus, les peuples de Trèves, de Langres et de toutes les villes dont Galba avoit diminué le territoire et qu'il avoit maltraitées par de rigoureux édits; mêlés dans les quartiers des légions, les excitoient par des discours séditieux; et les soldats corrompus par les habitans, n'attendoient qu'un homme qui voulût profiter de l'offre qu'ils avoient faite à Verginius. La cité de Langres avoit, selon l'ancien usage, envoyé aux légions le présent des mains enlacées, en signe d'hospitalité. Les députés, affectant une contenance affligée, commencèrent à raconter de chambrée en chambrée les injures qu'ils recevoient et les graces qu'on faisoit aux cités voisines; puis se voyant écoutés, ils échauffoient les esprits par l'énumération des mécontentemens donnés à l'armée, et de ceux qu'elle avoit encore à craindre.

Nec procul seditione aberant, cùm Hordeonius Flaccus abire legatos, utque occultior digressus esset, nocte castris excedere jubet. Inde atrox rumor, affirmantibus plerisque interfectos, ac ni sibi consulerent, fore ut acerrimi militum et præsentia conquesti, per tenebras et inscitiam cæterorum occiderentur. Obstringuntur inter se tacito fœdere legiones. Asciscitur auxiliorum miles, primò suspectus, tamquam circumdatis cohortibus alisque, impetus in legiones pararetur; mox eadem acrius volens, faciliore inter malos consensu ad bellum, quàm in pace ad concordiam.

Inferioris tamen Germaniæ legiones solemni Kalend. Januariarum sacramento pro Galbâ adactæ, multa cunctatione, et raris primorum ordinum vocibus, cæteri silentio, proximi cujusque audaciam expectantes, insita mortalibus natura properè sequi, quæ piget inchoare. Sed ipsis legionibus inerat diversitas animorum : primani quintanique turbidi, adeò ut quidam saxa in Galbæ imagines jecerint ; quinta decima ac sexta decima legiones, nihil ultra fremitum et minas ausæ, initium erumpendi circumspectabant. At in superiori exercitu, quarta ac duodevicesima legiones iisdem hibernis

Enfin, tout se préparant à la sédition, Hordéonius renvoya les députés et les fit sortir de nuit pour cacher leur départ. Mais cette précaution réussit mal, plusieurs assurant qu'ils avoient été massacrés, et que, si l'on ne prenoit garde à soi, les plus braves soldats qui avoient osé murmurer de ce qui se passoit, seroient ainsi tués de nuit à l'insu des autres. Là-dessus les légions s'étant liguées par un engagement secret, on fit venir les auxiliaires, qui d'abord donnèrent de l'inquiétude aux cohortes et à la cavalerie qu'ils environnoient, et qui craignirent d'en être attaquées. Mais bientôt tous avec la même ardeur prirent le même parti; mutins plus d'accord dans la révolte qu'ils ne furent dans leur devoir.

Cependant le premier Janvier, les légions de la Germanie inférieure prêtèrent solemnement le serment de fidélité à Galba, mais à contre-cœur et seulement par la voix de quelques-uns dans les premiers rangs; tous les autres gardoient le silence, chacun n'attendant que l'exemple de son voisin, selon la disposition naturelle aux hommes de seconder avec courage les entreprises qu'ils n'osent commencer. Mais l'émotion n'étoit pas la même dans toutes les légions. Il régnoit un si grand trouble dans la première et dans la cinquième, que quelques-uns jetèrent des pierres aux images de Galba. La quinzième et la seizième, sans aller au-delà du murmure et des menaces, cherchoient

le moment de commencer la révolte. Dans l'armée supérieure, la quatrième et la vingt-deuxième légion allant occuper les mêmes quartiers, brisèrent les images de Galba : ce même premier de Janvier, la quatrième sans balancer, la vingt-deuxième ayant d'abord hésité, se détermina de même : mais pour ne pas paroître avilir la majesté de l'Empire, elles jurèrent au nom du Sénat et du peuple Romain, mots surannés depuis long-temps. On ne vit ni Généraux ni Officiers faire le moindre mouvement en faveur de Galba; plusieurs même, dans le tumulte, cherchoient à l'augmenter, quoique jamais de dessus le Tribunal, ni par de publiques harangues; de sorte que jusques là on n'auroit su à qui s'en prendre.

Le Proconsul Hordéonius, simple spectateur de la révolte, n'osa faire le moindre effort pour réprimer les séditieux, contenir ceux qui flottoient, ou ranimer les fidèles : négligent et craintif, il fut clément par lâcheté. Nonius Receptus, Donatius Valens, Romilius Marcellus, Calpurnius Repentinus, tous quatre Centurions de la vingt-deuxième légion, ayant voulu défendre les images de Galba, les soldats se jeterent sur eux et les lierent Après cela, il ne fut plus question de la foi promise, ni du serment prêté; et comme il arrive dans les séditions, tout fut bientôt du côté du plus grand nombre. La même nuit, Vitellius étant à table à Cologne, l'Enseigne de la

pinensem Aquilifer quartæ legionis epulanti Vitellio nunciat, quartam et duodevicesimam legiones, projectis Galbæ imaginibus, in Senatûs et populi Romani verba jurasse. Id sacramentum inane visum; occupari nutantem fortunam, et offerri principem placuit. Missi à Vitellio ad legiones legatosque, qui discivisse à Galbâ superiorem exercitum nuntiarent : proinde aut bellandum adversùs desciscentes, aut si concordia et pax placeat, faciendum imperatorem : et minore discrimini sumi principem, quàm quæri.

Proxima legionis primæ hiberna erant, et promptissimus è legatis Fabius Valens. Is die postero Coloniam Agrippinensem cum equitibus legionis auxiliorumque ingressus, Imperatorem Vitellium consalutavit. Secutæ ingenti certamine ejusdem provinciæ legiones : et superior exercitus, speciosis Senatûs populique Romani nominibus relictis, III Non. Januarias Vitellio accessit, scires illum priore biduo non penès Rempublicam fuisse. Ardorem exercituum Agrippinenses, Treveri, Lingones æquabant, auxilia, equos, arma, pecunias offerentes, ut quisque corpore, opibus, ingenio validus. Nec principes modò coloniarum aut castrorum, quibus præsentia ex af-

quatrième légion le vint avertir que les deux légions, après avoir renversé les images de Galba, avoient juré fidélité au Sénat et au peuple Romain, serment qui fut trouvé ridicule. Vitellius, voyant l'occasion favorable, et résolu de s'offrir pour chef, envoya des députés annoncer aux légions que l'armée supérieure s'étoit révoltée contre Galba, qu'il falloit se préparer à faire la guerre aux rebelles; ou, si l'on aimoit mieux la paix, à reconnoître un autre Empereur, et qu'ils couroient moins de risque à l'élire qu'à l'attendre.

Les quartiers de la première légion étoient les plus voisins. Fabius Valens, Lieutenant-général, fut le plus diligent, et vint le lendemain, à la tête de la cavalerie de la légion et des auxiliaires, saluer Vitellius Empereur. Aussi-tôt ce fut parmi les légions de la province à qui préviendroit les autres; et l'armée supérieure laissant ces mots spécieux de Sénat et de Peuple Romain, reconnut aussi Vitellius le trois de Janvier, après s'être jouée durant deux jours du nom de la République. Ceux de Trèves, de Langres et de Cologne, non moins ardens que les gens de guerre, offroient à l'envi, selon leurs moyens, troupes, chevaux, armes, argent. Ce zèle ne se bornoit pas aux chefs des colonies et des quartiers, animés par le concours présent, et par les avantages que leur promettoit la victoire; mais les mani-

fluenti, et partâ victoriâ magnæ spes, sed manipuli quoque et gregarius miles, viatica sua, et balteos, phalerasque, insignia armorum, argento decora, loco pecuniæ tradebant : instinctu, et impetu et avaritiâ.

Igitur laudatâ militum alacritate, Vitellius, ministeria principatûs per libertos agi solita, in equites Romanos disponit. Vacationes centurionibus ex fisco numerat. Sævitiam militum plerosque ad pœnam exposcentium sæpiùs approbat, partim simulatione vinculorum frustratur. Pompeius Propinquus procurator Belgicæ statim interfectus. Julium Burdonem Germanicæ classis præfectum astu substraxit. Exarserat in eum iracundia exercitûs tamquam crimen, ac mox insidias, Fonteio Capitoni struxisset. Grata erat memoria Capitonis, et apud sævientes occidere palam, ignoscere non nisi fallendo licebat. Ita in custodiâ habitus : et post victoriam demum, satiatis jam militum odiis, dimissus est. Interim ut piaculum objicitur centurio Crispinus, qui se sanguine Capitonis cruentaverat : eoque et postulantibus manifestior, et punienti vilior fuit. Julius deinde Civilis periculo exemtus, præpotens inter Batavos, ne supplicio ejus ferox gens alienaretur. Et erant in civitate Lingonum VIII Batavorum co-

pules et même les simples soldats transportés par instinct, et prodigues par avarice, venoient, faute d'autres biens, offrir leur paie, leur équipage, et jusqu'aux ornemens, d'argent dont leurs armes étoient garnies.

Vitellius, ayant remercié les troupes de leur zèle, commit aux Chevaliers Romains le service auprès du Prince, que les affranchis faisoient auparavant. Il acquitta du fisc les droits dûs aux Centurions par les Manipulaires. Il abandonna beaucoup de gens à la fureur des soldats, et en sauva quelques-uns en feignant de les envoyer en prison. Propinquus, Intendant de la Belgique, fut tué sur le champ : mais Vitellius sut adroitement soustraire aux troupes irritées Julius Burdo, Commandant de l'armée navale, taxé d'avoir intenté des accusations et ensuite tendu des piéges à Fonteius Capiton. Capiton étoit regretté ; et parmi ces furieux on pouvoit tuer impunément, mais non pas épargner sans ruse. Burdo fut donc mis en prison, et relâché bientôt après la victoire, quand les soldats furent appaisés. Quant au Centurion Crispinus qui s'étoit souillé du sang de Capiton, et dont le crime n'étoit pas équivoque à leurs yeux, ni la personne regrettable à ceux de Vitellius, il fut livré pour victime à leur vengeance. Julius Civilis, puissant chez les Bataves, échappa au péril par la crainte qu'on eut que son supplice n'aliénât un peuple si

hortes, quartæ decimæ legionis auxilia, tum discordiâ temporum à legione digressæ : prout inclinassent, grande momentum, sociæ aut adversæ. Nonium, Donatium, Romilium, Calpurnium, centuriones, de quibus suprà retulimus, occidi jussit, damnatos fidei crimine, gravissimo inter desciscentes. Accessere partibus Valerius Asiaticus, Belgicæ provinciæ legatus, quem mox Vitellius generum ascivit : et Junius Blæsus Lugdunensis Galliæ rector, cum Italicâ legione, et alâ Taurinâ, Lugduni tendentibus. Nec in Rhæticis copiis mora, quominus statim adjungerentur.

Ne in Britanniâ quidem dubitatum. Præerat Trebellius Maximus, per avaritiam ac sordes contemptus, exercitui invisusque. Accendebat odium ejus Roscius Cælius legatus vicesimæ legionis olim discors, sed occasione civilium armorum atrociùs proruperant. Trebellius seditionem et confusum ordinem disciplinæ Cælio : spoliatas et inopes legiones Cælius Trebellio objectabat, cùm interim fœdis legatorum certaminibus, modestia exercitûs corrupta, eoque discordiæ ventum, ut auxiliarium quoque militum convitiis proturbatus, et ag-

féroce ; d'autant plus qu'il y avoit dans Langres huit cohortes bataves auxiliaires de la quatorzième légion, lesquelles s'en étoient séparées par l'esprit de discorde qui régnoit en ce temps-là, et qui pouvoient produire un grand effet en se déclarant pour ou contre. Les Centurions Nonius, Donatius, Romilius, Calpurnius, dont nous avons parlé, furent tués par l'ordre de Vitellius comme coupables de fidélité, crime irrimissible chez des rebelles. Valerius Asiaticus, Commandant de la Belgique, et dont peu après Vitellius épousa la fille, se joignit à lui. Julius Blæsus, Gouverneur du Lyonnois, en fit de même avec les troupes qui venoient à Lyon ; savoir, la légion d'Italie et l'escadron de Turin ; celles de la Rhétique ne tardèrent point à suivre cet exemple.

Il n'y eut pas plus d'incertitude en Angleterre. Trébellius Maximus qui y commandoit s'étoit fait haïr et mépriser de l'armée par ses vices et son avarice ; haine que fomentoit Roscius Cælius commandant de la vingtième légion, brouillé depuis longtemps avec lui, mais à l'occasion des guerres civiles devenu son ennemi déclaré. Trébellius traitoit Cælius de séditieux, de perturbateur de la discipline ; Cælius l'accusoit à son tour de piller et ruiner les légions. Tandis que les Généraux se déshonoroient par ces opprobres mutuels, les troupes perdant tout respect, en vinrent à tel excès de licence que les cohortes et la cavalerie se

gregantibus se Cœlio cohortibus alisque, desertus Trebellius ad Vitellium perfugerit; quies provinciæ, quamquam remoto consulari, mansit. Rexere legati legionum, pares jure, Cælius audendo potentior.

Adjuncto Britannico exercitu, ingens viribus opibusque Vitellius, duos duces, duo itinera bello destinavit. Fabius Valens allicere, vel si abnuerent, vastare Gallias, et Cotianis Alpibus Italiam irrumpere: Cæcina propiore transitu, Peninis jugis degredi jussus. Valenti inferioris exercitûs electi cum Aquilâ quintæ legionis, et cohortibus alisque ad XL. millia armatorum data. XXX millia Cæcina è superiore Germaniâ ducebat, quorum robur legio una, prima et vicesima fuit; addita utrique Germanorum auxilia è quibus Vitellius suas quoque copias supplevit, totâ mole belli secuturus.

Mira inter exercitum imperatoremque diversitas. Instare miles, arma poscere, dum Galliæ trepident, dum Hispaniæ cunctentur, non obstare hiemem, neque ignavæ pacis moras: invadendam Italiam, occupandam

joignirent à Cælius, et que Trébellius, abandonné de tous et chargé d'injures, fut contraint de se réfugier auprès de Vitellius. Cependant, sans chef consulaire, la province ne laissa pas de rester tranquille, gouvernée par les Commandans des légions, que le droit rendoit tous égaux, mais que l'audace de Cælius tenoit en respect.

Après l'accession de l'armée Britannique, Vitellius, bien pourvu d'armes et d'argent, résolut de faire marcher ses troupes par deux chemins et sous deux Généraux. Il chargea Fabius Valens d'attirer à son parti les Gaules, ou sur leur refus, de les ravager, et de déboucher en Italie par les Alpes Cottiennes : il ordonna à Cecina de gagner la crête des Pennines par le plus court chemin. Valens eut l'élite de l'armée inférieure avec l'aigle de la cinquième légion, et assez de cohortes et de cavalerie pour lui faire une armée de quarante mille hommes. Cecina en conduisit trente mille de l'armée supérieure, dont la vingt-unième légion faisoit la principale force. On joignit à l'une et à l'autre armée, des Germains auxiliaires dont Vitellius recruta aussi la sienne, avec laquelle il se préparoit à suivre le fort de la guerre.

Il y avoit entre l'armée et l'Empereur une opposition bien étrange. Les soldats pleins d'ardeur, sans se soucier de l'hiver ni d'une paix prolongée par indolence, ne demandoient qu'à combattre; et persuadés que la

urbem ; nihil in discordiis civilibus festinatione tutiùs, ubi facto magis quàm consulto opus esset. Torpebat Vitellius, et fortunam principatûs inerti luxu ac prodigis epulis præsumebat, medio diei temulentus, et saginâ gravis ; cùm tamen ardor et vis militum ultro ducis munia implebat, ut si adesset imperator, et strenuis vel ignavis spem metumque adderet.

Instructi intentique signum profectionis exposcunt : nomine Germanici, Vitellio statim addito. Cæsarem se appellari, etiam victor prohibuit. Lætum augurium Fabio Valenti exercituique, quem in bellum agebat, ipso profectionis die, aquila leni meatu, prout agmen incederet, velut dux viæ prævolavit ; longumque per spatium, is gaudentium militum clamor, ea quies interritæ alitis fuit, ut haud dubium magnæ et prosperæ rei omen acciperetur.

Et Treveros quidem ut socios securi adiere. Divoduri (Mediomatricorum id oppidum est) quamquam omni comitate exceptos, subitus pavor exterruit, raptis repentè armis, ad cædem innoxiæ civitatis, non ob prædam, aut spoliandi cupidinem,

diligence est sur-tout essentielle dans les guerres civiles, où il est plus question d'agir que de consulter, ils vouloient profiter de l'effroi des Gaules et des lenteurs de l'Espagne pour envahir l'Italie et marcher à Rome. Vitellius, engourdi et dès le milieu du jour surchargé d'indigestion et de vin, consumoit d'avance les revenus de l'Empire dans un vain luxe et des festins immenses; tandis que le zèle et l'activité des troupes suppléoient au devoir du chef; comme si, présent lui-même, il eût encouragé les braves et menacé les lâches.

Tout étant prêt pour le départ, elles en demandèrent l'ordre, et sur le champ donnèrent à Vitellius le surnom de Germanique : mais même après la victoire, il défendit qu'on le nommât César. Valens et son armée eurent un favorable augure pour la guerre qu'ils alloient faire : car le jour même du départ, un aigle planant doucement à la tête des bataillons, sembla leur servir de guide; et durant un long espace, les soldats poussèrent tant de cris de joie, et l'aigle s'en effraya si peu, qu'on ne douta pas, sur ces présages, d'un grand et heureux succès.

L'armée vint à Trèves en toute sécurité comme chez des alliés. Mais, quoiqu'elle reçut toutes sortes de bons traitemens à Divolurc, ville de la province de Metz, une terreur panique fit prendre sans sujet les armes aux soldats pour la détruire. Ce

sed furore et rabie, et caussis incertis, eoque difficilioribus remediis, donec precibus ducis mitigati, ab excidio civitatis temperavere. Cæsa tamen ad quatuor millia hominum. Isque terror Gallias invasit, ut venienti mox agmini universæ civitates, cum magistratibus et precibus, occurrerent, stratis per vias pueris fæminisque, quæque alia placamenta hostilis iræ, non quidem in bello, sed pro pace tendebantur.

Nuntium de cæde Galbæ et imperio Othonis, Fabius Valens in civitate Leucorum accepit. Nec militum animus in gaudium, aut formidinem permotus, bellum volvebat. Gallis cunctatio exempta; et in Othonem ac Vitellium odium par, ex Vitellio et metus. Proxima Lingonum civitas erat, fida partibus; benignè excepti, modestiâ certavere. Sed brevis lætitia fuit, cohortium intemperie, quas à legione quartadecimâ, ut suprà memoravimus, digressas exercitui suo Fabius Valens adjunxerat. Jurgia primùm, mox rixa inter Batavos et legionarios. Dum his aut illis studia militum adgregantur, propè in prælium exarsere; ni Valens animadversione paucorum, oblitos jam Batavos imperii admonuisset. Frustra adversùs Æduos quæsita belli caus-

n'étoit point l'ardeur du pillage qui les animoit, mais une fureur, une rage d'autant plus difficile à calmer qu'on en ignoroit la cause. Enfin, après bien des prières, et le meurtre de quatre mille hommes, le Général sauva le reste de la ville. Cela répandit une telle terreur dans les Gaules, que de toutes les provinces où passoit l'armée, on voyoit accourir le peuple et les Magistrats supplians, les chemins se couvrir de femmes, d'enfans, de tous les objets les plus propres à fléchir un ennemi même, et qui sans avoir de guerre imploroient la paix.

A Toul, Valens apprit la mort de Galba et l'élection d'Othon. Cette nouvelle, sans effrayer ni réjouir les troupes, ne changea rien à leurs desseins; mais elle détermina les Gaulois qui, haïssant également Othon et Vitellius, craignoient de plus celui-ci. On vint ensuite à Langres, province voisine, et du parti de l'armée; elle y fut bien reçue et s'y comporta honnêtement. Mais cette tranquillité fut troublée par les excès des cohortes détachées de la quatorzième légion, dont j'ai parlé ci-devant, et que Valens avoit jointes à son armée. Une querelle qui devint émeute, s'éleva entre les Bataves et les Légionnaires; et les uns et les autres ayant ameuté leurs camarades, on étoit sur le point d'en venir aux mains, si, par le châtiment de quelques Bataves, Valens n'eût rappellé les autres à leur devoir. On s'en prit mal à propos aux Eduens

sa. Jussi pecuniam atque arma deferre, gratuitos insuper commeatus præbuere; quod Ædui formidine, Lugdunenses gaudio fecere. Sed legio Italica et ala Taurina abductæ. Cohortem duodevicesimam Lugduni, solitis sibi hibernis, relinqui placuit. Manlius Valens, legatus Italicæ legionis, quamquam bene de partibus meritus, nullo apud Vitellium honore fuit. Secretis eum criminationibus infamaverat Fabius, ignarum, et quò incautior deciperetur, palàm laudatum.

Veterem inter Lugdunenses Viennensesque discordiam, proximum bellum accenderat; multæ invicem clades, crebriùs, infestiùsque, quàm ut tantùm propter Neronem Galbamque pugnaretur. Et Galba reditus Lugdunensium, occasione iræ in fiscum verterat. Multus contrà in Viennenses honor. Unde æmulatio, et invidia, et uno amne discretis connexum odium. Igitur Lugdunenses extimulare singulos militum, et in eversionem Viennensium impellere, obsessam ab illis coloniam suam, adjutos Vindicis conatus, conscriptas nuper legiones in præsidium Galbæ referendo. Et ubi caussas odiorum prætenderant, magnitudinem prædæ ostendebant. Nec jam secreta exhortatio, sed publicæ preces: *Irent ultores*,

du sujet de la querelle. Il leur fut ordonné de fournir de l'argent, des armes et des vivres gratuitement. Ce que les Eduens firent par force, les Lyonnois le firent volontiers : aussi furent-ils délivrés de la légion Italique et de l'escadron de Turin qu'on emmenoit ; et on ne laissa que la dix-huitième cohorte à Lyon, son quartier ordinaire. Quoique Manlius Valens, commandant de la légion Italique eût bien mérité de Vitellius, il n'en reçut aucun honneur. Fabius l'avoit desservi secrétement ; et pour mieux le tromper, il affectoit de le louer en public.

Il régnoit entre Vienne et Lyon d'anciennes discordes que la dernière guerre avoit ranimées : il y avoit eu beaucoup de sang versé de part et d'autre, et des combats plus fréquens et plus opiniâtres, que s'il n'eût été question que des intérêts de Galba ou de Néron. Les revenus publics de la province de Lyon avoient été confisqués par Galba sous le nom d'amende. Il fit, au contraire, toute sorte d'honneurs aux Viennois, ajoutant ainsi l'envie à la haine de ces deux peuples, séparés seulement par un fleuve qui n'arrêtoit pas leur animosité. Les Lyonnois animant donc le soldat, l'excitoient à détruire Vienne qu'ils accusoient de tenir leur Colonie assiégée, de s'être déclarée pour Vindex, et d'avoir ci-devant fourni des troupes pour le service de Galba. En leur montrant ensuite la grandeur du butin,

excinderent sedem Gallici belli; cuncta illic externa et hostilia, se coloniam Romanam et partem exercitus, et prosperarum adversarumque rerum socios; si fortuna contrà daret, iratis ne relinquerentur. His et pluribus in eumdem modum, perpulerant, ut nec legati quidem ac duces partium restingui posse iracundiam exercitûs arbitrarentur : cùm haud ignari discriminis sui Viennenses, velamenta et infulas præferentes, ubi agmen incesserat, arma, genua, vestigia prehensando, flexère militum animos. Addidit Valens trecenos singulis militibus sestertios. Tum vetustas dignitasque coloniæ valuit. Et verba Fabii salutem incolumitatemque Viennensium commendantis, æquis auribus accepta. Publicè tamen armis mulctati, privatis et promiscuis copiis juvere militem. Sed fama constans fuit, ipsum Valentem magnâ pecuniâ emptum. Is diù sordidus, repentè dives, mutationem fortunæ malè tegebat, accensis egestate longâ cupidinibus, immoderatus et inopi juventâ, senex prodigus.

ils animoient la colère par la convoitise ; et non contens de les exciter en secret : » Soyez, leur disoient-ils hautement, nos » vengeurs et les vôtres, en détruisant la » source de toutes les guerres des Gaules. » Là, tout vous est étranger ou ennemi ; » ici, vous voyez une Colonie Romaine et » une portion de l'armée toujours fidelle à » partager avec vous les bons et les mauvais » succès : la fortune peut nous être con- » traire ; ne nous abandonnez pas à des » ennemis irrités ». Par de semblables discours, ils échauffèrent tellement les esprits des soldats, que les Officiers et les Généraux désespéroient de les contenir. Les Viennois, qui n'ignoroient pas le péril, vinrent au-devant de l'armée avec des voiles et des bandelettes, et se prosternant devant les soldats, baisant leurs pas, embrassant leurs genoux et leurs armes, ils calmèrent leur fureur. Alors Valens leur ayant fait distribuer trois cents sesterces par tête, on eut égard à l'ancienneté et à la dignité de la Colonie ; et ce qu'il dit pour le salut et la conservation des habitans, fut écouté favorablement. On désarma pourtant la province, et les particuliers furent obligés de fournir à discrétion des vivres au soldat : mais on ne douta point qu'ils n'eussent à grand prix acheté le Général. Enrichi tout-à-coup après avoir long-temps sordidement vécu, il cachoit mal le changement de sa fortune ; et se livrant sans mesure à tous ses

Lento deinde agmine, per fines Allobrogum et Vocontiorum ductus exercitus : ipsa itinerum spatia, et stativorum mutationes venditante duce, fœdis pactionibus adversûs possessores agrorum, et magistratus civitatum, adeò minaciter, ut Luco (municipium id Vocontiorum est) faces admoverit, donec pecuniâ mitigaretur ; quoties pecuniæ materia deesset, stupris et adulterii sexorabatur. Sic ad Alpes perventum.

Plus prædæ ac sanguinis Cæcina hausit. Irritaverant turbidum ingenium Helvetii, Gallica gens, olim armi virisque mox memoriâ nominis clara, de cæde Galbæ ignari, et Vitellii imperium abnuentes. Initium bello fuit avaritia ac festinatio undevicesimæ legionis. Rapuerant pecuniam missam in stipendium castelli, quod olim Helvetii suis militibus ac stipendiis tuebantur; ægrè id passi Helvetii, interceptis æpistolis, quæ nomine Germanici exercitûs ad Pannonicas legiones ferebantur, centurionem et quosdam militum in custodiâ retinebant. Cæcina belli avidus, proximam quamque culpam antequàm pœniteret, ultum ibat.

desirs irrités par une longue abstinence, il devint un vieillard prodigue d'un jeune homme indigent qu'il avoit été.

En poursuivant lentement sa route, il conduisit l'armée sur les confins des Allobroges et des Voconces ; et par le plus infame commerce, il régloit les séjours et les marches sur l'argent qu'on lui payoit pour s'en délivrer. Il imposoit les propriétaires des terres et les Magistrats des villes, avec une telle dureté, qu'il fut prêt à mettre le feu au Luc, ville des Voconces, qui l'adoucirent avec de l'argent. Ceux qui n'en avoient point, l'appaisoient en lui livrant leurs femmes et leurs filles. C'est ainsi qu'il marcha jusqu'aux Alpes.

Cecina fut plus sanguinaire et plus âpre au butin. Les Suisses, nation Gauloise, illustre autrefois par ses armes et ses soldats, et maintenant par ses ancêtres, ne sachant rien de la mort de Galba et refusant d'obéir à Vitellius, irritèrent l'esprit brouillon de son Général. La vingt-unième légion ayant enlevé la paie destinée à la garnison d'un fort où les Suisses entretenoient depuis longtemps des milices du pays, fut cause par sa pétulance et son avarice du commencement de la guerre. Les Suisses irrités, interceptèrent des lettres que l'armée d'Allemagne écrivoit à celle de Hongrie, et retinrent prisonniers un Centurion et quelques soldats. Cecina qui ne cherchoit que la guerre et prévenoit toujours la réparation par la ven-

Mota properè castra. Vastati agri. Direptus, longâ pace in modum municipii exstructus locus, amœno salubrium aquarum usu frequens. Missi ad Rhætica auxilia nuntii, ut versos in legionem Helvetios à tergo aggrederentur. Illi ante discrimen feroces, in periculo pavidi, quamquam primo tumultu Claudium Severum ducem legerant, non arma noscere, non ordines sequi, non in unum consulere; exitiosum adversùs veteranos prælium, intuta obsidio, dilapsis vetustate mœnibus. Hinc Cæcina cum valido exercitu, indè Rhæticæ alæ cohortesque et ipsorum Rhætorum juventus sueta armis, et more militiæ exercita; undique populatio et cædes. Ipsi in medio vagi abjectis armis, magna pars saucii aut palantes, in montem Vocetium perfugere. Ac statim immissâ cohorte Thracum depulsi, et consectantibus Germanis Rhetisque, per silvas atque in ipsis latebris trucidati. Multa hominum millia cæsa, multa sub coronâ venumdata. Cumque direptis omnibus, Aventicum gentis caput justo agmine peteretur; missi qui dederent civitatem, et deditio accepta. In julium Alpinum è principibus, ut concitorem belli, Cæcina animadvertit: cæteros veniæ vel sævitiæ Vitellii reliquit.

geance, lève aussi-tôt son camp et dévaste le pays. Il détruisit un lieu que ses eaux minérales faisoient fréquenter, et qui durant une longue paix s'étoit embelli comme une ville. Il envoya ordre aux auxiliaires de la Rhétique de charger en queue les Suisses, qui faisoient face à la légion. Ceux-ci, féroces loin du péril, et lâches devant l'ennemi, élurent bien au premier tumulte Claude Sévere pour leur Général; mais ne sachant ni s'accorder dans leurs délibérations, ni garder leurs rangs, ni se servir de leurs armes, ils se laissoient défaire, tuer par nos vieux soldats, et forcer dans leurs places, dont tous les murs tomboient en ruines. Cecina d'un côté avec une bonne armée, de l'autre les Escadrons et les Cohortes Rhétiques, composées d'une jeunesse exercée aux armes et bien disciplinée, mettoient tout à feu et à sang. Les Suisses, dispersés entre deux, jetant leurs armes et la plupart épars ou blessés, se réfugièrent sur les montagnes, d'où chassés par une Cohorte Thrace qu'on détacha après eux, et poursuivis par l'armée des Rhétiens, on les massacroit dans les forêts et jusques dans leurs cavernes. On en tua par milliers et l'on en vendit un grand nombre. Quand on eut fait le dégât, on marcha en bataille à Avanche, capitale du pays. Ils envoyèrent des députés pour se rendre, et furent reçus à discrétion. Cecina fit punir Julius Alpinus un de leurs chefs, comme auteur de la guerre, laissant au ju-

Haud facile dictu est, legati Helvetiorum minus placabilem imperatorem, an militem invenerint. Civitatis excidium poscunt, tela ac manus in ora legatorum intentant. Ne Vitellius quidem minis ac verbis temperabat : cùm Claudius Cossus, unus ex legatis, notæ facundiæ, sed dicendi artem aptâ trepidatione occultans, atque eò validior, militis animum mitigavit : ut est mos vulgo, mutabili subitis, et tam prono in misericordiam, quàm immodicum sævitiâ fuerat ; effusis lacrymis, et meliora constantiùs postulando, impunitatem salutemque civitati impetravere.

Cæcina paucos in Helvetiis moratus dies, dum sententiæ Vitellii certior fieret, simul transitum Alpium parans, lætum ex Italiâ nuntium accipit, alam Syllanam circà Padum agentem, sacramento Vitellii accessisse. Proconsulem Vitellium Syllani in Africâ habuerant : mox à Nerone, ut in Ægyptum præmitterentur exciti, et ob bellum Vindicis remorati, ac tum in Italiâ manentes, instinctu decurionum qui Othonis ignari, Vitellio obstricti, robur advertantium legionum et famam Germanici exercitûs attollebant transiere in partes : et ut

gement de Vitellius la grace ou le châtiment des autres.

On auroit peine à dire qui, du soldat ou de l'Empereur, se montra le plus implacable aux députés Helvétiens. Tous les menaçant des armes et de la main, crioient qu'il falloit détruire leur ville; et Vitellius même ne pouvoit modérer sa fureur. Cependant Claudius Cossus, un des députés, connu par son éloquence, sut l'employer avec tant de force et la cacher avec tant d'adresse sous un air d'effroi, qu'il adoucit l'esprit des soldats, et selon l'inconstance ordinaire au peuple, les rendit aussi portés à la clémence qu'ils l'étoient d'abord à la cruauté. De sorte qu'après beaucoup de pleurs ayant imploré grace d'un ton plus rassis, ils obtinrent le salut et l'impunité de leur ville.

Cecina s'étant arrêté quelques jours en Suisse, pour attendre les ordres de Vitellius et se préparer au passage des Alpes, y reçut l'agréable nouvelle que la cavalerie Syllanienne, qui bordoit le Pô, s'étoit soumise à Vitellius. Elle avoit servi sous lui dans son Proconsulat d'Afrique; puis Néron l'ayant rappellée pour l'envoyer en Egypte, la retint pour la guerre de Vindex. Elle étoit ainsi demeurée en Italie, où ses Décurions, à qui Othon étoit inconnu et qui se trouvoient liés à Vitellius, vantant la force des légions qui s'approchoient et ne parlant que des armées d'Allemagne, l'attirèrent dans son parti. Pour ne point s'offrir les mains

donum aliquod novo principi firmissima Transpadanæ regionis municipia, Mediolanum, ac Novariam, et Eporediam, ac Vercellas, adjunxere. Id Cæcinæ per ipsos compertum. Et quia præsidio alæ unius latissima pars Italiæ defendi nequibat, præmissis Gallorum, Lusitanorum, Britannorumque cohortibus, et Germanorum vixillis, in Alpe Graiâ ipse paululùm cunctatus, num Rhæticis jugis in Noricum flecteret, adversùs Petronium urbis procuratorem, qui concitis auxiliis, et interruptis flaminum pontibus, fidus Othoni putabatur. Sed metu ne amitteret præmissas jam cohortes alasque simul reputans plus gloriæ retentâ Italiâ, et ubicumque certatum foret, Noricos in cætera victoriæ præmia cessuros, Penino subsignanum militem itinere, et grave legionum agmen, hibernis adhuc Alpibus traduxit.

Otho interim, contra spem omnium, non deliciis, neque desidiâ torpescere; dilatæ voluptates, dissimulata luxuria, et cuncta ad decorem imperii composita. Eoque plus formidinis afferebant falsæ virtutes, et vitia reditura. Marium Celsum consulem designatum, per speciem vinculo-

vides, ces troupes déclarèrent à Cecina qu'elles joignoient aux possessions de leur nouveau Prince, les forteresses d'au-delà du Pô; savoir, Milan, Novarre, Yvrée et Verceil; et comme une seule brigade de cavalerie ne suffisoit pas pour garder une si grande partie de l'Italie, il y envoya les Cohortes des Gaules, de Lusitanie, et de Bretagne, auxquelles il joignit les Enseignes Allemandes et l'Escadron de Sicile. Quant à lui, il hésita quelque temps s'il ne traverseroit point les monts Rhétiens, pour marcher dans la Norique contre l'Intendant Petronius, qui, ayant rassemblé les auxiliaires et fait couper les ponts, sembloit vouloir être fidèle à Othon. Mais craignant de perdre les troupes qu'il avoit envoyées devant lui, trouvant aussi plus de gloire à conserver l'Italie, et jugeant qu'en quelque lieu que l'on combattît, la Norique ne pouvoit échapper au vainqueur, il fit passer les troupes des alliés, et même les pesans Bataillons Légionnaires par les Alpes Pennines, quoiqu'elles fussent encore couvertes de neige.

Cependant, au lieu de s'abandonner aux plaisirs et à la mollesse, Othon renvoyant à d'autres temps le luxe et la volupté, surprit tout le monde en s'appliquant à rétablir la gloire de l'Empire. Mais ces fausses vertus ne faisoient prévoir qu'avec plus d'effroi le moment où ses vices reprendroient le dessus. Il fit conduire au Capitole Marius Celsus,

rum sævitiæ militum subtractum, acciri in Capitolium jubet. Clementiæ titulus, è viro claro et partibus inviso, petebatur. Celsus constanter servatæ erga Galbam fidei crimen confessus, exemplum ultrò imputavit. Nec Otho quasi ignosceret, sed ne hostis metum reconciliationis adhiberet, statim intra intimos amicos habuit, et mox bello inter duces delegit. Mansitque Celso velùt fataliter etiam pro Othone fides, integra et infelix. Læta primoribus civitatis, celebrata in vulgus Celsi salus, ne militibus quidem ingrata fuit, eamdem virtutem admirantibus cui irascebantur.

Par inde exsultatio, disparibus caussis consecuta, impetrato Tigellini exitio. Sophronius Tigellinus obscuris parentibus, fœdâ pueritiâ, impudicâ senectâ, præfecturam vigilum et prætorii, et alia præmia virtutum, quia velocius erat vitiis adeptus, crudelitatem mox, deinde avaritiam, et virilia scelera exercuit : corrupto ad omne facinus Nerone, quædam ignaro ausus, ac postremò ejusdem desertor ac proditor. Unde non aliam pertinaciùs ad pœnam flagitavere, diverso affectu, quibus odium Neronis inerat, et

consul désigné qu'il avoit feint de mettre aux fers pour le sauver de la fureur des soldats, et voulut se donner une réputation de clémence en dérobant à la haine des siens une tête illustre. Celsus, par l'exemple de sa fidélité pour Galba, dont il faisoit gloire, montroit à son successeur ce qu'il en pouvoit attendre à son tour. Othon, ne jugeant pas qu'il eût besoin de pardon et voulant ôter toute défiance à un ennemi réconcilié, l'admit au nombre de ses plus intimes amis, et dans la guerre qui suivit bientôt en fit l'un de ses Généraux. Celsus de son côté s'attacha sincérement à Othon, comme si c'eût été son sort d'être toujours fidèle au parti malheureux. Sa conservation fut agréable aux Grands, louée du peuple, et ne déplut pas même aux soldats, forcés d'admirer une vertu qu'ils haïssoient.

Le châtiment de Tigellinus ne fut pas moins applaudi par une cause toute différente. Sophronius Tigellinus, né de parens obscurs, souillé dès son enfance, et débauché dans sa vieillesse, avoit à force de vices obtenu les Préfectures de la Police, du Prétoire, et d'autres emplois dûs à la vertu, dans lesquels il montra d'abord sa cruauté, puis son avarice et tous les crimes d'un méchant homme. Non content de corrompre Néron et de l'exciter à mille forfaits, il osoit même en commettre à son insu, et finit par l'abandonner et le trahir. Aussi nulle punition ne fut-elle plus ardemment

quibus desiderium. Apud Galbam T. Vinii potentiâ defensus, prætexentis servatam ab eo filiam; et haud dubiè servaverat, non clementiâ (quippe tot interfectis) sed effugio in futurum; quia pessimus quisque, diffidentiâ præsentium mutationem pavens, adversùs publicum odium, privatam gratiam præparat: unde nulla innocentiæ cura, sed vitæ impunitatis. Eò infensior populus, additâ ad vetus Tigellini odium recenti T. Vinii invidiâ, concurrere è totâ urbe in palatium ac fora, et ubi plurima vulgi licentia, in circum ac theatra effusi, seditiosis vocibus obstrepere: donec Tigellinus, accepto apud Sinuessanas aquas supremæ necesitatis nuntio, inter stupra concubinarum, et oscula, et deformes moras, sectis novacula faucibus, infamem vitam fœdavit etiam exitu sero et inhonesto.

Per idem tempus expostulata ad supplicium Calvia Crispinilla, variis frustrationibus, et adversâ dissimulantis principis famâ, periculo exempta est: magistra libidinum Neronis, transgressa in Africam ad instigandum in arma Clodium Macrum, famem populi Romani haud obscurè molita, totius postea civitatis gratiam obtinuit consulari matrimonio innixa, et apud Gal-

poursuivie, mais par divers motifs, de ceux qui détestoient Néron et de ceux qui le regrettoient. Il avoit été protégé près de Galba par Vinius dont il avoit sauvé la fille, moins par pitié, lui qui commit tant d'autres meurtres, que pour s'étayer du père au besoin. Car les scélérats, toujours en crainte des révolutions, se ménagent de loin des amis particuliers qui puissent les garantir de la haine publique; et sans s'abstenir du crime, s'assurent ainsi de l'impunité. Mais cette ressource ne rendit Tigellinus que plus odieux, en ajoutant à l'ancienne aversion qu'on avoit pour lui, celle que Vinius venoit de s'attirer. On accouroit de tous les quartiers, dans la place et dans le palais: le cirque surtout et les théâtres, lieux où la licence du peuple est plus grande, retentissoient de clameurs séditieuses. Enfin Tigellinus ayant reçu aux eaux de Sinuesse l'ordre de mourir, après de honteux délais cherchés dans les bras des femmes, se coupa la gorge avec un rasoir, terminant ainsi une vie infame par une mort tardive et déshonnête.

Dans ce même temps, on sollicitoit la punition de Calvia Crispinilla; mais elle se tira d'affaire à force de défaites, et par une connivence qui ne fit pas honneur au Prince. Elle avoit eu Néron pour élève de débauche: ensuite ayant passé en Afrique pour exciter Macer à prendre les armes, elle tâcha tout ouvertement d'affamer Rome. Rentrée en grâce à la faveur d'un mariage

bam, Othonem, Vitellium illæsa : mox potens pecuniâ, et orbitate, quæ bonis malisque temporibus juxtà valent.

Crebræ interim, et muliebribus blandimentis infectæ, ab Othone ad Vitellium æpistolæ, offerebant pecuniam et gratiam, et quemcumque quietis locum prodigæ vitæ legisset. Paria Vitellius ostendebat, primò molliùs, stultâ utrimque et indecorâ simulatione : mox quasi rixantes stupra et flagitia invicem objectavere, neuter falsò. Otho, revocatis quos Galba miserat legatis, rursùs ad utrumque Germanicum exercitum, et ad legionem Italicam, easque quæ Lugduni agebant copias, specie senatûs misit. Legati apud Vitellium remansere, promptiùs quàm ut retenti viderentur. Prætoriani, quos per simulationem officii legatis Otho adjunxerat, remissi, antequam legionibus miscerentur. Addit æpistolas Fabius Valens, nomine Germanici exercitûs, ad prætorias et urbanas cohortes, de viribus partium magnificas, et concordiam offerentes. Increpabant ultro, quòd tantò ante traditum Vitellio imperium, ad Othonem vertissent. Ita promissis simul, ac minis tentabantur : ut bello impares, in pace

consulaire, et échappée aux règnes de Galba, d'Othon et de Vitellius, elle resta fort riche et sans enfans ; deux grands moyens de crédit dans tous les temps, bons et mauvais.

Cependant Othon écrivoit à Vitellius lettres sur lettres qu'il souilloit de cajoleries de femmes, lui offrant argent, graces, et tel asyle qu'il voudroit choisir pour y vivre dans les plaisirs. Vitellius lui répondoit sur le même ton ; mais ces offres mutuelles, d'abord sobrement ménagées et couvertes des deux côtés d'une sotte et honteuse dissimulation, dégénérèrent bientôt en querelles, chacun reprochant à l'autre avec la même vérité ses vices et sa débauche. Othon rappella les députés de Galba et en envoya d'autres au nom du Sénat aux deux armées d'Allemagne, aux troupes qui étoient à Lyon et à la légion d'Italie. Les députés restèrent auprès de Vitellius, mais trop aisément pour qu'on crût que c'étoit par force. Quant aux Prétoriens qu'Othon avoit joints comme par honneur à ces députés, on se hâta de les renvoyer avant qu'ils se mêlassent parmi les légions. Fabius Valens leur remit des lettres au nom des armées d'Allemagne pour les cohortes de la ville et du Prétoire, par lesquelles, parlant pompeusement du parti de Vitellius, on les pressoit de s'y réunir. On leur reprochoit vivement d'avoir transféré à Othon l'Empire décerné long-temps

nihil amissuri. Neque ideo prætorianorum fides mutata.

Sed insidiatores ab Othone in Germaniam, à Vitellio in urbem missi. Utrisque frustra fuit : Vitellianis impunè, per tantam hominum multitudinem, mutuâ ignorantiâ fallentibus : Othoniani, novitate vultûs, omnibus invicem gnaris, prodebantur. Vitellius litteras ad Titianum fratrem Othonis composuit, exitium ipsi filioque ejus minitans, ni incolumes sibi mater ac liberi servarentur. Et stetit domus utraque, sub Othone, incertum an metu : Vitellius victor clementiæ gloriam tulit.

Primus Othoni fiduciam addidit ex Illyrico nuntius, jurasse in eam Dalmatiæ, ac Pannoniæ et Mœsiæ legiones. Idem ex Hispaniâ allatum : laudatusque per edictum Cluvius Rufus ; et statim cognitum est, conversam ad Vitellium Hispaniam. Nec Aquitania quidem, quamquam à Julio Cordo in verba Othonis obstricta, diu mansit. Nusquam fides aut amor, metu ac necessitate hùc illùc mutabantur. Eadem formido provinciam Narbonensem, ad Vi-

auparavant à Vitellius. Enfin usant pour les gagner de promesses et de menaces, on leur parloit comme à des gens à qui la paix n'ôtoit rien et qui ne pouvoient soutenir la guerre : mais tout cela n'ébranla point la fidélité des Prétoriens.

Alors Othon et Vitellius prirent le parti d'envoyer des assassins, l'un en Allemagne et l'autre à Rome, tous deux inutilement. Ceux de Vitellius, mêlés dans une si grande multitude d'hommes inconnus l'un à l'autre, ne furent pas découverts ; mais ceux d'Othon furent bientôt trahis par la nouveauté de leurs visages parmi des gens qui se connoissoient tous. Vitellius écrivit à Titien frère d'Othon que sa vie et celle de ses fils lui répondroient de sa mere et de ses enfans. L'une et l'autre famille fut conservée. On douta du motif de la clémence d'Othon ; mais Vitellius vainqueur eut tout l'honneur de la sienne.

La premiere nouvelle qui donna de la confiance à Othon lui vint d'Illyrie, d'où il apprit que les légions de Dalmatie, de Pannonie et de la Mœsie avoient prêté serment en son nom. Il reçut d'Espagne un semblable avis et donna par édit des louanges à Cluvius Rufus ; mais on sut bientôt après que l'Espagne s'étoit retournée du côté de Vitellius. L'Aquitaine, que Julius Cordus avoit aussi fait déclarer pour Othon, ne lui resta pas plus fidelle. Comme il n'étoit pas question de foi ni d'attachement,

tellium vertit, facili transitu ad proximos et validiores. Longinquæ provinciæ, et quidquid armorum mari dirimitur, penès Othonem manebant, non partium studio, sed erat grande momèntum in nomine urbis ac pretextu senatûs. Et occupaverat animos prior auditus, Judaicum exercitum Vespasianus, Syriæ legiones Mucianus sacramento Othonis adegere. Simul Ægyptus, omnesque versæ in Orientem provinciæ, nomine ejus tenebantur. Idem Africæ obsequium, initio à Carthagine orto. Neque exspectatâ Vipsanii Aproniani proconsulis auctoritate, Crescens Neronis libertus (nam et hi malis temporibus partem se Reipublicæ faciunt) epulum plebi, ob lætitiam recentis imperii, obtulerat : et populus pleraque sine modo festinavit. Carthaginem cæteræ civitates secutæ. Sic distractis exercitibus ac provinciis, Vitellio quidem ad capessendam principatûs fortunam bello opus erat.

chacun se laissoit entraîner çà et là selon sa crainte ou ses espérances. L'effroi fit déclarer de même la province Narbonnoise en faveur de Vitellius qui, le plus proche et le plus puissant, parut aisément le plus légitime. Les provinces les plus éloignées et celles que la mer séparoit des troupes, resterent à Othon, moins pour l'amour de lui qu'à cause du grand poids que donnoit à son parti le nom de Rome et l'autorité du Sénat, outre qu'on penchoit naturellement pour le premier reconnu (*). L'armée de Judée par les soins de Vespasien, et les légions de Syrie par ceux de Mucianus, prêterent serment à Othon. L'Egypte et toutes les provinces d'Orient reconnoissoient son autorité. L'Afrique lui rendoit la même obéissance à l'exemple de Carthage, où, sans attendre les ordres du Proconsul Vipsanius Apronianus, Crescens, affranchi de Néron, se mêlant, comme ses pareils, des affaires de la République dans les temps de calamités, avoit en réjouissance de la nouvelle élection, donné des fêtes au peuple qui se livroit étourdiment à tout. Les autres villes imiterent Carthage. Ainsi les armées et les provinces se trouvoient tellement partagées, que Vitellius avoit besoin des succès de la guerre pour se mettre en possession de l'Empire.

(*) L'élection de Vitellius avoit précédé celle d'Othon; mais au-delà des mers le bruit de celle-ci avoit prévenu le bruit de l'autre: ainsi Othon étoit dans ces Régions le premier reconnu.

Otho, ut in multâ pace, munia imperii obibat : quædam ex dignitate Reipublicæ, pleraque, contra decus, ex præsenti usu properando. Consul cum Titiano fratre in Kalendas Martias ipse, proximos menses Verginio destinat, ut aliquod exercitui Germanico delinimentum. Jungitur Verginio Poppæus Vopiscus, pretextu veteris amicitiæ, plerique Viennensium honori datum interpretabantur. Cæteri consulatus ex destinatione Neronis, aut Galbæ, mansere. Cælio ac Flavio Sabinis, in Julias, Ario Antonino et Mario Celso, in Septembres : quorum honori ne Vitellius quidem victor intercessit. Sed Otho, pontificatûs auguratûsque honoratis jam senibus cumulum dignitatis addidit; et recens ab exsilio reversos nobiles adolescentulos, avitis ac paternis sacerdotiis in solatium recoluit. Redditus Cadio Rufo, Pedio Blæso, Sevino Promptino senatorius locus, qui repetundarum criminibus sub Claudio ac Nerone ceciderant. Placuit ignoscentibus, verso nomine, quod avaritia fuerat, videri majestatem : cujus tum odio, etiam bonæ leges peribant.

Eâdem largitione, civitatum quoque ac

Pour Othon, il faisoit comme en pleine paix les fonctions d'Empereur, quelquefois soutenant la dignité de la République, mais plus souvent l'avilissant en se hâtant de régner. Il désigna son frère Titianus Consul avec lui jusqu'au premier de mars; et cherchant à se concilier l'armée d'Allemagne, il destina les deux mois suivans à Verginius, auquel il donna Poppæus Vopiscus pour collégue, sous prétexte d'une ancienne amitié, mais plutôt, selon plusieurs, pour faire honneur aux Viennois. Il n'y eut rien de changé pour les autres Consulats aux nominations de Néron et de Galba. Deux Sabinus, Cælius et Flave, resterent désignés pour mai et juin, Arius Antonius et Marius Celsus pour juillet et août; honneur dont Vitellius même ne les priva pas après sa victoire. Othon mit le comble aux dignités des plus illustres vieillards, en y ajoutant celles d'Augures et de Pontifes, et consola la jeune noblesse récemment rappellée d'exil, en lui rendant le sacerdoce dont avoient joui ses ancêtres. Il rétablit dans le Sénat Cadius Rufus, Pedius Blæsus et Sevinus Promptinus, qui en avoient été chassés sous Claude pour crime de concussion. L'on s'avisa, pour leur pardonner, de changer le mot de *rapine* en celui de *lèse-Majesté*, mot odieux en ces temps-là, et dont l'abus faisoit tort aux meilleures loix.

Il étendit aussi ses graces sur les villes et

provinciarum animos aggressus, Hispaniensibus et Emeritensibus familiarum adjectiotiones. Lingonibus universis civitatem Romanam, provinciæ Bœticæ Maurorum civitates dono dedit. Nova jura Cappadociæ, nova Africæ, ostentui magis quàm mansura. Inter quæ necessitate præsentium rerum et instantibus curis excusata; ne tum quidem immemor amorum, statuas Poppææ per senatusconsultum reposuit. Creditus est etiam de celebrandâ Neronis memoriâ agitavisse, spe vulgum alliciendi. Et fuere qui imagines Neronis proponerent: atque etiam Othoni, quibusdam diebus populus et miles, tamquam nobilitatem ac decus astruerent, *Neroni-Othoni* acclamavit. Ipse in suspenso tenuit, vetandi metu, vel agnoscendi pudore.

Conversis ad civile bellum animis, externa sine curâ habebantur. Eò audentiùs Rhoxolani, Sarmatica gens, priore hieme cæsis duabus cohortibus, magnâ spe ad Mœsiam irruperant; novem millia equitum, ex ferociâ et successu, prædæ magis quàm pugnæ intenta. Igitur vagos et incuriosos, tertia legio adjunctis auxiliis, repentè invasit. Apud Romanos omnia prælio apta. Sarmatæ dispersi aut graves cupidine prædæ, onere sarcinarum, et lubrico itinerum

les provinces. Il ajouta de nouvelles familles aux colonies d'Hispalis et d'Emerita : il donna le droit de bourgeoisie Romaine à toute la province de Langres, à celle de la Bétique les villes de la Mauritanie, à celles d'Afrique et de Cappadoce de nouveaux droits trop brillans pour être durables. Tous ces soins et les besoins pressans qui les exigoient, ne lui firent point oublier ses amours, et il fit rétablir par décret du Sénat les statues de Poppée. Quelques-uns releverent aussi celles de Néron; l'on dit même qu'il délibéra s'il ne lui feroit point une oraison funèbre pour plaire à la populace. Enfin le peuple et les soldats croyant bien lui faire honneur, crierent durant quelques jours : *Vive Néron Othon !* Acclamations qu'il feignit d'ignorer, n'osant les défendre, et rougissant de les permettre.

Cependant uniquement occupés de leurs guerres civiles, les Romains abandonnoient les affaires de dehors. Cette négligence inspira tant d'audace aux Roxolans, peuple Sarmate, que dès l'hiver précédent, après avoir défait deux cohortes, ils firent avec beaucoup de confiance une irruption dans la Mœsie au nombre de neuf mille chevaux. Le succès joint à leur avidité leur faisant plutôt songer à piller qu'à combattre, la troisieme légion jointe aux auxiliaires les surprit épars et sans discipline. Attaqués par les Romains en bataille, les Sarmates

ademptâ equorum pernicitate, velut vincti cædebantur. Namque mirum dictu ut sit omnis Sarmatarum virtus velut extra ipsos, nihil ad pedestrem pugnam tam ignavum; ubi per turmas advenere, vix ulla acies obstiterit. Sed tum humido die, et soluto gelu, neque conti, neque gladii, quos prælongos utrâque manu regunt, usui, lapsantibus equis et cataphractarum pondere (id principibus et nobilissimo cuique tegmen, ferreis laminis, aut præduro corio consertum; ut adversùs ictus impenetrabile, ita impetu hostium provolutis inhabile ad resurgendum) simul altitudine, et mollitiâ nivis, hauriebantur. Romanus miles facili loricâ, et missili pilo, aut lanceis assultans, ubi res posceret, levi gladio inermem Sarmatam (neque enim defendi scuto mos est), cominùs fodiebat; donec pauci qui prælio superfuerant, paludibus abderentur. Ibi sævitiâ hiemis et vi vulnerum absumpti. Postquam id Romæ compertum, M. Aponius Mœsiam obtinens, triumphali statuâ, Fulvius Aurelius, et Julianus Titius, ac Numisus Lupus, legati legionum, consularibus ornamentis donantur: læto Othone, et gloriam in se trahente, tanquam et ipse felix bello, et suis ducibus suisque exercitibus Rempublicam auxisset.

dispersés au pillage, ou déjà chargés de butin, et ne pouvant dans des chemins glissans s'aider de la vîtesse de leurs chevaux, se laisserent tuer sans résistance. Tel est le caractere de ces étranges peuples, que leur valeur semble n'être pas en eux. S'ils donnent en escadrons, à peine une armée peut-elle soutenir leur choc; s'ils combattent à pied, c'est la lâcheté même. Le dégel et l'humidité qui faisoient alors glisser et tomber leurs chevaux, leur ôtoient l'usage de leurs piques et de leurs longues épées à deux mains. Le poids des cataphractes, sorte d'armure faite de lames de fer ou d'un cuir très dur qui rend les chefs et les officiers impénétrables aux coups, les empêchoient de se relever quand le choc des ennemis les avoit renversés; et ils étoient étouffés dans la neige qui étoit molle et haute. Les soldats Romains, couverts d'une cuirasse légère, les renversoient à coups de traits ou de lance selon l'occasion, et les perçoient d'autant plus aisément de leurs courtes épées, qu'ils n'ont point la défense du bouclier. Un petit nombre échapperent et se sauverent dans les marais où la rigueur de l'hiver et leurs blessures les firent périr Sur ces nouvelles, on donna à Rome une statue triomphale à Marcus Apronianus qui commandoit en Mœsie, et les ornemens consulaires à Fulvius Aurelius, Julianus Titius, et Numisius Lupus, Colonels des légions. Othon fut charmé d'un succès dont

Parvo interim initio, undè nihil timebatur, orta seditio, propè urbi excidio fuit. Septimam decimam cohortem, è coloniâ Hostiensi, in urbem acciri Otho jusserat. Armandæ ejus cura, Vario Crispino tribuno è prætorianis, data. Is quò magis vacuus, quietis castris, jussa exsequeretur; vehicula cohortis, incipiente nocte, onerari aperto armamentario jubet. Tempus in suspicionem, caussa in crimen; affectatio quietis, in tumultum evaluit. Et visa inter temulentos arma, cupidinem sui movere. Fremit miles, et tribunos centurionesque proditionis arguit, tamquam familiæ senatorum ad perniciem Othonis armarentur. Pars ignari et vino graves, pessimus quisque in occasionem prædarum : vulgus, ut mos est, cujusque motûs novi cupidum: et obsequia meliorum nox abstulerat. Resistentem seditioni tribunum, et severissimos centurionum obtruncant; rapta arma, nudati gladii, insidentes equis, urbem ac palatium petunt.

il s'attribuoit l'honneur, comme d'une guerre conduite sous ses auspices et par ses Officiers au profit de l'Etat.

Tout-à-coup il s'éleva sur le plus léger sujet et du côté dont on se défioit le moins, une sédition qui mit Rome à deux doigts de sa ruine. Othon ayant ordonné qu'on fît venir dans la ville, la dix-septieme cohorte qui étoit à Ostie, avoit chargé Varius Crispinus Tribun Prétorien du soin de la faire armer. Crispinus, pour prévenir l'embarras, choisit le temps où le camp étoit tranquille et le soldat retiré; et ayant fait ouvrir l'arsenal, commença dès l'entrée de la nuit à faire charger les fourgons de la cohorte. L'heure rendit le motif suspect; et ce qu'on avoit fait pour empêcher le désordre en produisit un très grand. La vue des armes donna à des gens pris de vin la tentation de s'en servir. Les soldats s'emportent et traitant de traîtres leurs Officiers et Tribuns, les accusent de vouloir armer le Sénat contre Othon. Les uns déjà ivres, ne savoient ce qu'ils faisoient; les plus méchans ne cherchoient que l'occasion de piller: la foule se laissoit entraîner par son goût ordinaire pour les nouveautés, et la nuit empêchoit qu'on ne pût tirer parti de l'obéissance des sages. Le Tribun voulant réprimer la sédition fut tué, de même que les plus séveres Centurions; après quoi s'étant saisis des armes, ces emportés montèrent à cheval, et, l'épée à la main, pri-

Erat Othoni celebre convivium, primoribus fæminis virisque, qui trepidi, fortuitusne militum furor, an dolus imperatoris, manere ac deprehendi, an fugere et dispergi, periculosiùs foret; modò constantiam simulare, modò formidine detegi, simul Othonis vultum intueri. Utque evenit inclinatis ad suspicionem mentibus, cùm timeret Otho, timebatur. Sed haud secùs discrimine senatus quàm suo territus, et præfectos prætorii ad mitigandas militum iras statim miserat, et abire properè omnes è convivio jussit. Tum verò passim magistratus, projectis insignibus, vitatâ comitum et servorum frequentiâ, senes fæminæque per tenebras, diversa urbis itinera, rari domos, plurimi amicorum tecta, et ut cuique humillimus cliens, incertas latebras petivere.

Militum impetus ne foribus quidem palatii coërcitus, quominùs convivium irrumperent, ostendi sibi Othonem expostulantes; vulnerato Julio Martiale tribuno, et Vitellio Saturnino præfecto legionis, dum ruentibus obsistunt. Undique arma et minæ, modò in centuriones tribunosque,

rent le chemin de la ville et du palais.

Othon donnoit un festin ce jour-là, à ce qu'il y avoit de plus grand à Rome dans les deux sexes. Les convives redoutant également la fureur des soldats et la trahison de l'Empereur, ne savoient ce qu'ils devoient craindre le plus, d'être pris s'ils demeuroient, ou d'être poursuivis dans leur fuite; tantôt affectant de la fermeté, tantôt décelant leur effroi, tous observoient le visage d'Othon; et comme on étoit porté à la défiance, la crainte qu'il témoignoit augmentoit celle qu'on avoit de lui. Non moins effrayé du péril du Sénat, que du sien propre, Othon chargea d'abord les Préfets du Prétoire d'aller appaiser les soldats, et se hâta de renvoyer tout le monde. Les Magistrats fuyoient çà et là, jetant les marques de leurs dignités; les vieillards et les femmes dispersés par les rues dans les ténèbres, se déroboient aux gens de leur suite. Peu rentrerent dans leurs maisons; presque tous chercherent chez leurs amis et les plus pauvres de leurs cliens des retraites mal assurées.

Les soldats arriverent avec une telle impétuosité, qu'ayant forcé l'entrée du palais, ils blesserent le Tribun Julius Martialis et Vitellius Saturninus qui tâchoient de les retenir, et pénétrerent jusques dans la salle du festin, demandant à voir Othon. Par-tout ils menaçoient des armes et de la voix, tantôt leurs Tribuns et Centurions,

modò in senatum universum : lymphatis cæco pavore animis, et quia neminem unum destinare iræ poterant, licentiam in omnes poscentibus; donec Otho, contra decus imperii, thoro insistens, precibus et lacrymis ægrè cohibuit. Redieruntque in castra inviti, neque innocentes. Posterâ die, velut captâ urbe, clausæ domus, rarus per vias populus, mœsta plebs, dejecti in terram militum vultus, ac plus tristitiæ quàm pœnitentiæ. Manipulatim allocuti sunt Licinius Proculus, et Plotius Firmus, præfecti : ex suo quisque ingenio, mitiùs aut horridiùs. Finis sermonis in eo, ut quina millia nummûm singulis militibus numerarentur. Tum Otho ingredi castra ausus. Atque illum tribuni centurionesque circumsistunt, abjectis militiæ insignibus, otium et salutem flagitantes. Sensit invidiam miles, et compositus in obsequium, auctores seditionis ad supplicium ultrò postulabat.

Otho quamquam turbidis rebus, et diversis militum animis, cùm optimus quisque remedium præsentis licentiæ posceret : vulgus et plures, seditionibus et ambitioso imperio læti, per turbas et raptus faciliùs ad civile bellum impellerentur : simul reputans non posse principatum scelere quæ-

tantôt le Corps entier du Sénat : furieux et troublés d'une aveugle terreur, faute de savoir à qui s'en prendre, ils en vouloient à tout le monde. Il fallut qu'Othon sans égard pour la majesté de son rang, montât sur un sopha, d'où à force de larmes et de prieres les ayant contenus avec peine, il les renvoya au camp coupables et mal appaisés. Le lendemain les maisons étoient fermées, les rues désertes, le peuple consterné comme dans une ville prise, et les soldats baissoient les yeux moins de repentir que de honte. Les deux Préfets Proculus et Firmus, parlant avec douceur ou dureté, chacun selon son génie, firent à chaque manipule des exhortations, qu'ils conclurent par annoncer une distribution de cinq mille sesterces par tête. Alors Othon ayant hasardé d'entrer dans le camp, fut environné des Tribuns et des Centurions qui, jetant leurs ornemens militaires, lui demandoient congé et sûreté. Les soldats sentirent le reproche; et rentrant dans leur devoir, crioient qu'on menât au supplice les auteurs de la révolte.

Au milieu de tous ces troubles et de ces mouvemens divers, Othon voyoit bien que tout homme sage desiroit un frein à tant de licence; il n'ignoroit pas non plus que les attroupemens et les rapines menent aisément à la guerre civile une multitude avide des séditions qui forcent le gouvernement à la flatter. Alarmé du danger où

situm, subitâ modestiâ, et priscâ gravitate retinere, sed discrimine urbis et periculo senatûs anxius, postremò ita disseruit.

Neque ut affectus vestros in amorem mei accenderem, commilitones; neque ut animum ad virtutem cohortarer (utraque enim egregiè supersunt:) sed veni postulaturus à vobis temperamentum vestræ fortitudinis, et erga me modum caritatis. Tumultus proximi initium, non cupiditate vel odio, (quæ multos exercitus in discordiam egere) ac ne detrectatione quidem aut formidine periculorum, nimia pietas vestra acriùs quàm consideratiùs excitavit. Nam sæpe honestas rerum caussas, ni judicium adhibeas, perniciosi exitus consequuntur. Imus ad bellum; num omnes nuntios palàm audiri, omnia consilia cunctis præsentibus tractari, ratio rerum, aut occasionum velocitas patitur? Tam nescire quædam milites, quàm scire oportet. Ita seducum autoritas, sic rigor disciplinæ habet, ut multa etiam centuriones tribunosque tantùm juberi expediat. Si ubi jubeantur, quærere singulis liceat: pereunte obsequio, etiam imperium intercidit. An et illùc nocte intempestâ rapientur arma? Unus alterve perditus ac temulentus (neque enim plures consternatione proximâ insanisse crediderim) centurionis ac tribuni sanguine manus imbuet? Imperatoris sui tentorium irrumpet.

il voyoit Rome et le Sénat, mais jugeant impossible d'exercer tout d'un coup avec la dignité convenable, un pouvoir acquis par le crime, il tint enfin le discours suivant :

» Compagnons, je ne viens ici ni ranimer votre zèle en ma faveur, ni réchauffer votre courage ; je sais que l'un et l'autre ont toujours la même vigueur ; je viens vous exhorter, au contraire, à les contenir dans de justes bornes. Ce n'est ni l'avarice ou la haine, causes de tant de troubles dans les armées, ni la calomnie ou quelque vaine terreur, c'est l'excès seul de votre affection pour moi qui a produit avec plus de chaleur que de raison le tumulte de la nuit derniere : mais avec les motifs les plus honnêtes, une conduite inconsidérée peut avoir les plus funestes effets. Dans la guerre que nous allons commencer, est-ce le temps de communiquer à tous chaque avis qu'on reçoit, et faut-il délibérer de chaque chose devant tout le monde ? L'ordre des affaires, ni la rapidité de l'occasion ne le permettroient pas ; et comme il y a des choses que le soldat doit savoir, il y en a d'autres qu'il doit ignorer. L'autorité des chefs et la rigueur de la discipline, demandent qu'en plusieurs occasions les Centurions et les Tribuns eux-mêmes ne sachent qu'obéir. Si chacun veut qu'on lui rende raison des ordres

Vos quidem istuc pro me, sed in discursu ac tenebris, et rerum omnium confusione, patefieri occasio etiam adversùs me potest. Si Vitellio et satellitibus ejus eligendi facultas detur, quem nobis animum, quas mentes imprecentur? quid aliud quàm seditionem et discordiam optabunt? ne miles centurioni, ne centurio tribuno obsequatur: hinc confusi pedites equitesque in exitium ruamus. Parendo potiùs, commilitones, quàm imperia ducum sciscitando res militares continentur. Et fortissimus in ipso discrimine exercitus est, qui ante discrimen quietissimus. Vobis arma et animus sit; mihi consilium et virtutis vestræ regimen relinquite. Paucorum culpa fuit, duorum pœna erit. Cæteri abolete memoriam fœdissimæ noctis. Nec illas adversùs senatum voces ullus unquam exercitus audiat. Caput imperii, et decora omnium provinciarum, ad pœnam vocare, non hercle illi, quos cùm maximè Vitellius in nos ciet, Germani audeant. Ulli ne Italiæ alumni, et Ro-

» qu'il reçoit, c'en est fait de l'obéissance
» et par conséquent de l'Empire. Que se-
» ra-ce lorsqu'on osera courir aux armes,
» dans le temps de la retraite et de la nuit ?
» Lorsqu'un ou deux hommes perdus, et
» pris de vin ; car je ne puis croire qu'une
» telle frénésie en ait saisi davantage, trem-
» peront leurs mains dans le sang de leurs
» Officiers ? Lorsqu'ils oseront forcer l'ap-
» partement de leur Empereur.

» Vous agissiez pour moi, j'en conviens ;
» mais combien l'affluence dans les ténèbres
» et la confusion de toutes choses, four-
» nissoient-elles une occasion facile de s'en
» prévaloir contre moi-même ! S'il étoit
» au pouvoir de Vitellius et de ses satelli-
» tes de diriger nos inclinations et nos es-
» prits, que voudroient-ils de plus, que
» de nous inspirer la discorde et la sédition,
» qu'exciter à la révolte le soldat contre le
» Centurion, le Centurion contre le Tri-
» bun, et, gens de cheval et de pied,
» nous entraîner ainsi tous pêle-mêle à no-
» tre perte ? Compagnons, c'est en exécu-
» tant les ordres des chefs et non en les
» contrôlant qu'on fait heureusement la
» guerre ; et les troupes les plus terribles
» dans la mêlée, sont les plus tranquilles
» hors du combat. Les armes et la valeur
» sont votre partage ; laissez-moi le soin de
» les diriger. Que deux coupables seule-
» ment expient le crime d'un petit nombre.
» Que les autres s'efforcent d'ensevelir dans

mana verè juventus, ad sanguinem et cædem deposcerent ordinem, cujus splendore et gloriâ, sordes et obscuritatem Vitellianarum partium perstringimus? Nationes aliquas occupavit Vitellius, imaginem quamdam exercitûs habet: Senatus nobiscum est. Sic fit, ut hinc Respublica inde hostes Reipublicæ constiterint. Quid? vos pulcherrimam hanc urbem, domibus et tectis, et congestu lapidum, stare creditis? Muta ista et inanima intercedere ac reparari promiscuè possunt: æternitas rerum, et pax gentium, et mea cum vestrâ salus, incolumitate senatûs firmatur. Hunc auspicato à parente et conditore urbis nostræ institutum, et à regibus usque ad principes continuum et immortalem, sicut à majoribus accepimus, sic posteris tradamus. Nam ut ex vobis senatores, ita ex senatoribus principes nascuntur.

» un éternel oubli la honte de cette nuit,
» et que de pareils discours contre le Sé-
» nat, ne s'entendent jamais dans aucune
» armée. Non, les Germains mêmes, que
» Vitellius s'efforce d'exciter contre nous,
» n'oseroient menacer ce corps respectable,
» le chef et l'ornement de l'Empire. Quels
» seroient donc les vrais enfans de Rome
» ou de l'Italie qui voudroient le sang et la
» mort des membres de cet ordre, dont la
» splendeur et la gloire montrent et redou-
» blent l'opprobre et l'obscurité du parti
» de Vitellius? S'il occupe quelques pro-
» vinces, s'il traîne après lui quelque si-
» mulacre d'armée, le Sénat est avec nous;
» c'est par lui que nous sommes la Répu-
» blique et que nos ennemis le sont aussi
» de l'Etat. Pensez-vous que la majesté de
» cette ville consiste dans des amas de pier-
» res et de maisons, monumens sans ame
» et sans voix, qu'on peut détruire ou ré-
» tablir à son gré? L'éternité de l'Empire,
» la paix des Nations, mon salut et le vô-
» tre, tout dépend de la conservation du
» Sénat. Institué solemnellement par le
» premier pere et fondateur de cette ville,
» pour être immortel comme elle, et con-
» tinué, sans interruption depuis les Rois
» jusqu'aux Empereurs, l'intérêt commun
» veut que nous le transmettions à nos des-
» cendans, tel que nous l'avons reçu de
» nos aïeux : car c'est du Sénat que naissent
» les successeurs à l'Empire, comme de
» vous les Sénateurs. »

Et oratio ad perstringendos mulcendosque militum animos, et severitatis modus (neque enim in plures quàm in duos animadverti jusserat) gratè accepta, compositique ad presens, qui coërceri non poterant.

Non tamen quies urbi redierat; strepitus telorum, et facies belli erat : militibus, ut nihil in commune turbantibus, ita sparsis per domos, occulto habitu, et malignâ curâ in omnes quos nobilitas, aut opes, aut aliqua insignis claritudo rumoribus objecerat. Vitellianos quoque milites venisse in urbem ad studia partium noscenda, plerique credebant. Unde plena omnia suspicionum, et vix secreto domuum sine formidine; sed plurimum trepidationis in publico, ut quemque nuntium fama attulisset, animum vultumque conversi, ne diffidere dubiis, ac parum gaudere prosperis viderentur. Coacto verò in curiam senatu, arduus rerum omnium modus; ne contumax silentium, ne suspecta libertas. Et privato Othoni nuper, atque eadem dicenti, nota adulatio. Igitur versare sententias, et hùc atque illùc torquere, hostem et parricidam Vitellium vocantes. Providentissimus quisque vulgaribus conviciis: quidam vera probra jacere, in clamore tamen, et ubi plurimæ voces, aut tumultu verborum sibi ipsi obstrepentes.

Ayant ainsi tâché d'adoucir et contenir la fougue du soldat, Othon se contenta d'en faire punir deux : sévérité tempérée, qui n'ôta rien au bon effet du discours. C'est ainsi qu'il appaisa pour le moment ceux qu'il ne pouvoit réprimer.

Mais le calme n'étoit pas pour cela rétabli dans la ville. Le bruit des armes y retentissoit encore, et l'on y voyoit l'image de la guerre. Les soldats n'étoient pas attroupés en tumulte, mais déguisés et dispersés par les maisons, ils épioient avec une attention maligne tous ceux que leur rang, leur richesse ou leur gloire exposoient aux discours publics. On crut même qu'il s'étoit glissé dans Rome des soldats de Vitellius pour sonder les dispositions des esprits. Ainsi la défiance étoit universelle, et l'on se croyoit à peine en sûreté renfermé chez soi : mais c'étoit encore pis en public, où chacun craignant de paroître incertain dans les nouvelles douteuses, ou peu joyeux dans les favorables, couroit avec une avidité marquée au-devant de tous les bruits. Le Sénat assemblé ne savoit que faire, et trouvoit par-tout des difficultés : se taire étoit d'un rebelle, parler étoit d'un flatteur, et le manege de l'adulation n'étoit pas ignoré d'Othon, qui s'en étoit servi si long-temps. Ainsi flottant d'avis en avis, sans s'arrêter à aucun, l'on ne s'accordoit qu'à traiter Vitellius de parricide et d'ennemi de l'Etat : les plus prévoyans se con-

Prodigia insuper terrebant, diversis auctoribus vulgata. In vestibulo capitolii omissas habenas bigæ, cui victoria institerat, erupisse cellâ Junonis, majorem humanâ speciem; statuum divi Julii, in insulâ Tiberini amnis, sereno et immoto die, ab Occidente in Orientem conversam; prolocutum in Etruriâ bovem; insolitos animalium partus; et plura alia, rudibus sæculis, etiam in pace observata, quæ nunc tantùm in metu audiuntur. Sed præcipuus, et cum præsenti exitio, etiam futuri pavor, subitâ inundatione Tiberis: qui immenso auctu, prorupto ponte sublicio, ac strage obstantis molis refusus, non modò jacentia et plana urbis loca, sed secura hujusmodi casuum implevit. Rapti è publico plerique, plures in tabernis et cubilibus intercepti. Fames in vulgus, inopiâ quæstûs, et penuriâ alimentorum; corrupta stagnantibus aquis insularum fundamenta, dein remeante flumine dilapsa. Utque primùm vacuus à periculo animus fuit, id ipsum, quod paranti expeditionem Othoni, campus Mar-

tentoient de l'accabler d'injures sans conséquence, tandis que d'autres n'épargnoient pas ses vérités, mais à grands cris, et dans une telle confusion de voix que chacun profitoit du bruit pour l'augmenter sans être entendu.

Des prodiges attestés par divers témoins augmentoient encore l'épouvante. Dans le vestibule du Capitole, les rênes du char de la victoire disparurent. Un spectre de grandeur gigantesque fut vu dans la chapelle de Junon. La statue de Jules-César dans l'Isle du Tibre se tourna par un temps calme et serein d'occident en orient. Un bœuf parla dans l'Etrurie ; plusieurs bêtes firent des monstres; enfin l'on remarqua mille autres pareils phénomenes qu'on observoit en pleine paix dans les siècles grossiers, et qu'on ne voit plus aujourd'hui que quand on a peur. Mais ce qui joignit la désolation présente à l'effroi pour l'avenir, fut une subite inondation du Tibre qui crût à tel point, qu'ayant rompu le pont Sublicius, les débris dont son lit fut rempli le firent refluer par toute la ville, même dans les lieux que leur hauteur sembloit garantir d'un pareil danger. Plusieurs furent surpris dans les rues, d'autres dans les boutiques et dans les chambres. A ce desastre se joignit la famine chez le peuple par la disette des vivres et le défaut d'argent. Enfin le Tibre en reprenant son cours, emporta des Isles dont le séjour des eaux avoit

tius et via Flaminia iter belli esset obstructum, à fortuitis vel naturalibus caussis, in prodigium et omen imminentium cladium vertebatur.

Otho, lustratâ urbe, et expensis belli consiliis, quando Peninæ Cottiæque Alpes, et cæteri Galliarum aditus Vitellianis exercitibus claudebantur, Narbonensem Galliam aggredi statuit, classe validâ et partibus fidâ; quòd reliquos cæsorum ad pontem Milvium, et sævitiâ Galbæ in custodiam habitos, in numeros legionis composuerat; facta et cæteris spes honoratioris in posterum militiæ. Addidit classi urbanas cohortes, et plerosque è prætorianis, vires et robur exercitûs, atque ipsis ducibus consilium et custodes. Summa expeditionis Antonio Novello, Suedio Clementi primipilaribus, Æmilio Pacensi, cui ademptum à Galbâ Tribunatum reddiderat, permissa. Curam navium Oscus libertus retinebat, ad observandam honestiorum fidem invitatus. Peditum equitumque copiis Suetonius Paullinus, Marius Celsus, Annius Gallus, rectores destinati. Sed plurima fides Licinio Proculo prætorii præfec-

ruiné les fondemens. Mais à peine le péril passé laissa-t-il songer à d'autres choses, qu'on remarqua que la Voie flaminienne et le champ de Mars, par où devoit passer Othon, étoient comblés. Aussi-tôt, sans songer si la cause en étoit fortuite ou naturelle, ce fut un nouveau prodige qui présageoit tous les malheurs dont on étoit menacé.

Ayant purifié la ville, Othon se livra aux soins de la guerre ; et voyant que les Alpes Pennines, les Cottiennes et toutes les autres avenues des Gaules étoient bouchées par les troupes de Vitellius, il résolut d'attaquer la Gaule Narbonnoise avec une bonne flotte dont il étoit sûr : car il avoit rétabli en légion ceux qui avoient échappé au massacre du Pont Milvius et que Galba avoit fait emprisonner, et il promit aux autres Légionaires de les avancer dans la suite. Il joignit à la même flotte, avec les cohortes urbaines, plusieurs Prétoriens l'élite des troupes, lesquels servoient en même temps de conseil et de garde aux chefs. Il donna le commandement de cette expédition aux Primipilaires Antonius Novellus et Suedius Clemens, auxquels il joignit Emilius Pacensis, en lui rendant le Tribunat que Galba lui avoit ôté. La flotte fut laissée aux soins d'Oscus affranchi, qu'Othon chargea d'avoir l'œil sur la fidélité des Généraux. A l'égard des troupes de terre, il mit à leur tête Suétonius Paulinus, Marius Celsus, et Annius

to. Is urbanæ militiæ impiger, bellorum insolens, auctoritatem Paullini, vigorem Celsi, maturitatem Galli, ut cuique erat, criminando, quod facillimum factu est, pravus et callidus, bonos et modestos anteibat.

Sepositus per eos dies Cornelius Dolabella in coloniam Aquinatem, neque arctâ custodiâ, neque obscurâ : nullum ob crimen, sed vetusto nomine, et propinquitate Galbæ monstratus. Multos è magistratibus, magnam consularium partem, Otho, non participes aut ministros bello, sed comitum specie, secum expediri jubet. In quîs et L. Vitellium, eodem quo cæteros cultu, nec ut imperatoris fratrem, nec ut hostis. Igitur motæ urbis curæ, nullus ordo metu aut periculo vacuus. Primores senatûs ætate invalidi, et longâ pace desides; segnis et oblita bellorum nobilitas; ignarus militiæ eques : quantò magis occultare ac abdere pavorem nitebantur, manifestiùs pavidi. Nec deerant è contrario, quì ambitione stolidâ, conspicua arma, insignes equos, quidam luxuriosos apparatus conviviorum et irritamenta libidinum, ut

Gallus. Mais il donna sa plus grande confiance à Licinius Proculus préfet du Prétoire. Cet homme, officier vigilant dans Rome, mais sans expérience à la guerre, blâmant l'autorité de Paulin, la vigueur de Celsus, la maturité de Gallus, tournoit en mal tous les caracteres, et, ce qui n'est pas fort surprenant, l'emportoit ainsi par son adroite méchanceté sur des gens meilleurs et plus modestes que lui.

Environ ce temps-là, Cornelius Dolabella fut relégué dans la ville d'Aquin et gardé moins rigoureusement que surement, sans qu'on eût autre chose à lui reprocher qu'une illustre naissance et l'amitié de Galba. Plusieurs Magistrats et la plupart des Consulaires suivirent Othon par son ordre, plutôt sous le prétexte de l'accompagner que pour partager les soins de la guerre. De ce nombre étoit Lucius Vitellius qui ne fut distingué ni comme ennemi, ni comme frère d'un Empereur. C'est alors que les soucis changeant d'objet, nul ordre ne fut exempt de péril ou de crainte. Les premiers du Sénat, chargés d'années et amolis par une longue paix, une noblesse énervée et qui avoit oublié l'usage des armes, des Chevaliers mal exercès ne faisoient tous que mieux déceler leur frayeur par leurs efforts pour la cacher. Plusieurs, cependant, guerriers à prix d'argent, et braves de leurs richesses, étaloient, par une imbécille vanité, des armes brillantes, de

O 2

instrumenta belli mercarentur. Sapientibus quietis et Reipublicæ curâ : levissimus quisque, et futuri improvidus, spe vanâ tumens. Multis afflicta fides in pace, ac turbatis rebus alacres, et per incerta tutissimi.

. . . .

Sed vulgus et magnitudine nimiâ communium curarum expers populus, sentire paulatim belli mala, conversâ in militum usum omni pecuniâ, intentis alimentorum pretiis : quæ motu Vindicis haud perinde plebem attriverant, securâ tum urbe, et provinciali bello, quod inter legiones Galliasque velut externum fuit. Nam, ex quo divus Augustus res Cæsarum composuit, procul et in unius solicitudinem aut decus, populus Romanus bellaverat. Sub Tiberio et Caio, tantùm pacis adversa pertimuere Scriboniani contre Claudium incœpta, simul audita et coërcita. Nero nùntiis magis et rumoribus, quàm armis depulsus. Tum legiones classesque, et quòd raò aliàs, prætorianus urbanusque miles, in aciem deducti, Oriens Occidensque et quidquid utrimque virium est à tergo : si ducibus aliis bellatum foret, longo bello materia. Fuere, qui proficiscenti Othoni moras reli-

superbes chevaux, de pompeux équipages, et tous les apprêts du luxe et de la volupté pour ceux de la guerre. Tandis que les sages veilloient au repos de la République, mille étourdis sans prévoyance s'énorgueillissoient d'un vain espoir; plusieurs qui s'étoient mal conduits durant la paix, se réjouissoient de tout ce désordre, et tiroient du danger présent leur sureté personnelle.

Cependant le peuple, dont tant de soins passoient la portée, voyant augmenter le prix des denrées et tout l'argent servir à l'entretien des troupes, commença de sentir les maux qu'il n'avoit fait que craindre après la révolte de Vindex; temps où la guerre allumée entre les Gaules et les Légions, laissant Rome et l'Italie en paix, pouvoit passer pour externe. Car depuis qu'Auguste eut assuré l'empire aux Césars le Peuple Romain avoit toujours porté ses armes au loin et seulement pour la gloire et l'intérêt d'un seul. Les regnes de Tibere et de Caligula n'avoient été que menacés de guerres civiles. Sous Claude, les premiers mouvemens de Scribonianus furent aussi-tôt réprimés que connus; et Néron même fut expulsé par des rumeurs et des bruits, plutôt que par la force des armes. Mais ici l'on avoit sous les yeux des Légions, des Flottes; et ce qui étoit plus rare encore, les Milices de Rome et les Prétoriens en armes. L'Orient et l'Occident,

gionemque nondum conditorum ancilium afferrent. Aspernatus omnem cunctationem, ut Neroni quoque exitiosam : et Cæcina, jam Alpes transgressus, exstimulabat.

Pridie Idus Martii commendatâ patribus Republicâ, reliquias Neronianarum sectionum nondum in fiscum conversas, revocatis ab exilio concessit : justissimum donum et in speciem magnificum, sed festinatâ exactione, usu sterile. Mox vocatâ concione, majestatem urbis, et consensum populi ac senatûs pro se attollens, adversùm Vitellianas partes modestè disseruit; inscitiam potiùs legionum, quàm audaciam increpans, nullâ Vitellii mentione; sive ipsius ea moderatio, seu scriptor orationis sibi metuens, contumeliis in Vitellium abstinuit : quando, ut in consiliis militiæ Suetonio Paullino et Mario Celso, ita in rebus urbanis Galerii Trachali ingenio Othonem uti credebatur; et erant qui genus ipsum orandi noscerent, crebro fori usu celebre, et ad implendas populi aures, latum et sonans. Clamor vocesque vulgi, ex more adulandi, nimiæ et falsæ; quasi dic-

avec toutes les forces qu'on laissoit derrière soi, eussent fourni l'aliment d'une longue guerre à de meilleurs Généraux. Plusieurs s'amusant aux présages vouloient qu'Othon différât son départ jusqu'à ce que les boucliers sacrés fussent prêts. Mais excité par la diligence de Cecina qui avoit déjà passé les Alpes, il méprisa de vains délais dont Néron s'étoit mal trouvé.

Le quatorze de Mars, il chargea le Sénat du soin de la République, et rendit aux Proscrits rappellés tout ce qui n'avoit point encore été dénaturé de leurs biens confisqués par Néron. Don très juste et très magnifique en apparence, mais qui se réduisoit presque à rien par la promptitude qu'on avoit mise à tout vendre. Ensuite, dans une harangue publique, il fit valoir en sa faveur la majesté de Rome, le consentement du Peuple et du Sénat, et parla modestement du parti contraire, accusant plutôt les Légions d'erreur que d'audace, sans faire aucune mention de Vitellius, soit ménagement de sa part, soit précaution de la part de l'auteur du discours : car comme Othon consultoit Suétone Paulin et Marius Celsus, sur la guerre, on crut qu'il se servoit de Galerius Trachalus dans les affaires civiles. Quelques-uns démêlerent même le genre de cet Orateur, connu par ses fréquens plaidoyers et par son style empoulé propre à remplir les oreilles du peuple. La harangue fut reçue avec ces

tatorem Cæsarem, aut imperatorem Augustum prosequerentur, ita studiis votisque certabant; nec metu aut amore, sed ex libidine servitii, ut in familiis, privata cuique stimulatio, et vile jam decus publicum. Profectus Otho, quietem urbis curasque imperii, Salvo Titiano fratri permisit.

cris, ces applaudissemens faux et outrés qui sont l'adulation de la multitude. Tous s'efforçoient à l'envi d'étaler un zele et des vœux dignes de la Dictature de César ou de l'Empire d'Auguste ; ils ne suivoient même en cela ni l'amour, ni la crainte, mais un penchant bas et servile; et comme il n'étoit plus question d'honnêteté publique, les Citoyens n'étoient que de vils esclaves flattant leur maître par intérêt. Othon en partant remit à Salvius Titianus son frère, le gouvernement de Rome et le soin de l'Empire.

TRADUCTION

DE

L'APOCOLOKINTOSIS

DE SÉNEQUE,

Sur la mort de l'Empereur Claude.

L. A. SENECÆ

CLAUDII CÆSARIS

APOCOLOKINTOSIS.

Quid actum sit in cœlo ante diem tertium Idus Octobris, Asinio Marcello, Acilio Aviola Coss. anno novo, initio sæculi felicissimi, volo memoriæ tradere. Nihil offensæ vel gratiæ dabitur. Hæc ita vera si quis quæsierit unde sciam: primùm si noluero, non respondebo. Quis coacturus est? Ego scio me liberum factum, ex quo suum diem obiit ille, qui verum proverbium fecerat aut regem aut fatuum nasci oportere.

Si libuerit respondere, dicam quod mihi in buccam venerit. Quis unquam ab historico jurato res exegit? Tamen si necesse

TRADUCTION
DE L'APOCOLOKINTOSIS
DE SÉNEQUE,
Sur la mort de l'Empereur Claude.

JE veux raconter aux hommes ce qui s'est passé dans les Cieux le treize Octobre sous le Consulat d'Asinius Marcellus et d'Acilius Aviola, dans la nouvelle année qui commence cet heureux siècle (*) Je ne ferai ni tort ni grace ; mais si l'on demande comment je suis si bien instruit? Premièrement je ne répondrai rien, s'il me plaît ; car qui m'y pourra contraindre ? Ne sais-je pas que me voilà devenu libre par la mort de ce galant-homme qui avoit très bien vérifié le proverbe, qu'il faut naître ou monarque ou sot ?

Que si je veux répondre, je dirai comme un autre tout ce qui me viendra dans la tête. Demanda-t-on jamais caution à un

(*) Quoique les jeux séculaires eussent été célébrés par Auguste, Claude prétendant qu'il avoit mal calculé, les fit célébrer aussi : ce qui donnoit à rire au peuple, quand le crieur public annonça dans la forme ordinaire, des jeux que nul homme vivant n'avoit vu ni ne reverroit ; car non-seulement plusieurs personnes encore vivantes avoient vu ceux d'Auguste, mais même il y eut des histrions qui jouerent aux uns et aux autres, et Vitellius n'avoit pas honte de dire à Claude malgré la proclamation : *sæpe facias.*

fuerit auctorem producere, quærite ab eo qui Drusillam euntem in cœlum vidit. Idem Claudium vidisse se dicet iter facientem, non passibus æquis. Velit, nolit, necesse est, illi omnia videre, quæ in cœlo agantur. Appiæ viæ curator est : quâ scis et Divum Augustum, et Tiberium Cæsarem, ad Deos isse. Hunc si interrogaveris, soli narrabit : coram pluribus numquam verbum faciet. Nam ex quo in Senatu juravit se Drusillam vidisse cœlum ascendentem, et illi pro tam bono nuntio nemo credidit quid viderit, verbis conceptis adfirmavit, se non indicaturum etiamsi in medio foro hominem vidisset occisum. Ab hoc ego quæcumque audivi, certè clara affero, ita illum salvum et felicem habeam.

Jam Phœbus breviore viâ contraxerat ortum
Lucis, et obscuri crescebant tempora somni.
Jamque suum victrix augebat Cynthia regnum;
Et deformis hiems gratos carpebat honores
Divitis autumni, visoque senescere Baccho
Carpebat raras serus vindemitor uvas.

Puto magis intelligi si dixero, mensis erat October, dies tertius eidus Octobris: Horam non possum tibi certam dicere;

Historien-juré ? Cependant, si j'en voulois une, je n'ai qu'à citer celui qui a vu Drusille monter au Ciel ; il vous dira qu'il a vu Claude y monter aussi tout clochant. Ne faut-il pas que cet homme voye, bongré malgré, tout ce qui se fait là-haut ? n'est-il pas inspecteur de la Voie Appienne par laquelle on sait qu'Auguste et Tibere sont allés se faire Dieux ? Mais ne l'interrogez que tête-à-tête, il ne dira rien en public ; car après avoir juré dans le Sénat qu'il avoit vu l'ascension de Drusille, indigné qu'au mépris d'une si bonne nouvelle personne ne voulût croire à ce qu'il avoit vu, il protesta en bonne forme qu'il verroit tuer un homme en pleine rue qu'il n'en diroit rien. Pour moi je peux jurer par le bien que je lui souhaite, qu'il m'a dit ce que je vais publier, Déjà

Par un plus court chemin l'astre qui nous éclaire
Dirigeoit à nos yeux sa course journalière ;
Le Dieu fantasque et brun qui préside au repos,
A de plus longues nuits prodiguoit ses pavots.
La blafarde Cynthie aux dépens de son frère,
De sa triste lueur éclairoit l'hémisphère,
Et le difforme hiver obtenoit les honneurs
De la saison des fruits et du Dieu des buveurs:
Le vendangeur tardif, d'une main engourdie,
Otoit encor du cep quelque grappe flétrie.

Mais peut-être parlerai-je aussi clairement en disant que c'étoit le treizieme d'Octobre. A l'égard de l'heure, je ne puis

faciliùs inter philosophos quàm inter horologia conveniet. Tamen inter sextam et septimam erat. Nimiùs rusticè acquiescunt oneri poetæ, non contenti ortus et occasus describere, ut etiam medium diem inquietent. Tu sic transibis horam tam bonam ?

Jam medium cursu Phœbus diviserat orbem,
Et propior nocti fessas quatiebat habenas,
Oblico flexam déducens tramite lucem.

Claudius animam agere cœpit, nec invenire exitum poterat. Tum Mercurius, qui semper ingenio ejus delectatus esset, unam de tribus Parcis educit, et ait : Quid, fœmina crudelissima, hominem miserum torqueri pateris nec unquam meritum, ut tamdiù cruciaretur ? Annus sexagesimus et quartus est, ex quo cum animâ luctatur. Quid huic invides ? Patere mathematicos aliquando verum dicere, qui illum ex quo princeps factus est, omnibus mensibus efferunt. Et tamen non est mirum si errant; horam ejus nemo novit. Nemo enim illum unquam natum putavit. Fac quod faciendum est.

Dede neci : melior vacuâ sine regnet in aulâ.

vous la dire exactement; mais il est à croire que là-dessus les Philosophes s'accorderont mieux que les horloges (*). Quoi qu'il en soit, supposons qu'il étoit entre six et sept : et puisque non contens d'écrire le commencement et la fin du jour, les Poëtes, plus actifs que des manœuvres, n'en peuvent laisser en paix le milieu; voici comment dans leur langue j'exprimerois cette heure fortunée.

> Déjà du haut des Cieux le Dieu de la lumière
> Avoit en deux moitiés partagé l'hémisphère,
> Et pressant de la main ses coursiers déjà las,
> Vers l'hespérique bord accéléroit leurs pas.

Quand Mercure que la folie de Claude avoit toujours amusé, voyant son ame obstruée de toutes parts chercher vainement une issue, prit à part une des trois Parques, et lui dit : comment une femme a-t-elle assez de cruauté pour voir un misérable dans des tourmens si longs et si peu mérités? Voilà bientôt soixante-quatre ans qu'il est en querelle avec son ame. Qu'attends-tu donc encore? Souffre que les astrologues, qui depuis son avénement annoncent tous les ans et tous les mois son trépas, disent vrai du moins une fois. Ce n'est pas merveille, j'en conviens, s'ils se

(*) La mort de Claude fut long-temps cachée au peuple, jusqu'à ce qu'Agripine eût pris ses mesures pour ôter l'Empire à Britannicus et l'assurer à Néron. Ce qui fit que le public n'en savoit exactement ni le jour ni l'heure.

Sed Clotho : ego mehercule, inquit, pusillum temporis adjicere illi volebam, dum hos pauculos qui supersunt, civitate donaret. Constituerat enim omnes Græcos, Gallos, Hispanos, Britannos, togatos videre. Sed quoniam placet aliquos peregrinos in semen relinqui, et tu ita jubes fieri, fiat. Aperit tum capsulam, et tres fusos profert. Unus erat Augurini, alter Babæ, tertius Claudii. Hos, inquit, tres uno anno exiguis temporum intervallis divisos, mori jubebo, nec illum incomitatum dimittam. Non oportet enim eum, qui modò se tot millia hominum sequentia videbat, tot præcedentia, tot circum fusa, subitò solum destitui. Contentus erit his interim convictoribus.

Hæc ait, et turpi convolvens stamina fuso
Abrupit stolidæ regalia tempora vitæ.
At Lachesis redimita comas, ornata capillos,
Pieria crinem lauro frontemque coronans,
Candida de niveo subtemina vellere sumit,
Felici moderanda manu : quæ ducta colorem
Assumpsere novum : mirantur pensa sorores.
Mutatur vilis pretioso lana metallo ;

trompent en cette occasion : car qui trouva jamais son heure, et qui sait comment il peut rendre l'esprit? Mais n'importe ; fais toujours ta charge : qu'il meure et céde l'empire au plus digne.

Vraiment, répondit Clotho, je voulois lui laisser quelques jours pour faire Citoyens-Romains ce peu de gens qui sont encore à l'être, puisque c'étoit son plaisir de voir Grecs, Gaulois, Espagnols, Bretons, et tout le monde, en toge. Cependant, comme il est bon de laisser quelques étrangers pour graine, soit fait selon votre volonté. Alors elle ouvre une boëte et en tire trois fuseaux : l'un pour Augurinus, l'autre pour Babe, et le troisieme pour Claude ; ce sont, dit-elle, trois personnages que j'expedierai dans l'espace d'un an à peu d'intervalle entr'eux, afin que celui-ci n'aille pas tout seul. Sortant de se voir environné de tant de milliers d'hommes, que deviendroit-il abandonné tout d'un coup à lui-même ? Mais ces deux camarades lui suffiront.

Elle dit : et d'un tour fait sur un vil fuseau,
Du stupide mortel abrégeant l'agonie,
Elle tranche le cours de sa royale vie.
A l'instant Lachésis, une de ses deux sœurs,
Dans un habit paré de festons et de fleurs,
Et le front couronné des lauriers du Permesse,
D'une toison d'argent prend une blanche tresse
Dont son adroite main forme un fil délicat.

Aurea formoso descendunt sæcula filo.
Nec modus est illis, felicia vellera ducunt,
Et gaudent implere manus, sunt dulcia pensa.
Sponte suâ festinat opus, nulloque labore
Mollia contorto descendunt stamina fuso.
Vincunt Tithoni, vincunt et Nestoris annos.
Phœbus adest cantuque juvat, gaudetque futuris:
Et lætus nunc plectra movet, nunc pensa ministrat.
Detinet intentas cantu, fallitque laborem.
Dumque nimis citharam, fraternaque carmina laudant,
Plus solito nevere manus: humanaque fata
Laudatum transcendit opus. Ne demite Parcæ,
Phœbus ait: vincat mortalis tempora vitæ,
Ille mihi similis vultu, similisque decore,
Nec cantu, nec voce minor: felicia lassis
Sæcula præstabit, legumque silentia rumpet.
Qualis discutiens fugientia lucifer astra;
Aut qualis surgit redeuntibus hesperus astris:
Qualis cum primùm tenebris aurora solutis
Induxit rubicunda diem, sol aspicit orbem
Lucidus, et primos è carcere concitat axes:
Talis Cæsar adest, talem jam Roma Neronem
Adspicit, flagrat nitidus fulgore remisso
Vultus, et affuso cervix formosa capillo.

Hæc Apollo. At Lachesis, quæ et ipsa homini fortissimo faveret, fecit, et plena orditur manu, et Neroni multos annos de sûo donat. Claudium autem jubent omnes χαίροντας, εὐφημοῦντας ἐκπέμπειν δόμων. Et ille quidem

Le fil sur le fuseau prend un nouvel éclat,
De sa rare beauté les sœurs sont étonnées,
Et toutes à l'envi de guirlandes ornées,
Voyant briller leur laine et s'enrichir encor
Avec un fil doré filent le siècle d'or :
De la blanche toison la laine détachée
Et de leurs doigts légers rapidement touchée,
Coule à l'instant sans peine, et file et s'embellit,
De mille et mille tours le fuseau se remplit.
Qu'il passe les longs jours et la trame fertile
Du rival de Céphale et du vieux Roi de Pyle.
Phœbus, d'un chant de joie annonçant l'avenir,
De fuseaux toujours neufs s'empresse à les servir,
Et cherchant sur sa lyre un ton qui les séduise,
Les trompe heureusement sur le temps qui s'épuise.
Puisse un si doux travail, dit-il, être éternel!
Les jours que vous filez ne sont pas d'un mortel :
Il me sera semblable et d'air et de visage,
De la voix et des chants il aura l'avantage,
Des siècles plus heureux renaîtront à sa voix;
Sa loi fera cesser le silence des loix.
Comme on voit du matin l'étoile radieuse
Annoncer le départ de la nuit ténébreuse;
Ou tel que le soleil dissipant les vapeurs,
Rend la lumière au monde et l'allégresse aux cœurs;
Tel César va paroître, et la terre éblouie
A ses premiers rayons est déjà réjouie.

Ainsi dit Apollon, et la Parque honorant la grande ame de Néron ajoute encore de son chef plusieurs années à celles qu'elle lui file à pleines mains. Pour Claude, tous ayant opiné que sa trame pourrie fût cou-

animam ebulliit, et eo desiit vivere videri. Expiravit autem dum comœdos audit, ut scias me non sine causâ illos timere. Ultima vox ejus inter homines audita est, cum majorem sonitum emisisset illâ parte, quâ faciliùs loquebatur : Væ me ! puto, concacavi me. Quid autem fecerit, nescio : omnia certè concacavit.

Quæ in terris postea sint acta, supervacuum est referre. Scitis enim optimè : nec periculum est, ne excidant, quæ memoriæ publicum gaudium impresserunt. Nemo felicitatis suæ obliviscitur. In cœlo quæ acta sint audite : fides penes autorem erit. Nunciatur Jovi, venisse quemdam bonæ staturæ, benè canum, nescio quid illum minari : assiduè enim caput movere, pedem dextrum trahere. Quæsisse se, cujus nationis esset ? respondisse nescio quid perturbato sono : et voce confusâ, non intelligere se linguam ejus : nec Græcum esse, nec Romanum, nec ullius gentis notæ.

Tum Jupiter Herculem, quia totum orbem terrarum pererraverat, et nosce videbatur omnes nationes, jubet et explorare, quorum hominum esset. Tum Hercules primo adspectu sanè perturbatus est, ut qui etiam non omnia monstra timuerit : ut vidit novi generis faciem, insolitum inces-

pée, aussi-tôt il cracha son ame et cessa de paroître en vie. Au moment qu'il expira il écoutoit des comédiens ; par où l'on voit que si je les crains ce n'est pas sans cause. Après un son fort bruyant de l'organe dont il parloit le plus aisément, son dernier mot fut ; *foin ! Je me suis embrené.* Je ne sais au vrai ce qu'il fit de lui, mais ainsi faisoit-il toutes choses.

Il seroit superflu de dire ce qui s'est passé depuis sur la terre. Vous le savez tous, et il n'est pas à craindre que le public en perde la mémoire. Oublia-t-on jamais son bonheur ? Quant à ce qui s'est passé au ciel, je vais vous le rapporter ; et vous devez, s'il vous plaît, m'en croire. D'abord on annonça à Jupiter un Quidam d'assez bonne taille, blanc comme une chevre, branlant la tête et traînant le pied droit d'un air fort extravagant. Interrogé d'où il étoit, il avoit murmuré entre ses dents je ne sais quoi, qu'on ne put entendre, et qui n'étoit ni grec ni latin, ni dans aucune langue connue.

Alors Jupiter s'adressant à Hercule qui ayant couru toute la terre en devoit connoître tous les peuples, le chargea d'aller examiner de quel pays étoit cet homme. Hercule, aguerri contre tant de monstres, ne laissa pas de se troubler en abordant celui-ci : frappé de cette étrange face, de ce marcher inusité, de ce beuglement rau-

sum, vocem nullius terrestris animalis, sed (qualis esse marinis belluis solet) raucam et implicatam, putavit sibi tertium decimum laborem venisse. Diligentiùs intuenti, visus est quasi homo. Accessit itaque, et quod facillimum fuit Græculo, ait :

τὶς πὸθεν εἶς ἀνδρῶν πὸταιτοὶ πτὸλις.

Ubi hæc Claudius, gaudet esse illic philologos homines, sperat futurum aliquem historiis suis locum. Itaque et ipse Homerico versu Cæsarem se esse significans ait :

ἰλιὸθεν με φέρων ἄνεμος Κικὸνεσσι πέλασσεν.

Erat autem sequens versus verior, æque Homericus :

ἔνθα δ' ἐγὼν πὸλιν ἔπραθον ; ὤλεσα δ' αὐτούς.

Et imposuerat Herculi homini, minimè vafro, nisi fuisset illic Febris, quæ fano suo relicto sola cum illo venerat : cæteros omnes Deos Romæ reliquerat. Iste, inquit, mera mendacia narrat. Ego tibi dico ; quæ cum ipso tot annos vixi, Lugduni natus est : Marci municipem vides : quod tibi narro, ad sextum decimum lapidem à Vienna natus est, Gallus Germanus. Itaque quod Gallum facere oportebat, Romam cœpit. Hunc ego tibi recipio Lugduni natum, ubi Licinius multos annos regnavit. Tu autem

que et sourd, moins semblable à la voix d'un animal terrestre qu'au mugissement d'un monstre marin : ah, dit-il, voici mon treizième travail ! Cependant en regardant mieux il crut démêler quelques traits d'un homme. Il l'arrête et lui dit aisément en Grec bien tourné.

D'où viens-tu, quel est-tu, de quel pays es-tu?

A ce mot, Claude voyant qu'il y avoit là des beaux esprits, espéra que l'un d'eux écriroit son histoire ; et s'annonçant pour César par un vers d'Homère, il dit :

Les vents m'ont amené des rivages Troyens.

Mais le vers suivant eût été plus vrai ;

Dont j'ai détruit les murs, tué les citoyens.

Cependant il en auroit imposé à Hercule qui est un assez bon homme de Dieu, sans la Fievre, qui laissant toutes les autres divinités à Rome, seule avoit quitté son Temple pour le suivre. Apprenez, lui dit-elle, qu'il ne fait que mentir ; je puis le savoir, moi qui ai demeuré tant d'années avec lui : c'est un bourgeois de Lyon ; il est né dans les Gaules à dix-sept milles de Vienne ; il n'est pas Romain, vous dis-je, c'est un franc Gaulois, et il a traité Rome à la Gauloise. C'est un fait qu'il est de Lyon où Licinius a commandé si long-

qui plura loca calcasti, quam ullus mulio perpetuarius, Lugdunenses scire debes, et multa millia inter Xantum et Rhodanum interesse.

Excandescit hoc loco Claudius, et quanto potest murmure irascitur. Quid diceret, nemo intelligebat. Ille autem Febrim duci jubebat, illo gestu solutæ manus, et ad hoc unum satis firmæ, quo decollare homines solebat. Jusserat illi collum præcidi. Putares omnes illius esse libertos, adeo illum nemo curabat.

Tum Hercules : Audi me, inquit, tu, et desine fatuari : venisti hùc, ubi mures ferrum rodunt. Citius mihi verum, ne tibi alogias excutiam. Et quo terribilior esset, tragicus fit, et ait :

Exprome propere, sede quâ genitus cluas
Hoc ne peremptus stipite, ad terram accidas.
Hæc clava reges sæpe mactavit feros,
Quid nunc profatu vocis incerto sonas?
Quæ patria, quæ gens mobile eduxit caput,
Edissere : equidem regna tergemini petens
Longinqua regis, unde ab Hesperio mari
Inachiam ad urbem nobile advexi pecus.
Vidi duobus imminens fluviis jugum.
Quod Phœbus ortu semper obverso videt:
Ubi Rhodanus ingens amne prærapido fluit,
Ararque dubitans quo suos cursus agat,

temps. Vous qui avec couru plus de pays qu'un vieux muletier, devez savoir ce que c'est que Lyon, et qu'il y a loin du Rhône au Xante.

Ici Claude enflammé de colere se mit à grogner le plus haut qu'il put. Voyant qu'on ne l'entendoit point, il fit signe qu'on arrêtât la Fievre ; et du geste dont il faisoit décoller les gens, (seul mouvement que ses deux mains sussent faire) ordonna qu'on lui coupât la tête. Mais il n'étoit non plus écouté que s'il eût parlé encore à ses affranchis. (*)

Oh oh! l'ami, lui dit Hercule, ne va pas faire ici le sot. Te voici dans un séjour où les rats rongent le fer ; déclare promptement la vérité avant que je te l'arrache ; puis prenant un ton tragique pour lui en mieux imposer, il continua ainsi :

Nomme à l'instant les lieux où tu reçus le jour,
Ou ta race avec toi va périr sans retour.
De grands Rois ont senti cette lourde massue,
Et ma main dans ses coups ne s'est jamais déçue ;
Tremble de l'éprouver encore à tes dépens.
Quel murmure confus entens-je entre tes dents?
Parle, et ne me tiens pas plus long-temps en attente :
Quels climats ont produit cette tête branlante?
Jadis dans l'Hespérie au triple Geryon
J'allai porter la guerre, et par occasion,

(*) On sait combien cet imbécille avoit peu de considération dans sa maison : à peine le maître du monde avoit il un valet qui lui daignât obéir. Il est étonnant que Sénèque ait osé dire tout cela, lui qui étoit si courtisan ; mais Agrippine avoit besoin de lui, et il le savoit bien.

Q 2

Tacitus quietis alluit ripas vadis.
Est ne illa tellus spiritus altrix tui?

Hæc satis animosè et fortiter. Nihilominus mentis suæ non est, et timet μωροῦ πληγήν. Claudius ut vidit virum valentem, oblitus nugarum, intellexit neminem parem sibi Romæ fuisse : illic non habere se idem gratiæ : Gallum in suo sterquilinio plurimum posse. Itaque quantùm intelligi potuit, hæc visus est dicere.

Ego te, fortissime Deorum Hercules, speravi mihi affuturum apud alios : et si quis à me notorem petiisset, te fui nominaturus, qui me optimè nosti. Nam si memoria repetis, ego eram, qui tibi ante templum tuum jus dicebam totis diebus mense Julio et Augusto. Tu scis quantum illic miseriarum pertulerim, cum causidicos audirem et diem et noctem : in quos si incidisses, valde fortis licet, maluisses cloacas Augiæ purgare : multo plus ego stercoris exhausi. Sed quoniam volo ; non mirum, quod impetum in curiam fecisti : nihil tibi clusi est.

De ses nobles troupeaux ravis dans son étable
Ramenai dans Argos le trophée honorable.
En route, aux pieds d'un mont doré par l'orient,
Je vis se réunir dans un séjour riant,
Le rapide courant de l'impétueux Rhône,
Et le cours incertain de la paisible Saône :
Est-ce là le pays où tu reçus le jour ?

Hercule en parlant de la sorte affectoit plus d'intrépidité qu'il n'en avoit dans l'ame, et ne laissoit pas de craindre la main d'un fou. Mais Claude lui voyant l'air d'un homme résolu qui n'entendoit pas raillerie, jugea qu'il n'étoit pas là comme à Rome où nul n'osoit s'égaler à lui, et que partout le coq est maître sur son fumier. Il se remit donc à grogner ; et autant qu'on put l'entendre il sembla parler ainsi.

J'espérois, ô le plus fort de tous les Dieux ! que vous me protégeriez auprès des autres, et que si j'avois eu à me renommer de quelqu'un, c'eût été de vous qui me connoissez si bien. Car souvenez-vous en, s'il vous plaît, quel autre que moi tenoit audience devant votre temple durant les mois de Juillet et d'Août ? Vous savez ce que j'ai souffert là de miseres, jour et nuit à la merci des avocats. Soyez sûr, tout robuste que vous êtes, qu'il vous a mieux valu purger les étables d'Augias que d'essuyer leurs criailleries ; vous avez avalé moins d'ordures (*).

(*) Il y a ici très évidemment une lacune que je ne vois pourtant marquée dans aucune édition.

Modo dic nobis, qualem Deum istum fieri velis : ἐπικούρειος θεὸς non potest esse : οὔτε αὐτὸς πρᾶγμα ἔχει, οὔτε ἄλλοις παρέχει. Stoicus ? quomodo potest rotundus esse (ut ait Varro) sine capite, sine præputio ? Est aliquid in eo stoici Dei : jam video, nec cor nec caput habet. Si Mehercules à Saturno petiisset hoc beneficium cujus mensem toto anno celebravit Saturnalia ejus princeps non tulisset. Illum Deum ab Jove, quem quantum quidem in illo fuit, damnavit incesti. L. Syllanum enim generum suum occidit. Oro per quod sororem suam, festivissimam omnium puellarum, quam omnes Venerem vocarent, maluit Junonem vocare. Quare, inquit, quæro enim, sororem suam stultè studere ; Athenis dimidium licet, Alexandriæ totum? Quia Romæ, inquit, mures molas lingunt ; hic nobis curva corrigit. Quid in cubiculo suo faciat, nescio : etiam cœli scrutatur plagas, Deus fieri vult. Parum est quod templum in Britanniâ habet, quod hunc barbari colunt, et ut Deum orant. Ἀλώρου φιλάτου χήνι.

Tandem Jovi venit in mentem, privatis intra curiam morantibus sententiam dicere,

Or dites-nous quel Dieu nous ferons de cet homme-ci ? En ferons-nous un Dieu d'Epicure, parce qu'il ne se soucie de personne ni personne de lui ? Un Dieu Stoïcien, qui, dit Varron, ne pense ni n'engendre ? N'ayant ni cœur ni tête il semble assez propre à le devenir. Eh Messieurs ! s'il eût demandé cet honneur à Saturne même, dont, présidant à ses jeux, il fit durer le mois toute l'année, il ne l'eût pas obtenu. L'obtiendra-t-il de Jupiter qu'il a condamné pour cause d'inceste autant qu'il étoit en lui, en faisant mourir Silanus son gendre : et cela pourquoi ? parce qu'ayant une sœur d'une humeur charmante et que tout le monde appelloit Vénus, il aima mieux l'appeller Junon. Quel si grand crime est-ce donc, direz-vous, de fêter discrétement sa sœur ? La loi ne le permet-elle pas à demi dans Athènes, et dans l'Egypte en plein (*)?.... A Rome..... oh à Rome ignorez - vous que les rats mangent le fer ? Notre sage bouleverse tout. Quant à lui, j'ignore ce qu'il faisoit dans sa chambre; mais le voilà maintenant furetant le ciel pour se faire Dieu, non content d'avoir en Angleterre un temple où les barbares le servent comme tel.

A la fin, Jupiter s'avisa qu'il falloit arrêter les longues disputes et faire opiner

(*) On sait qu'il étoit permis en Egypte d'épouser sa sœur de père et de mère, et cela étoit aussi permis à Athènes, mais pour la sœur de mère seulement. Le mariage d'Elpinice et de Cimon en fournit un exemple.

nec disputare. Ego, inquit, P. C. interrogare vobis permiseram, vos mera mapalia fecistis. Volo servitis disciplinam curiæ. Hic qualiscumque est, quid de nobis existimabit.

Illo dimisso, primus interrogatur sententiam Janus patres : is designatus erat in Kal. Julias postmeridianus Cos. homo quantumvis vafer, qui semper videt ἅμα πρόσσω χί ὀπίσσω. Is multa diserte, quod in foro vivat, dixit, quæ notarius persequi non potuit, et ideo non refero : ne aliis verbis ponam, quæ ab illo dicta sunt. Multa dixit de magnitudine deorum : non debere hunc vulgo dari honorem. Olim, inquit, magna res erat Deum fieri : jam fama nimium fecisti. Itaque ne videar in personam, non in rem sententiam dicere, censeo ne quis post hunc diem Deus fiat ex his qui ἀρούρης καρπὸν ἔδουσιν : aut ex his, quos alit ζείδωρος ἄρουρα. Qui contra hoc S. C. Deus factus, fictus, pictusve erit, eum dedi larvis, et proximo munere inter novos auctoratos ferulis vapulare placet.

chacun à son rang. Peres Conscripts, dit il à ses collegues; au lieu des interrogations que je vous avois permises, vous ne faites que battre la campagne; j'entends que la cour reprenne ses formes ordinaires : que penseroit de nous ce postulant tel qu'il soit ?

L'ayant donc fait sortir, il alla aux voix, en commençant par le pere Janus. Celui-ci consul d'une après-dînée, désigné le premier Juillet, ne laissoit pas d'être homme à deux envers, regardant à la fois devant et derrière : en vrai pilier de barreau il se mit à débiter fort disertement beaucoup de belles choses que le scribe ne put suivre, et que je ne répéterai pas de peur de prendre un mot pour l'autre. Il s'étendit sur la grandeur des Dieux, soutint qu'ils ne devoient pas s'associer des faquins. Autrefois, dit-il, c'étoit une grande affaire que d'être fait Dieu, aujourd'hui ce n'est plus rien (*). Vous n'avez déjà rendu cet homme-ci que trop célebre. Mais de peur qu'on ne m'accuse d'opiner sur la personne et non sur la chose, mon avis est que désormais on ne déifie plus aucun de ceux qui broutent l'herbe des champs ou qui vivent des fruits de la terre. Que si malgré

(*) Je ne saurois me persuader qu'il n'y ait pas encore une lacune entre ces mots; *Olim, inquit, magna res erat Deum fieri* : et ceux-ci, *jam fama nimium fecisti.* Je n'y vois ni liaison ni transition, ni aucune espèce de sens à les lire ainsi de suite.

Proximus interrogatur sententiam Diespiter Vicæ Potæ filius, et ipse designatus Cos. nummulariolus. Hic quæstu se sustinebat, vendere civitatulas solebat. Ad huncce bellè accessit Hercules, et auriculam ei tetigit. Itaque in hæc verba censet: Cum Divus Claudius Divum Augustum sanguine contingat; nec minùs Divam Augustam aviam suam, quam ipse Deam esse jussit, longèque omnes mortales sapientiâ antecellat, sitque è republicâ esse aliquem, qui cum Romulo possit:

. . . . Ferventia rapa vorare:

censeo, ut D. Claudius ex hac die Deus fiat, ita uti ante eum quis optimo jure factus sit: eamque rem ad μεταμορφώσεις Ovidii adjiciendam.

Variæ erant sententiæ, et videbatur Claudius sententia vincere. Hercules enim, qui videret ferrum suum in igne esse, modò hùc, modò illùc cursabat, et aiebat: Noli mihi invidere, mea res agitur: deinde si quid volueris, invicem faciam; manus manum lavat.

Tunc divus Augustus surrexit sententiæ suæ dicendæ, et summa facundia disseruit. P. C. vos testes habeo ex quo Deus factus

ce sénatus-consulte quelqu'un d'eux s'ingere à l'avenir de trancher du Dieu, soit de fait, soit en peinture, je le dévoue aux larves, et j'opine qu'à la première foire sa déïté reçoive les étrivieres et soit mise en vente avec les nouveaux esclaves.

Après cela vint le tour du divin fils de Vica-Pota, désigné consul grippe-sou et qui gagnoit sa vie à grimeliner et vendre les petites villes. Hercule passant donc à celui-ci lui toucha galamment l'oreille et il opina dans ces termes : attendu que le divin Claude est du sang du divin Auguste et du sang de la divine Livie son ayeule, à laquelle il a même confirmé son brevet de déesse; qu'il est d'ailleurs un prodige de science et que le bien public exige un adjoint à l'écot de Romulus ; j'opine qu'il soit dès ce jour créé et proclamé Dieu en aussi bonne forme qu'il s'en soit jamais fait, et que cet événement soit ajouté aux métamorphoses d'Ovide.

Quoiqu'il y eût divers avis, il paroissoit que Claude l'emporteroit ; et Hercule qui sait battre le fer tandis qu'il est chaud, couroit de côté et d'autre, criant : Messieurs, un peu de faveur ; cette affaire-ci m'intéresse ; dans une autre occasion vous disposerez aussi de ma voix : il faut bien qu'une main lave l'autre.

Alors le divin Auguste s'étant levé, pérora fort pompeusement et dit : Pères Conscripts, je vous prends à témoin que depuis

sum, nullum verbum mé fecisse. Semper meum negotium ago. Sed non possum amplius dissimulare, et dolorem quem graviorem pudor facit, continere. In hoc terra marique pacem peperi? Ideò civilia bella compescui? Ideò legibus urbem fundavi, operibus ornavi? Et quid dicam P. C. non invenio: omnia infrà indignationem verba sunt. Confugiendum est ita que à me ad Messalæ Corvini disertissimi viri illam sententiam: Præcidit jus imperii. Hic P. C. qui nobis non posse videtur muscam excitare, tam facilè homines occidebat, quàm canis exta edit. Sed quid ego de tot acribus viris dicam? Non vacat deflere publicas clades intuenti domestica mala. Itaque illa omittam, hæc referam. Etiamsi Phormea Græce nescit, ego scio. ΕΝΤΙΚΟΝΤΟΝΥΚΗΝΔΙΗΣ senescit. Iste quem videtis, per tot annos sub meo nomine latens, hanc mihi gratiam retulit, ut duas Julias proneptes meas occideret; alteram ferro, alteram fame: unum abnepotem L. Syllanum. Videris Jupiter, an in caussâ malâ certé in tuâ, si hic inter nos futurus est. Dic mihi, Dive Claudi, quare quemquam ex his, quos, quasque occidisti, antequam de caussâ cognosceres, antequam audires, damnasti? Hoc fieri solet? in cælo non fit. Ecce Jupiter, qui tot an-

que je suis Dieu je n'ai pas dit un seul mot ; car je ne me mêle que de mes affaires. Mais comment me taire en cette occasion ? Comment dissimuler ma douleur que le dépit aigrit encore ? C'est donc pour la gloire de ce misérable que j'ai rétabli la paix sur mer et sur terre ; que j'ai étouffé les guerres civiles ; que Rome est affermie par mes loix et ornée par mes ouvrages ? O Pères Conscripts ! je ne puis m'exprimer, ma vive indignation ne trouve point de termes ; je ne puis que redire après l'éloquent Messala, l'Etat est perdu ! Cet imbécille, qui paroît ne pas savoir troubler l'eau, tuoit les hommes comme des mouches. Mais que dire de tant d'illustres victimes ? Les désastres de ma famille me laissent-ils des larmes pour les malheurs publics ? Je n'ai que trop à parler des miens *(*)*. Ce galant homme que vous voyez, protégé par mon nom durant tant d'années, me marqua sa reconnoissance en faisant mourir Lucius Silanus un de mes arrière-petits-neveux, et deux Julies mes arrière-petites-nièces, l'une par le fer, l'autre par la faim. Grand Jupiter, si vous l'admettez parmi nous, à tort ou non, ce sera sûrement à votre blâme. Car dis-moi, je te prie, ô divin Claude, pourquoi tu fis tant

(*) Je n'ai point traduit ces mots. *Etiamsi Phormea Græce nescit, ego scio* ENTIKONTONYKHNΔIHΣ *Senescit*, ou *se nescit*, parce par je n'y entends rien du tout. Peut-être aurois-je trouvé quelque éclaircissement dans les adages d'Erasme, mais je ne suis pas à portée de les consulter.

nos regnat, uni Vulcano crus fregit, quem

ῥίψε ποδὸς τεταγὼν ἀπὸ βηλοῦ θεσπεσίοιο.

et iratus fuit uxori, et suspendit illam: numquid occidit? Tu Messalinam, cujus æquè avunculus major eram, quàm tuus, occidisti. Nescio inquis? Dii tibi malefaciant: adeo istud turpiùs est, quod nescis, quàm quod occidisti.

Iste C. Cæsarem non dèsiit mortuum prosequi. Occiderat ille socerum: hic et generum. Caius Cæsar Crassi filium vetuit magnum vocari: hic nomen illi reddidit, caput tulit. Occidit in unâ domo Crassum Magnum, Scriboniam, Tristioniam, Assarionem, nobiles tamen: Crassum verò tam fatuum, ut etiam regnare posset. Cogitate, P. C., quale portentum in numerum Deorum se recipi cupiat. Hunc nunc Deum facere vultis? Videte corpus ejus, Diis iratis natum. Ad summam tria verba citò dicat, et servum me ducat. Hunc Deum quis colet, quis credet? Denique dum tales Deos facitis, nemo vos Deos esse credet. Summa rei, P. C. si honeste inter vos gessi, si nulli duriùs respondi, vindicate injurias meas. Ego pro sententiâ meâ hoc censeo. Atque ita ex tabellâ recitavit.

tuer de gens sans les entendre, sans même t'informer de leurs crimes ? C'étoit ma coutume. Ta coutume ? On ne la connoît pas ici. Jupiter qui règne depuis tant d'années a-t-il jamais rien fait de semblable ? Quand il estropia son fils, le tua-t-il ? Quand il pendit sa femme, l'étrangla-t-il ? Mais toi n'as-tu pas mis à mort Messaline, dont j'étois le grand oncle ainsi que le tien (*) ? Je l'ignore, dis-tu ? Misérable ! Ne sais-tu pas qu'il t'est plus honteux de l'ignorer que de l'avoir fait ?

Enfin Caïus Caligula s'est ressuscité dans son successeur. L'un fait tuer son beau-père (†), et l'autre son gendre (¶). L'un défend qu'on donne au fils de Crassus le surnom de grand, l'autre le lui rend et lui fait couper la tête. Sans respect pour un sang illustre, il fait périr dans une même maison, Scribonie, Tristionie, Assarion, et même Crassus le grand, ce pauvre Crassus si complétement sot qu'il eût mérité de régner : songez, Pères Conscripts, quel monstre ose aspirer à siéger parmi nous ! Voyez, comment déifier une telle figure, vil ouvrage des Dieux irrités ! A quel culte, à quelle foi pourra-t-il prétendre ? Qu'il réponde, et je me rends. Messieurs, Mes-

(*) Par l'adoption de Drusus, Auguste étoit l'ayeul de Claude, mais il étoit aussi son grand-oncle par la jeune Antonia, mère de Claude et nièce d'Auguste.

(†) M. Syllanus.

(¶) Pompeius Magnus.

Quando quidem divus Claudius occidit socerum suum Appium Syllanum, generos duos, Pompeium magnum et L. Syllanum, Socerum filiæ suæ Crassum, frugi hominem, tam similem sibi, quàm ovo ovum, Scriboniam socrum filiæ suæ, Messalinam uxorem suam; et cæteros, quorum numerus iniri non potuit : placet mihi in eum severè animadverti, nec illi rerum judicandarum vocationem dari, eumque quàm primùm exportari, et cœlo intra dies XXX excedere, olympo intra diem tertium.

Pedibus in hanc sententiam itum est. Nec mora, Cyllenius illum collo obtorto trahit ad inferos,

Illuc unde negant redire quemquam.

Dum descendunt per viam sacram, interrogat Mercurius, quid sibi velit ille concursus hominum, num Claudii funus esset? Et erat omnium formosissimum, et impensâ curâ plenum, ut scires Deum efferri, tibicinum, cornicinum, omnisque generis æneatorum tanta turba, tantus conventus, ut etiam Claudius audire posset. Omnes

sieurs, si vous donnez la divinité à de telles gens, qui diable reconnoîtra la vôtre ? En un mot, Pères Conscripts, je vous demande, pour prix de ma complaisance et de ma discrétion, de venger mes injures. Voilà mes raisons et voici mon avis.

Comme ainsi soit que le divin Claude a tué son beau-père Appius Silanus, ses deux gendres, Pompeïus Magnus et Lucius Silanus, Crassus beau-père de sa fille, cet homme si sobre (*), et en tout si semblable à lui, Scribonie belle-mère de sa fille, Messaline sa propre femme, et mille autres dont les noms ne finiroient point : j'opine qu'il soit sévérement puni, qu'on ne lui permette plus de siéger en justice, qu'enfin banni sans retard il ait à vider l'Olympe en trois jours et le Ciel en un mois.

Cet avis fut suivi tout d'une voix. A l'instant le Cyllénien (¶) lui tordant le col le tire au séjour,

> D'où nul, dit-on, ne retourna jamais.

En descendant par la Voie sacrée, ils trouvent un grand concours dont Mercure demande la cause. Parions, dit-il, que c'est

(*) Je n'ai guères besoin, je crois, d'avertir que ce mot est pris ironiquement. Suétonne après avoir dit qu'en tout temps, en tout lieu, Claude, étoit toujours prêt à manger et boire, ajoute qu'un jour ayant senti de son tribunal l'odeur du dîné des Saliens, il planta-là toute l'audience et courut se mettre à table avec eux.

(¶) Mercure.

læti, hilares. P. Rom. ambulabat tamquam liber. Agatho, et pauci causidici plorabant, sed planè ex animo. Jurisconsulti è tenebris procedebant, pallidi, graciles, vix habentes animam, tamquam qui cum maximè reviviscerent. Et is unus cum vidisset capita conferentes, et fortunas suas deplorantes causidicos, accedit et ait : Dicebam vobis ; non semper Saturnalia erunt.

Claudius ut vidit funus suum, intellexit se mortuum esse. Ingenti enim μεγαληγορία nœvia cantabatur anapæstis.

Fundite fletus,
Edite planctus,
Fingite luctus,
Resonet tristi
Clamore forum ;
Cecidit pulchre
Cordatus homo.
Quo non alius
Fuit in toto
Fortior orbe.
Ille citato
Vincere cursu
Poterat celeres ;
Ille rebelles
Fundere Parthos,
Levibusque sequi

sa pompe funèbre ; et en effet, la beauté du convoi, où l'argent n'avoit pas été épargné, annonçoit bien l'enterrement d'un Dieu. Le bruit des trompettes, des cors, des instrumens de toute espèce et surtout de la foule. étoit si grand, que Claude lui-même pouvoit l'entendre. Tout le monde étoit dans l'allégresse ; le peuple Romain marchoit légérement comme ayant secoué ses fers. Agathon et quelques chicaneurs pleuroient tout bas dans le fond du cœur. Les Jurisconsultes, maigres, exténués (*), commençoient à respirer, et sembloient sortir du tombeau. Un d'entr'eux voyant les avocats la tête basse déplorer leur perte, leur dit en s'approchant : ne vous le disois-je pas, que les Saturnales ne dureroient pas toujours ?

Claude, en voyant ses funérailles, comprit enfin qu'il étoit mort. On lui beugloit à pleine tête ce chant funèbre en jolis vers heptasyllabes.

> O cris, ô perte, ô douleurs !
> De nos funestes clameurs
> Faisons retentir la place :
> Que chacun se contrefasse.
> Crions d'un commun accord :
> Ciel ! ce grand homme est donc mort !
> Il est donc mort ce grand homme !
> Hélas ! vous savez tout comme,

(*) Un juge qui n'avoit d'autre loi que sa volonté, donnoit peu d'cuvrage à ces Messieurs-là.

Persida telis,
Certâque manu
Tendere nervum ?
Qui præcipites
Vulnere parvo
Fingeret hostes,
Pictaque Medi
Terga fugacis.
Ille Britannos
Ultra noti
Littora ponti,
Et cæruleos
Scuta Brigantas
Dare Romuleis
Colla cathenis
Jussit, et ipsum
Nova Romanæ
Jura securis
Tremere Oceanum.
Deflete virum,
Quo non alius
Potuit citiùs
Discere caussas,
Unâ tantum
Parte auditâ,
Sæpè et neutrâ.
Quis nunc judex
Toto lites
Audiet anno ?
Tibi jam cedet
Sede relictâ,
Qui dat populo
Jura silent,

Sous la force de son bras,
Il mit tout le monde à bas.
Falloit-il vaincre à la course,
Falloit-il jufques sous l'Ourse
Des Bretons presque ignorés,
Du Cauce aux cheveux dorés
Mettre l'orgueil à la chaîne,
Et sous la hache Romaine
Faire trembler l'Océan?
Falloit-il en moins d'un an
Dompter le Parthe rebelle?
Falloit-il d'un bras fidèle
Bander l'arc, lancer des traits
Sur des ennemis défaits,
Et d'une audace guerrière
Blesser le Mède au derrière?
Notre homme étoit prêt à tout;
De tout il venoit à bout.
Pleurons ce nouvel oracle,
Ce grand prononceur d'arrêts,
Ce Minos que par miracle
Le ciel forma tout exprès.
Ce Phénix des beaux génies
N'épuisoit point les parties
En plaidoyers superflus;
Pour juger sans se méprendre
Il lui suffisoit d'entendre
Une des deux tout au plus.
Quel autre toute l'année
Voudra siéger désormais,
Et n'avoir dans la journée,
De plaisir que les procès?
Minos, cédez-lui la place:

Cretæa tenens
Oppida centum.
Cædite mœstis
Pectora palmis,
O causidici,
Venale genus:
Vosque poetæ,
Lugete novi;
Vosque in primis
Qui concusso
Magna parastis
Lucra fritillo.

Delectatur laudibus suis Claudius, et cupiebat diutiùs spectare. Injicit illi manum Talthybius Deorum nuncius, et trahit capite obvòluto, ne quis eum possit agnoscere, per campum Martium: et inter Tiberim et viam tectam descendit ad inferos.

Antecesserat jam compendiaria via Narcissus libertus, ad patronum excipiendum, et venienti nitidus, ut erat à Balneo, occurrit et ait: Quid Dii ad homines? Celeriùs, inquit Mercurius, et venire nos nuncia. Ille autem patrono plura blandiri vólebat, quem Mercurius iterùm festinare jussit, et virga morantem impulit. Dicto citùs Narcissus evolat. Omnia procliva sunt, facilè descenditur. Itaque quamvis podagricus esset, momento temporis pervenit

Déjà son ombre vous chasse,
Et va juger aux enfers.
Pleurez, avocats à vendre,
Vos cabinets sont déserts;
Rimeurs, qu'il daignoit entendre,
A qui lirez-vous vos vers?
Et vous, qui comptiez d'avance
Des cornets et de la chance
Tirer un ample trésor,
Pleurez, brelandier célèbre:
Bientôt un bûcher funèbre
Va consumer tout votre or.

Claude se délectoit à entendre ses louanges, et auroit bien voulu s'arrêter plus long-temps. Mais le héraut des Dieux lui mettant la main au collet et lui enveloppant la tête de peur qu'il ne fût reconnu, l'entraîna par le champ de Mars, et le fit descendre aux enfers entre le Tibre et la Voie couverte.

Narcisse ayant coupé par un plus court chemin, vint frais et sortant du bain au-devant de son maître, et lui dit: comment! les Dieux chez les hommes? Allons, allons, dit Mercure, qu'on se dépêche de nous annoncer. L'autre voulant s'amuser à cajoler son maître, il se hâta d'aller à coups de caducée, et Narcisse partit sur le champ. La pente est si glissante, et l'on descend si facilement, que tout goûteux qu'il étoit, il arrive en un moment à la porte des enfers. A sa vue, le monstre aux cent têtes dont

ad januam Ditis : ubi jacebat, ut ait Horatius, bellua centiceps ; sese movens, villosque horrendos excutiens ; pusillum superturbatur (albam canem in deliciis habere consuerat), ut illum vidit canem nigrum villosum sanè : quem non velis tibi in tenebris occurrere. Et magnâ inquit voce : Claudius Cæsar venit. Ecce extemplo cum plausu procedunt cantantes

εὑρήκαμεν, συγχαίρωμεν.

Hîc erat C. Silius Cos. desig. Junius Prætorius, Sex. Trallus, M. Helvius Trogus, Cotta, Tectus, Valens, Fabius, Equ. Rom. quos Narcissus duci jusserat. Medius erat in hâc cantantium tutbâ Mnester Panmimus, quem Claudius decori caussâ minorem fecerat. Nec non ad Messalinam citò rumor percrepuit, Claudium venisse. Convolarunt primùm omnium liberti, Polybius Myron, Harpocras, Amphæus et Pheronactes, quos omnes, nec ubi imparatus esset, præmiserat. Deinde præfecti duo, Justus Catonius, et Ruffus Pompeii F. Deinde amici, Saturnius Lucius, et Pedo Pompeius, et Lupus, et Celer Asinius, consulares. Novissimè fratris filia, sororis filia, gener, socer, socrus, omnes planè consanguinei. Et agmine facto, Claudio occurrunt. Quos cum vidisset Claudius,

parle Horace, s'agite, hérisse ses horribles crins; et Narcisse accoutumé aux caresses de sa jolie levrette blanche, éprouva quelque surprise à l'aspect d'un grand vilain chien noir à long poil, peu agréable à rencontrer dans l'obscurité. Il ne laissa pas pourtant de s'écrier à haute voix : voici Claude César. Aussi-tôt une foule s'avance en poussant des cris de joie et chantant :

Il vient, réjouissons-nous.

Parmi eux étoient Caïus Silius, consul désigné, Junius Prætorius, Sextius Trallus, Helvus Trogus, Cotta, Tectus, Valens, Fabius, chevaliers Romains que Narcisse avoit tous expédiés. Au milieu de la troupe chantante étoit le pantomime Mnester, à qui sa beauté avoit coûté la vie. Bientôt le bruit que Claude arrivoit, parvint jusqu'à Messaline, et l'on vit accourir des premiers au-devant de lui ses affranchis Polybe, Myron, Harpocrate, Amphæus et Peronacte, qu'il avoit envoyés devant pour préparer sa maison. Suivoient les deux préfets Justus Catonius, et Rufus fils de Pompée; puis ses amis, Saturnius Lucius, et Pedo Pompeïus, et Lupus, et Celer Asinius, consulaires. Enfin la fille de son frère, la fille de sa sœur, son gendre, son beau-père, sa belle-mère et presque tous ses parens. Toute cette troupe accourt au-devant de Claude, qui les voyant s'écria : bon, je trouve par-tout

exclamat : Παντα φίλων πλήρη. Quomodo vos hùc venistis ?

Tum Pedo Pompeius : Quid dicis, homo crudelissime? quæris quomodo ? Quis enim nos alius hùc misit quàm tu, omnium amicorum interfector ? In jus eamus : ego tibi hîc sellas ostendam. Ducit illum ad tribunal Æaci, is lege Corneliâ, quæ de sicariis lata est, quærebat : postulabat nomen ejus recipi ; edit subscriptionem : occisos Senatores XXX. Equites Rom. CCCXV. atque plures cæteros CLXXI. ὅσα ψάμαθός τε κόνις τε.

Exterritus Claudius, oculos undecumque circumfert, vestigat aliquem patronum qui se defenderet. Advocatum non invenit. Tandem procedit P. Petronius, vetus convictor ejus, homo Claudianâ linguâ disertus, et postulat advocationem. Non datur. Accusat Pedo Pompeius magnis clamoribus. Incipit Petronius velle respondere. Æacus, homo justissimus, vetat. Illum tantùm alterâ parte auditâ condemnat, et ait :

εἴκε πάθοι τά κ' ἔρεξε, δίκη τ' ἰθεῖα γένοιτο.

Ingens silentium factum est. Stupebant omnes, novitate rei attoniti : negabant hoc unquam factum : Claudio iniquum magis videbatur quàm novum. De genere pœnæ diu disputatum est, quid illum pati oporteret. Erant qui dicerent, si uni Dii latu-

des amis ; par quel hasard êtes-vous ici ?

Comment, scélérat, dit Pedo Pompeïus, par quel hasard ? Et qui nous y envoya que toi-même, bourreau de tous tes amis ? Viens, viens devant le juge ; ici je t'en montrerai le chemin. Il le mène au tribunal d'Eaque, lequel précisément se faisoit rendre compte de la loi Cornelia sur les meurtriers. Pedo fait inscrire son homme et présente une liste de trente Sénateurs, trois cents quinze Chevaliers Romains, deux cents vingt-un citoyens, et d'autres en nombre infini, tous tués par ses ordres.

Claude effrayé tournoit les yeux de tous côtés pour chercher un défenseur, mais aucun ne se présentoit. Enfin, P. Petronius son ancien convive et beau parleur comme lui, requit vainement d'être admis à le défendre. Pedo l'accuse à grands cris, Pétrone tâche de répondre. Mais le juste Eaque le fait taire ; et après avoir entendu seulement l'une des parties, condamne l'accusé, en disant :

Il est traité comme il traita les autres.

A ces mots il se fit un grand silence : Tout le monde étonné de cette étrange forme, la soutenoit sans exemple ; mais Claude la trouva plus inique que nouvelle. On disputa long-temps sur la peine qui lui seroit imposée. Quelques-uns disoient qu'il falloit faire un échange, que Tantale mourroit

ram fecissent ; Tantalum siti periturum, nisi illi succurreretur : non unquam Sysiphum onere elevari : aliquando Ixionis miseri rotam sufflaminandam. Non placuit illi ex veteranis missionem dari, ne vel Claudius unquam simile speraret. Placuit novam pœnam excogitari debere, instituendum illi laborem irritum et alicujus cupiditatis species sine fine et affectu. Tum Æacus jubet illum aleà ludere pertuso fritillo. Et jam cœperat fugientes semper tesseras quærere, et nihil proficere.

Nam quoties missurus erat resonante fritillo,
Utraque subducto fugiebat tessera fundo;
Cumque recollectos auderet mittere talòs,
Lusuro similis semper, semperque petenti,
Decepere fidem : refugit, digitosque per ipsos
Fallax assiduo dilabitur alea furto.
Sic cum jam summi tanguntur culmina montis,
Irrita Sysipho volvuntur pondera collo.

Apparuit subitô C. Cæsar, et petere illum in servitutem cœpit : producit testes, qui illum viderant ab illo flagris, ferulis, colaphis vapulantem. Adjudicatur : C. Cæsari illum Æacus donavit. Is Menandro liberto suo tradidit, ut à cognitionibus ei esset.

de soif s'il n'étoit secouru, qu'Ixion avoit besoin d'enrayer, et Sysiphe de reprendre haleine ; mais comme relâcher un vétéran c'eût été laisser à Claude l'espoir d'obtenir un jour la même grâce, on aima mieux imaginer quelque nouveau supplice qui, l'assujettssant à un vain travail, irritât incessamment sa cupidité par une espérance illusoire. Eaque ordonna donc qu'il jouât aux dés avec un cornet percé, et d'abord on le vit se tourmenter inutilement à courir après ses dés.

Car à peine agitant le mobile cornet
Aux dés prêts à partir il demande sonnet,
Que malgré tous ses soins entre ses doigts avides
Du cornet défoncé, panier des Danaïdes,
Il sent couler les dés ; ils tombent, et souvent
Sur la table, entraîné par ses gestes rapides,
Son bras avec effort jette un cornet de vent.
(*) Ainsi pour terrasser son adroit adversaire
Sur l'arêne, un Athlète enflammé de colère,
Du ceste qu'il élève espère le frapper ;
L'autre gauchit, esquive, a le temps d'échapper,
Et le coup frappant l'air avec toute sa force,
Au bras qui l'a porté donne une rude entorse.

Là-dessus Caligula paroissant tout-à-coup se mit à le réclamer comme son esclave. Il produisoit des témoins qui l'avoient vu le charger de soufflets et d'étrivières. Aussi-tôt il lui fut adjugé par Eaque. Et Caligula le donna à Ménandre son affranchi, pour en faire un de ses gens.

(*) J'ai pris la liberté de substituer cette comparaison à celle de Sysiphe, employée par Sénèque et trop rebattue depuis cet auteur.

OLINDE

ET

SOPHRONIE,

TIRÉ DU TASSE.

LA

GERUSALEMME

LIBERATA,

CANTO SECONDO.

MENTRE il Tiranno s'apparechia all'armi,
Soletto Ismeno un dì gli s'appresenta :
Ismen, che trar di sotto ai chiusi marmi
Può corpo estinto, e far che spiri e senta :
Ismen, che al suon de' mormoranti carmi
Sin nella reggia sua Pluto spaventa,
E i suoi Demon negli empj uficj impiega
Pur come servi, e gli discioglie, e lega.

Questi or Macone adora, e fu Christiano,
Ma i primi riti anco lasciar non puote ;
Anzi sovente in uso empio e profano
Confonde le due leggi a se mal note.
Ed or dalle spelonche, ove lontano
Dal vulgo esercitar suol l' arti ignote,
Vien nel publico rischio al suo signore,
A Re malvagio consiglier peggiore.

Signor, dicea, senza tardar sen viene
Il vincitor esercito temuto;
Ma facciam noi ciò che a noi far conviene;
Darà il ciel, darà il mondo ai forti ajuto.

TRADUCTION

DU COMMENCEMENT DU SECOND CHANT DE LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE,

Contenant l'Histoire d'Olinde et de Sophronie.

TANDIS que le tyran se prépare à la guerre, Ismène un jour se présente à lui; Ismène qui de dessous la tombe peut faire sortir un corps mort et lui rendre le sentiment et la parole; Ismène qui peut, au son des paroles magiques, effrayer Pluton jusqu'en son palais; qui commande aux démons en maître, les emploie à ses œuvres impies, et les enchaîne ou délie à son gré.

Chrétien jadis, aujourd'hui Mahométan, il n'a pu quitter tout-à-fait ses anciens rites; et les profanant à de criminels usages, mêle et confond ainsi les deux loix qu'il connoît mal. Maintenant du fond des antres où il exerce ses arts ténébreux, il vient à son Seigneur dans le danger public : à mauvais roi, pire conseiller.

Sire, dit-il, la formidable et victorieuse armée arrive. Mais nous, remplissons nos

Ben tu di Re, di Duce hai tutte piene
Le parti, e lunge hai visto e provveduto,
S'empie in tal guisa ogn'altro i proprj uficj;
Tomba sia questa terra a' tuoi nemici.

Io quanto a me ne vengo, e del periglio
E dell' opre compagno ad ajutarte.
Ciò che può dar di vecchia età consiglio,
Tutto prometto, e ciò che magica arte
Gli Angeli, che dal cielo ebbero esiglio
Constringero delle fatiche a parte.
Ma dond' io voglia incomminciar gl'incanti,
E con quai modi, or narrerotti avanti.

Nel tempio de' Christiani occulto giace
Un sottoraneo altare; e quivi è il volto
Di colei, che sua diva e madre face
Quel vulgo del suo Dio nato e sepolto.
Dinanzi al simulacro accesa face
Continua splende: egli è in un velo avvolto;
Pendono intorno in lungo ordine i voti,
Che vi portaro i creduli devoti.

Or questa effigie lor di là rapita
Voglio che tu di propria man transporte,
E la riponga entro la tua Meschita:
Io poscia incanto adoprerò si forte,
Ch' ogni or, mentre ella qui fia custodita,
Sarà fatal custodia a queste porte;
Tra mura inespugnabili il tuo impero
Securo fia per novo alto mistero.

devoirs; le ciel et la terre seconderont notre courage. Doué de toutes les qualités d'un Capitaine et d'un Roi, vous avez de loin tout prévu, vous avez pourvu à tout; et si chacun s'acquitte ainsi de sa charge, cette terre sera le tombeau de vos ennemis.

Quant à moi, je viens de mon côté partager vos périls et vos travaux. J'y mettrai pour ma part les conseils de la vieillesse et les forces de l'art magique. Je contraindrai les anges bannis du ciel à concourir à mes soins. Je veux commencer mes enchantemens par une opération dont il faut vous rendre compte.

Dans le temple des Chrétiens sur un autel souterrain est une image de celle qu'ils adorent, et que leur peuple ignorant fait la mère de leur Dieu, né, mort et enséveli. Le simulacre devant lequel une lampe brûle sans cesse, est enveloppé d'un voile, et entouré d'un grand nombre de vœux suspendus en ordre et que les crédules dévots y portent de toutes parts.

Il s'agit d'enlever de-là cette effigie et de la transporter de vos propres mains dans votre Mosquée; là, j'y attacherai un charme si fort, qu'elle sera, tant qu'on l'y gardera, la sauve-garde de vos portes; et par l'effet d'un nouveau mystère, vous conserverez dans vos murs un empire inexpugnable.

Si disse, e 'l persuase : e impaziente
Il Re sen corse alla magion di Dio,
E sforzò i Sacerdoti, e irreverente
Il costo simulacro indi rapiò;
E portollo a quel tempio, ove sovente
S' irrita il ciel col folle culto e rio.
Nel profan loco, e su la sacra imago
Susurrò poi le sue bestemmie il Mago.

Ma come apparse in ciel l' alba novella,
Quel, cui immondo tempio in guardia è data,
Non rivide l' immagine dov' ella
Fu posta, e invan cerconne in altro lato.
Tosto n' avvisa il Re ch' alla novella
Di lui si mostra fieramente irato :
Ed immagina ben, ch' alcun fedele
Abbia fatto quel furto, e che se 'l cele.

O fu di man fedele opra furtiva,
O pur il ciel qui sua potenza adopra,
Che di colei, ch' è sua Regina e diva,
Sdegna che loco vil l' immagin copra :
Ch' incerta fama è ancor, se ciò s' ascriva
Ad arte umana, od a mirabil' opra.
Ben è pietà che la pietade e 'l zelo
Uman cedendo, autor sen creda il cielo.

Il Re ne fa con importuna inchiesta
Ricercar ogni chiesa, ogni magione :
Ed a chi gli nasconde, o manifesta
Il furto o il reo, gran pene, e premi impone.
E 'l Mago di spiarne anco non resta.

A ces mots le roi persuadé, court impatient à la maison de Dieu, force les prêtres; enlève sans respect le chaste simulacre et le porte à ce temple impie où un culte insensé ne fait qu'irriter le Ciel. C'est là, c'est dans ce lieu profane et sur cette sainte image, que le magicien murmure ses blasphêmes.

Mais le matin du jour suivant, le gardien du temple immonde ne vit plus l'image où elle étoit la veille; et l'ayant cherchée en vain de tous côtés, courut avertir le Roi, qui, ne doutant pas que les Chrétiens ne l'eussent enlevée, en fut transporté de colère.

Soit qu'en effet ce fut un coup d'adresse d'une main pieuse, ou un prodige du ciel indigné que l'image de sa souveraine soit prostituée en un lieu souillé, il est édifiant, il est juste de faire céder le zèle et la piété des hommes, et de croire que le coup est venu d'en-haut.

Le Roi fit faire dans chaque église et dans chaque maison la plus importune recherche, et décerna de grands prix et de grandes peines à qui révéleroit ou recéleroit le vol. Le magicien, de son côté, déploya sans succès toutes les forces de son art pour en découvrir l'auteur. Le ciel, au mépris de ses enchantemens et de lui, tint l'œuvre secrette, de quelque part qu'elle pût venir.

Con tutte l'arti il ver ; ma non s' apponne ;
Che 'l cielo (opra sua fosse, o fosse altrui)
Celolla ad onta degl' incanti a lui.
• Ma poiche 'l Re crudel vide occultarse
Quel che peccato de' fedeli ei pensa ;
Tutto in lor d' odio infellonissi ed arse
D' ira , e di rabbia immoderata immensa.
Ogni rispetto obblia ; vuol vendicarse ,
(Segua che puote) e sfogar l' alma accensa :
Morrà , dicea , non andrà l' ira a voto ,
Nella strage commune il ladro ignoto.
Purchè 'l reo non si salvi il giusto pera ,
E l' innocente. Ma qual giusto io dico ?
È colpevol ciascun , ne in loro schiera
Uom fu giammai del nostro nome amico.
S'anima v'è nel novo error sincera ,
Basti a novella pena un fallo antico.
Su , su , fedeli miei, su via prendete
Le fiamme e 'l ferro , ardete, ed uccidete.
Cosi parla alle turbe , e se n' intese
La fama tra' fedeli immantinente.
Ch 'attonniti restar, si gli sorprese
Il timor della morte omai presente.
E non è chi la fuga o le difese ,
Lo scusare o 'l pregare ardisca , o tente ;
Ma le timide genti e irresolute ,
Donde meno speraro ebber salute.
Vergine era frà lor di già matura
Verginità , d' alti pensieri e regi :
D' alta beltà , ma sua beltà non cura,

Mais le tyran furieux de se voir cacher le délit qu'il attribue toujours aux fidèles, se livre contre eux à la plus ardente rage. Oubliant toute prudence, tout respect humain, il veut à quelque prix que ce soit assouvir sa vengeance. « Non, non, s'écrioit-il, la menace ne sera pas vaine : le » coupable a beau se cacher, il faut qu'il » meure; ils mourront tous, et lui avec » eux.

» Pourvu qu'il n'échappe pas; que le » juste, que l'innocent périsse, qu'importe? Mais qu'ai-je dit, l'innocent? Nul » ne l'est, et dans cette odieuse race, en » est-il un seul qui ne soit notre ennemi? » Oui, s'il en est d'exempts de ce délit, » qu'ils portent la peine due à tous pour » leur haine; que tous périssent, l'un » comme voleur, et les autres comme Chrétiens. Venez, mes loyaux, apportez la » flamme et le fer. Tuez et brûlez sans miséricorde. »

C'est ainsi qu'il parle à son peuple. Le bruit de ce danger parvient bientôt aux Chrétiens. Saisis, glacés d'effroi par l'aspect de la mort prochaine, nul ne songe à fuir ni à se défendre; nul n'ose tenter les excuses ni les prieres. Timides, irrésolus, ils attendoient leur destinée, quand ils virent arriver leur salut d'où ils l'espéroient le moins.

Parmi eux étoit une vierge, déjà nubile, d'une ame sublime, d'une beauté d'ange

O tanto sol, quant' onestà sen fregi.
È il suo pregio maggior, che tra le mura
D' angusta casa asconde i suoi gran pregi:
E da' vagheggiatori ella s'invola
Alle lodi, agli sguardi, inculta e sola.

Per guardia esser non può, che 'n tutto celi
Beltà degna, ch' appaja, e che s' ammiri:
Nè tu il consenti, Amor; ma la riveli
D' un giovinetto ai cupidi desiri.
Amor, ch' or cieco, or Argo, ora ne veli
Di benda gli occhi, ora ce gli apri e giri;
Tu per mille custodie entro ai più casti
Verginei alberghi il guardo altrui portasti.

Colei Sofronia, Olindo egli s'appella,
D' una cittate entrambi, e d'una fede.
Ei che modesto è si com' essa è bella,
Brama assai, poco spera, e nulla chiede;
Ne sa scoprirsi, o non ardisce: ed ella
O lo sprezza, o nol vede, o non s' avvede.
Cosi finora il misero ha servito
O non visto, o mal noto, o mal gradito.

S' ode l'annunzio intanto, e che s'appresta
Miserabile strage al popol loro.
A lei che generosa è, quanto onesta,
Viene in pensier come salvar costoro.
Move fortezza il gran pensier, l' arresta
Poi la vergogna, e 'l virginal decoro.
Vince fortezza anzi s' accorda, e face
Se vergognosa, e la vergogna audace.

qu'elle néglige ou dont elle ne prend que les soins dont l'honnêteté se pare; et ce qui ajoute au prix de ses charmes, dans les murs d'une étroite enceinte les soustrait aux yeux et aux vœux des amans.

Mais est-il des murs que ne perce quelque rayon d'une beauté digne de briller aux yeux et d'enflammer les cœurs? Amour! le souffrirois-tu? Non, tu l'as révélée aux jeunes desirs d'un adolescent. Amour! qui, tantôt Argus et tantôt aveugle, éclaires les yeux de ton flambeau ou les voiles de ton bandeau, malgré tous les gardiens, toutes les clôtures, jusques dans les plus chastes asyles, tu sus porter un regard étranger.

Elle s'appelle Sophronie; Olinde est le nom du jeune homme; tous deux ont la même patrie et la même foi. Comme il est modeste autant qu'elle est belle, il desire beaucoup, espere peu, ne demande rien, et ne sait ou n'ose se découvrir. Elle, de son côté, ne le voit pas, ou n'y pense pas, ou le dédaigne; et le malheureux perd ainsi ses soins ignorés, mal connus, ou mal reçus.

Cependant on entend l'horrible proclamation, et le moment du massacre approche. Sophronie aussi généreuse qu'honnête forme le projet de sauver son peuple. Si sa modestie l'arrête, son courage l'anime et triomphe; ou plutôt ces deux vertus s'accordent et s'illustrent mutuellement. . . .

La vergine tra 'l vulgo uscì soletta,
Non coprì sue bellezze, e non l' espose;
Raccolse gli occhi, andò nel vel ristretta,
Con ischive maniere, e generose.
Non sai ben dir, s' adorna, o se negletta,
Se caso, od arte il bel volto compose;
Di Natura, d' Amor, de Cieli amici
Le negligenze sue sono artifici.

Mirata da ciascun passa, e non mira
L'altera donna, e innanzi al Re sen viene
Nè perchè irato il veggia, il piè ritira,
Ma il fero aspetto intrepida sostiene.
Vengo, Signor, (gli disse) e'n tanto l' ira
Prego sospenda, e 'l tuo popolo affrene:
Vengo a scoprirti, e vengo a darti preso
Quel reo che cerchi, onde sei tanto offeso.

All' onesta baldanza, all' improvviso
Folgorar di bellezze altere e sante,
Quasi, confuso il Re, quasi conquiso,
Frenò lo sdegno, e placò il fier sembiante.
S' egli era e' alma, o se costei di viso
Severa manco, ei diveniane amante;
Ma ritrosa beltà ritroso core
Non prende: e sono i vezzi esca d'Amore.

Fu stupor, fu vaghezza, e fu diletto,
S' amor non fu, che mosse il cor villano.
Narra (ei le dice) il tutto: ecco io commetto,
Che non s' offenda il popol tuo Cristiano.

La jeune vierge sort seule au milieu du peuple, sans exposer ni cacher ses charmes: en marchant elle recueille ses yeux, resserre son voile, et en impose par la réserve de son maintien. Soit art ou hasard, soit négligence ou parure, tout concourt à rendre sa beauté touchante : le ciel, la nature et l'amour qui la favorisent, donnent à ses négligences l'effet de l'art.

Sans daigner voir les regards qu'elle attire à son passage, et sans détourner les siens, elle se présente devant le Roi, ne tremble point en voyant sa colere, et soutient avec fermeté son féroce aspect. Seigneur, lui dit-elle, daignez suspendre votre vengeance et contenir votre peuple. Je viens vous découvrir et vous livrer le coupable que vous cherchez et qui vous a si fort offensé.

A l'honnête assurance de cet abord, à l'éclat subit de ces chastes et fieres graces, le Roi confus et subjugué, calme sa colere et adoucit son visage irrité. Avec moins de sévérité, lui dans l'ame, elle sur le visage, il en devenoit amoureux. Mais une beauté revêche ne prend point un cœur farouche, et les douces manieres sont les amorces de l'amour.

Soit surprise, attrait ou volupté plutôt qu'attendrissement, le barbare se sentit ému. Déclare-moi tout, lui dit-il; voilà que j'ordonne qu'on épargne ton peuple. Le coupable, reprit-elle, est devant vos

Ed ella : il reo si trova al tuo cospetto :
Opra è il furto, Signor, di questa mano :
Io l' immagine tolsi : io son colei,
Che tu ricerchi, e me punir tu dei.

Cosi al pubblico fato il capo altero
Offerse, e 'l volse in se sola raccorre.
Magnanima menzogna, or quando è il vero
Si bello, che si possa a te preporre ?
Riman sospeso, e non si tosto il fero
Tiranno all' ira, come suol trascorre.
Poi la richiede : Io vuo' che tu mi scopra,
Chi diè consiglio, e chi fu insieme all' opra.

Non volsi far della mia gloria altrui
Ne pur minima parte, ella gli dice,
Sol di me stessa io consapevol fui,
Sol consigliera, e sola esecutrice.
Dunque in te sola, ripigliò colui,
Caderà l' ira mia vendicatrice.
Disse ella : È giusto; esser à me conviene,
Se fui sola all' onor, sola alle pene.

Qui comincia il Tiranno a risdegnarsi;
Pur le dimanda : Ov' hai l' immago ascosa?
Non la nascosi, a lui risponde, io l'arsi;
E l arderla stimai laudabil cosa.
Cosi almen non potrà più violarsi
Per man di miscredenti ingiuriosa.
Signore, o chiedi il furto, o'l ladro chiedi;
Quel non vedrai in eterno, e questro il vedi

yeux; voilà la main dont ce vol est l'œuvre. Ne cherchez personne autre ; c'est moi qui ai ravi l'image; et je suis celle que vous devez punir.

C'est ainsi que se dévouant pour le salut de son peuple, elle détourne courageusement le malheur public sur elle seule (*). Le tyran quelque temps irrésolu, ne se livre pas si-tôt à sa furie accoutumée; il l'interroge : il faut, dit il, que tu me déclares qui t'a donné ce conseil et qui t'a aidée à l'exécuter.

Jalouse de ma gloire, je n'ai voulu, répond-elle, en faire part à personne. Le projet, l'exécution, tout vient de moi seule, et seule j'ai su mon secret. C'est donc sur toi seule, lui dit le Roi, que doit tomber ma vengeance. Cela est juste, reprend-elle; je dois subir toute la peine, comme j'ai remporté tout l'honneur.

Ici le courroux du tyran commence à se ralumer. Il lui demande où elle a caché l'image? Elle répond; je ne l'ai point cachée, je l'ai brûlée, et j'ai cru faire une œuvre louable de la garantir ainsi des outrages des mécréans. Seigneur, est-ce le voleur que vous cherchez? il est en votre présence. Est-ce le vol? vous ne le reverrez jamais.

(*) Ces deux vers : *magnanime menzogna, etc. Mensonge sublime ! La vérité même fut-elle jamais plus belle que toi !* ne sont point traduits ni dans l'Edition *in-4°.* ni dans l'*in-12* de Genève. *Note des Editeurs des Deux-Ponts.*

Benchè nè furto è il mio, ne ladra io sono;
Giusto è ritor ciò ch' a gran torto è tolto.
Or questo udendo, in minaccevol suono
Freme il Tiranno; e 'l fren dell' ira è sciolto.
Non speri più di ritrovar perdono
Cor pudico, alta mente, o nobil volto:
E indarno Amor contra lo sdegno crudo
Di sua vaga bellezza a lei fa scudo.

Presa è la bella donna, e incrudelito
Il Re la danna entro un incendio à morte.
Già 'l velo, e' l casto manto è a lei rapito;
Stringon le molli braccia aspre ritorte.
Ella si tace; e in lei non sbigottito,
Ma pur commosso alquanto è il petto forte;
E smarrisce il bel volto in un colore,
Che non è pallidezza, ma candore.

Divulgossi il gran caso, e quivi tratto,
Già 'l popol s' era: Olindo anco v' accorse;
Dubbia era la persona, e certo il fatto;
Venia, che fosse la sua donna in forse.
Come la bella prigioniera in atto,
Non pur di rea, ma dì dannata ei scorse;
Come i ministri al duro úficio intenti
Vide, precipitoso urtò le genti.

Al Re gridò: Non è, non è già rea
Costei del furto, e per follia sen vanta.
Non pensò, non ardì, nè far potea
Donna sola e inesperta opra cotanta.

Quoiqu'au reste ces noms de voleur et de vol ne conviennent ni à moi ni à ce que j'ai fait. Rien n'est plus juste que de reprendre ce qui fut pris injustement. A ces mots, le tyran pousse un cri menaçant : sa colere n'a plus de frein. Vertu, beauté, courage, n'espérez plus trouver grace devant lui. C'est en vain que pour la défendre d'un barbare dépit, l'amour lui fait un bouclier de ses charmes.

On la saisit : rendu à toute sa cruauté, le Roi la condamne à périr sur un bûcher. Son voile, sa chaste mante lui sont arrachés ; ses bras délicats sont meurtris de rudes chaînes. Elle se tait : son ame forte, sans être abbattue, n'est pas sans émotion ; et les roses éteintes sur son visage y laissent la candeur de l'innocence plutôt que la pâleur de la mort.

Cet acte héroïque aussi-tôt se divulgue. Déjà le peuple accourt en foule. Olinde accourt aussi tout alarmé. Le fait étoit sûr, la personne encore douteuse : ce pouvoit être la maîtresse de son cœur. Mais si-tôt qu'il apperçoit la belle prisonniere en cet état, si-tôt qu'il voit les ministres de sa mort occupés à leur dur office, il s'élance, il heurte la foule,

Et crie au Roi : non, non, ce vol n'est point de son fait ; c'est par folie qu'elle s'en ose vanter. Comment une jeune fille sans expérience pourroit-elle exécuter, tenter, concevoir même une pareille entreprise ?

Comment a-t-elle trompé les gardes? Comment s'y est-elle prise pour enlever sa sainte image? Si elle l'a fait, qu'elle s'explique. C'est moi, Sire, qui ai fait le coup. Tel fut, tel fut l'amour dont même sans retour il brûla pour elle.

Il reprend ensuite. Je suis monté de nuit jusqu'à l'ouverture par où l'air et le jour entrent dans votre Mosquée; et tentant des routes presque inaccessibles, j'y suis entré par un passage étroit. Que celle-ci cesse d'usurper la peine qui m'est due. J'ai seul mérité l'honneur de la mort : c'est à moi qu'appartiennent ces chaînes, ce bûcher, ces flammes; tout cela n'est destiné que pour moi.

Sophronie leve sur lui les yeux : la douceur, la pitié sont peintes dans ses regards. Innocent infortuné, lui dit-elle, que viens-tu faire ici? Quel conseil t'y conduit? Quelle fureur t'y traîne? Crains-tu que sans toi mon ame ne puisse supporter la colère d'un homme irrité? Non, pour une seule mort, je me suffis à moi seule; et je n'ai pas besoin d'exemple pour apprendre à la souffrir.

Ce discours qu'elle tient à son amant ne le fait point rétracter ni renoncer à son dessein. Digne et grand spectacle, où l'amour entre en lice avec la vertu magnanime, où la mort est le prix du vainqueur, et la vie la peine du vaincu! Mais loin d'être touché de ce combat de constance et de générosité, le Roi s'en irrite,

Pargli che vilipeso egli ne resti;
E che 'n disprezzo suo sprezzin le pene.
Credasi, dice, ad ambo, e quella e questi
Vinca, e la palma sia qual si conviene.
Indi accenna ai sergenti, i quai son presti
A legar il garzon di lor catene.
Sono ambo stretti al palo stesso, e volto
È il tergo al tergo, e 'l volto ascoso al volto.

Composto è lor d'intorno il rogo omai,
E già le fiamme il mantice v' incita:
Quando il fanciullo in dolorosi lai
Proruppe, e disse a lei ch' è seco unita:
Questo dunque è quel laccio, ond' io sperai
Teco accopiarmi in compagnia di vita?
Questo è quel foco, ch' io credea che i cori
Ne dovesse infiammar d' eguali ardori?

Altre fiamme, altri nodi amor promise:
Altri ce n' apparecchia iniqua sorte.
Troppo, ahi ben troppo, ella già noi divise;
Ma duramente or ne congiunge in morte.
Piacemi almen, poichè 'n sì strane guise
Morir pur dei, del rogo esser consorte,
Se del letto non fui: duolmi il tuo fato,
Il mio non già, poich' io ti moro a lato.

Ed o mia morte avventurosa appieno!
O fortunati miei dolci martiri,
S' impetrerò che giunto seno a seno,
L'anima mia nella tua bocca io spiri!
E venendo tu meco a un tempo meno,
In me fuor mandi gli ultimi sospiri.

Et s'en croit insulté, comme si ce mépris du supplice retomboit sur lui. Croyons-en, dit-il, à tous deux ; qu'ils triomphent l'un et l'autre, et partagent la palme qui leur est due. Puis il fait signe aux sergens, et dans l'instant Olinde est dans les fers. Tous deux liés et adossés au même pieu ne peuvent se voir en face.

On arrange autour d'eux le bûcher, et déjà l'on excite la flamme, quand le jeune homme éclatant en gémissemens dit à celle avec laquelle il est attaché : C'est donc là le lien duquel j'espérois m'unir à toi pour la vie ! C'est donc là ce feu dont nos cœurs devoient brûler ensemble !

O flammes, ô nœuds qu'un sort cruel nous destine ! Hélas, vous n'êtes pas ceux que l'amour m'avoit promis ! Sort cruel qui nous sépara durant la vie et nous joint plus durement encore à la mort ! Ah ! puisque tu dois la subir aussi funeste, je me console en la partageant avec toi, de t'être uni sur ce bûcher, n'ayant pu l'être à la couche nuptiale. Je pleure, mais sur ta triste destinée, et non sur la mienne, puisque je meurs à tes côtés.

O que la mort me sera douce, que les tourmens me seront délicieux, si j'obtiens qu'au dernier moment, tombant l'un sur l'autre, nos bouches se joignent pour exhaler et recevoir au même instant nos derniers soupirs ! Il parle, et ses pleurs étouffent

Così dice piangendo; ella il ripiglia
Soavemente, e in tai detti il consiglia:

Amico, altri pensieri, altri lamenti,
Per più alta cagione il tempo chiede.
Che non pensi a tue colpe? e non rammenti
Qual Dio prometta ai buoni ampia mercede?
Soffri in suo nome, e fian dolci i tormenti,
E lieto aspira alla superna sede.
Mira il Ciel com'è bello, e mira il Sole,
Ch'a se par che n'inviti, e ne console.

Quì il volgo de' Pagani il pianto estolle:
Piange il fedel, ma in voci assai più basse.
Un non so che d'inusitato e molle
Par che nel duro petto al Re trapasse.
Ei presentillo, e si sdegnò; ne volle
Piegarsi, e gli occhi torse, e si ritrarse.
Tu sola il duol commun non accompagni,
Sofronia; e pianta da ciascum, non piagni.

Mente sono in tal rischio, ecco un guerriero
(Che tal parea) d'alta sembianza, e degna:
E monstra d'arme, e d'abito straniero,
Che di lontan peregrinando vegna.
La tigre che sull'elmo ha per cimiero,
Tutti gli occhi a sa trae, famosa insegna:
Insegna usata da Clorinda in guerra,
Onde la credon lei, ne'l creder erra.

Costei gl'ingegni femminili, e gli usi
Tutti sprezzò sin dall'età più acerba:
Ai lavori d'Aracne, all'ago, ai fusi

ses paroles. Elle le tance avec douceur et le remontre en ces termes :

Ami, le moment où nous sommes exige d'autres soins et d'autres regrets. Ah ! pense, pense à tes fautes et au digne prix que Dieu promet aux fidèles. Souffre en son nom, les tourmens te seront doux : aspire avec joie au séjour céleste. Vois le Ciel comme il est beau ; vois le soleil dont il semble que l'aspect riant nous appelle et nous console.

A ces mots tout le peuple païen éclate en sanglots, tandis que le fidelle ose à peine gémir à plus basse voix. Le Roi même, le Roi sent au fond de son ame dure, je ne sais quelle émotion prête à l'attendrir. Mais en la pressentant, il s'indigne, s'y refuse, détourne les yeux, et part sans vouloir se laisser fléchir. Toi seule, ô Sophronie, n'accompagnes point le deuil général ; et quand tout pleure sur toi, toi seule ne pleures pas !

En ce péril pressant survient un guerrier, ou paroissant tel, d'une haute et belle apparence, dont l'armure et l'habillement étranger annonçoit qu'il venoit de loin. Le Tigre, fameuse enseigne qui couvre son casque, attira tous les yeux et fit juger avec raison que c'étoit Clorinde.

Dès l'âge le plus tendre, elle méprisa les mignardises de son sexe. Jamais ses courageuses mains ne daignerent toucher le fuseau, l'aiguille et les travaux d'Arachné,

Inchinar non degnò la man superba :
Fuggì gli abiti molli, e i lochi chiusi;
Che ne' campi onestate anco si serba :
Armò d'orgoglio il volto, e si compiacque
Rigido farlo, e pur rigido piacque.

Tenera ancor con pargoletta destra
Strinse, e lentò d'un corridore il morso :
Trattò l' asta e la spada, ed in palestra
Indurò i membri, ed allenogli al corso :
Poscia o per via montana, o per silvestra,
L' orme seguì di fier leone e d'orso :
Seguì le guerre e'n quelle, e fra le selve
Fera agli uomini parve, uomo alle belve.

Viene or costei dalle contrade Perse,
Perchè ai Cristiani a suo poter resista;
Bench' altre volte ha di lor membra asperse
Le piagge, e l' onda di lor sangue ha mista.
Or quinci in arrivando à lei s'offerse
L'apparato di morte a prima vista.
Di mirar vaga, e di saper qual fallo
Condanni i rei, sospiage oltre il cavallo.

Cedon le turbe, e i duo legati insieme
Ella si ferma a riguardar dappresso.
Mira che l' una tace, e l' altro geme,
E più vigor mostra il men forte sesso.
Pianger lui vede in guisa d'uom cui preme
Pietà, non doglia, o duol non di se stesso:

Elle ne voulut ni s'amolir par des vêtemens délicats, ni s'environner timidement de clôture. Dans les camps même, la vraie honnêteté se fait respecter, et par-tout sa force et sa vertu fut sa sauve-garde. Elle arma de fierté son visage, et se plut à le rendre sévère; mais il charme, tout sévère qu'il est.

D'une main encore enfantine elle apprit à gouverner le mors d'un coursier; à manier la pique et l'épée; elle endurcit son corps sur l'arêne, se rendit légere à la course, sur les rochers, à travers les bois, suivit à la piste les bêtes féroces, se fit guerriere enfin; et après avoir fait la guerre en homme aux lions dans les forêts, combattit en lion dans les camps parmi les hommes.

Elle venoit des contrées Persannes pour résister de toute sa force aux Chrétiens. Ce n'étoit pas la premiere fois qu'ils éprouvoient son courage. Souvent elle avoit dispersé leurs membres sur la poussiere et rougi les eaux de leur sang. L'appareil de mort qu'elle apperçoit en arrivant la frappe; elle pousse son cheval et veut savoir quel crime attire un tel châtiment.

La foule s'écarte, et Clorinde en considérant de près les deux victimes attachées ensemble, remarque le silence de l'une et les gémissemens de l'autre. Le sexe le plus foible montre en cette occasion plus de fermeté; et tandis qu'Olinde pleure de pitié plutôt que de crainte, Sophronie se tait,

E tacer lei con gli occhj al ciel sì fisa,
Ch'anzi'l morir par di quaggiù divisa.
Clorinda intenerissi, e si condolse
D'ambeduo loro, e lacrimonne alquanto.
Pur maggior sente il duol per chi non duolse,
Più la move il silenzio, e meno il pianto.
Senza troppo indugiare ella si volse
Ad un uom, che canuto avea daccanto.
Deh dimmi, chi son questi? ed al martoro
Qual gli conduce, o sorte, o colpa loro?
Così pregollo: e da colui risposto
Breve, ma pieno alle dimande sue.
Stupissí udendo, e immaginò ben tosto,
Ch'egualmente innocenti eran que' due.
Già di vietar lor morte ha in se proposto,
Quanto potranno i greghi, o l'armi sue.
Pronta accorre alla fiamma, e fa ritrarla,
Che già s'appressa: ed ai ministri parla.
Alcun non sia di voi, che 'n questo duro
Uficio oltra seguire abbia baldanza,
Finch'io non parli al Re: ben v'assecuro,
Ch'ei non v'accuserà della tardanza.
Ubbidiro i sergenti, e mossi furo
Da quella grande sua regal sembianza.
Poi verso il Re si mosse, e lui tra via
Ella trovò che 'n contra lei venia.
Io son Clorinda, disse, hai forse intesa
Talor nomarmi, e qui, Signor, ne vegno,
Per ritrovarmi teco alla difesa

et, les yeux fixés vers le Ciel, semble avoir déjà quitté le séjour terrestre.

Clorinde encore plus touchée du tranquille silence de l'une que des douloureuses plaintes de l'autre, s'attendrit sur leur sort jusqu'aux larmes; puis se tournant vers un vieillard qu'elle apperçut auprès d'elle : dites-moi, je vous prie, lui demanda-t-elle, qui sont ces jeunes gens, et pour quel crime ou par quel malheur ils souffrent un pareil supplice?

Le vieillard en peu de mots ayant pleinement satisfait à sa demande, elle fut frappée d'étonnement; et jugeant bien que tous deux étoient innocens, elle résolut, autant que le pourroit sa priere ou ses armes, de les garantir de la mort. Elle s'approche, en faisant retirer la flamme prête à les atteindre; elle parle ainsi à ceux qui l'attisoient.

Qu'aucun de vous n'ait l'audace de poursuivre cette cruelle œuvre jusqu'à ce que j'aie parlé au Roi; je vous promets qu'il ne vous saura pas mauvais gré de ce retard. Frappés de son air grand et noble, les sergens obéirent; alors elle s'achemina vers le Roi, et le rencontra qui venoit au-devant d'elle.

Seigneur, lui dit-elle, je suis Clorinde; vous m'avez peut-être ouï nommer quelquefois. Je viens m'offrir pour défendre avec vous la foi commune et votre trône. Ordon-

Della fede commune, e del tuo regno.
Son pronta (imponi pure) ad ogni impresa:
L'alte non temo, e l'umili non sdegno.
Voglimi in campo aperto, o pur tra' l chiuso
Delle mura impiegar, nulla ricuso.

Tacque, e rispose il Re: Qual sì disgiunta
Terra è dall' Asia, o dal cammin del Sole,
Vergine gloriosa, ove non giunta
Sia la tua fama, e l' onor tuo non vole?
Or che s' è la tua spada a me congiunta,
D' ogni timor m'affidi, e mi console.
Non, s' esercito grande unito insieme
Fosse in meo scampo, avrei più certa speme.

Già giàmi par ch'a giunger qui Goffredo
Oltra il dover indugi. Or tu dimandi,
Ch' impieghi io te: sol di te degne credo
L' imprese malagevoli, e le grandi.
Sovra i nostri guerrieri a te concedo
Lo scettro, e legge sia quel che comandi.
Così parlava: ella rendea cortese
Grazie per lodi: indi il parlar riprese.

Nova cosa parer dovrà per certo,
Che preceda ai servigi il guiderdone;
Ma tua bontà m' affida: io vuò' che'n merto
Del futuro servir què' rei mi done.
In don gli chieggio, e pur se'l fallo è incerto,
Gli danna inclementissima ragione.
Ma taccio questo, e taccio i segni espressi,
Ond' argomento l' innocenza in essi.

nez, soit en pleine campagne ou dans l'enceinte des murs, quelqu'emploi qu'il vous plaise m'assigner, je l'accepte, sans craindre les plus périlleux, ni dédaigner les plus humbles.

Quel pays, lui répond le Roi, est si loin de l'Asie et de la route du soleil où l'illustre nom de Clorinde ne vole pas sur les ailes de la gloire! Non, vaillante guerriere, avec vous je n'ai plus ni doute ni crainte, et j'aurois moins de confiance en une armée entiere venue à mon secours qu'en votre seule assistance.

Oh! que Godefroy n'arrive-t-il à l'instant même! Il vient trop lentement à mon gré. Vous me demandez un emploi? Les entreprises difficiles et grandes sont les seules dignes de vous. Commandez à nos guerriers : je vous nomme leur général. La modeste Clorinde lui rend grace, et reprend ensuite:

C'est une chose bien nouvelle, sans doute, que le salaire précéde les services; mais ma confiance en vos bontés me fait demander pour prix de ceux que j'aspire à vous rendre, la grace de ces deux condamnés. Je les demande en pur don, sans examiner si le crime est bien avéré, si le châtiment n'est point trop sévère, et sans m'arrêter aux signes sur lesquels je préjuge leur innocence.

E dirò sol, ch' è qui commun sentenza,
Che i Cristiani togliessero l' immago;
Ma discord' io da voi; nè però senza
Alta ragion del mio parer m' appago.
Fu delle nostre leggi irreverenza
Quell' opra far, che persuase il Mago;
Che non convien ne' nostri tempj a nui
Gl' idoli avere, e men gl' idoli altrui.

Dunque fuso a Macon recar mi giova
Il miracol dell' opra, ed ei la fece;
Per dimostrar che i tempj suoi con nova
Religion contaminar non lece.
Faccia Ismeno incantando ogni sua prova,
Egli, a cui le malie son d' arme in vece:
Trattiamo il ferro pur noi cavalieri;
Quest' arte è nostra, e' n questa sol si speri.

Tacque, ciò detto: e' l Re, bench' a pietade
L' irato cor difficilmente pieghi,
Pur compiacer la volle: e' l persuade
Ragione, e' l move autorità di preghi.
Abbian vita, rispose, e libertade,
E nulla a tanto intercessor si neghi.
Siasi questa o giustizia, ovver perdono,
Innocenti gli assolvo, e rei gli dono.

Così furon disciolti. Avventuroso
Ben veramente fu d' Olindo il fato;

Je dirai seulement que quoiqu'on accuse ici les chrétiens d'avoir enlevé l'image, j'ai quelque raison de penser autrement. Cette œuvre du magicien fut une profanation de notre loi qui n'admet point d'idoles dans nos Temples, et moins encore celles des Dieux étrangers.

C'est donc à Mahomet que j'aime à rapporter le miracle, et sans doute il l'a fait pour nous apprendre à ne pas souiller ses Temples par d'autres cultes. Qu'Ismene fasse à son gré ses enchantemens, lui dont les exploits sont des maléfices. Pour nous guerriers, manions le glaive; c'est là notre défense, et nous ne devons espérer qu'en lui.

Elle se tait; et, quoique l'ame colere du Roi ne s'appaise pas sans peine, il voulut néanmoins lui complaire, plutôt fléchi par sa priere et par la raison d'Etat que par la pitié. Qu'ils aient, dit-il, la vie et la liberté : un tel intercesseur peut-il éprouver des refus? Soit pardon, soit justice, innocens je les absous, coupables je leur fais grace.

Ils furent ainsi délivrés, et là fut couronné le sort vraiment aventureux de l'amant de Sophronie. Eh! comment refuseroit-elle de vivre avec celui qui voulut mourir pour elle? Du bûcher ils vont à la

Ch' atto potè mostrar, che' n generoso
Petto alfine ha d' amore destato:
Va dal rogo alle nozze, ed è già sposo
Fatto di reo, non pur d' amante amato.
Volle con lei morire: ella non schiva,
Poichè seco non muor, che seco viva.

nôce ; d'amant dédaigné, de patient même, il devient heureux époux, et montre ainsi dans un mémorable exemple, que les preuves d'un amour véritable ne laissent point insensible un cœur généreux.

FRAGMENS

POUR UN

DICTIONNAIRE

DES TERMES D'USAGE

EN BOTANIQUE.

AVIS DES ÉDITEURS.

Il paroît par ces fragmens, que le projet de M. Rousseau étoit de faciliter l'intelligence des termes usités chez les Botanistes : il est fâcheux qu'il n'ait laissé sur ce sujet intéressant que des brouillons, peut-être aussi incomplets par les articles qu'il a ébauchés, que par ceux qu'il n'a point traités. Mais nous avons pensé que, malgré leur imperfection, ces fragmens méritoient de voir le jour; et, quelque défectueux qu'ils puissent être, nous n'avons voulu essayer ni de suppléer aux articles qui manquent, ni de corriger ou finir ceux qui sont faits; tout au plus avons-nous osé nous permettre de faire disparoître quelques obscurités, ou quelques défauts de style, qui avoient échappé à la premiere composition.

INTRODUCTION.

Le premier malheur de la Botanique, est d'avoir été regardée dès sa naissance comme une partie de la Médecine. Cela fit qu'on ne s'attacha qu'à trouver ou supposer des vertus aux plantes, et qu'on négligea la connoissance des plantes mêmes; car comment se livrer aux courses immenses et continuelles qu'exige cette recherche, et en même temps aux travaux sédentaires du laboratoire et aux traitemens des malades, par lesquels on parvient à s'assurer de la nature des substances végétales, et de leurs effets dans le corps humain? Cette fausse manière d'envisager la Botanique, en a long-temps rétréci l'étude au point de la borner presque aux plantes usuelles, et de réduire la chaîne végétale à un petit nombre de chaînons interrompus. Encore ces chaînons mêmes ont-ils été très mal étudiés, parce qu'on y regardoit seulement la matiere et non pas l'organisation. Comment se seroit-on beaucoup occupé de la structure organique d'une substance, ou plutôt d'une masse ramifiée qu'on ne songeoit qu'à piler dans un mortier? On ne cherchoit des plantes que pour trouver des re-

medes : on ne cherchoit pas des plantes, mais des simples. C'étoit fort bien fait, dira-t-on ; soit. Mais il n'en a pas moins résulté que si l'on connoissoit fort bien les remedes, on ne laissoit pas de connoître fort mal les plantes ; et c'est tout ce que j'avance ici.

La Botanique n'étoit rien, il n'y avoit point d'étude de la Botanique ; et ceux qui se piquoient le plus de connoître les plantes, n'avoient aucune idée ni de leur structure, ni de l'économie végétale. Chacun connoissoit de vue cinq ou six plantes de son canton, auxquelles il donnoit des noms au hazard, enrichis de vertus merveilleuses qu'il lui plaisoit de leur supposer ; et chacune de ces plantes changée en panacée universelle, suffisoit seule pour immortaliser tout le genre-humain. Ces plantes transformées en beaumes et en emplâtres, disparoissoient promptement, et faisoient bientôt place à d'autres, auxquelles de nouveaux-venus, pour se distinguer, attribuoient les mêmes effets. Tantôt c'étoit une plante nouvelle qu'on décoroit d'anciennes vertus ; et tantôt d'anciennes plantes proposées sous de nouveaux noms, suffisoient pour enrichir de nouveaux charlatans. Ces plantes avoient des noms vul-

gaires différens dans chaque canton : et ceux qui les indiquoient pour leurs drogues, ne leur donnoient que des noms connus tout au plus dans le lieu qu'ils habitoient; et quand leurs récipés couroient dans d'autres pays, on ne savoit plus de quelle plante il y étoit parlé ; chacun en substituoit une à sa fantaisie, sans autre soin que de lui donner le même nom. Voilà tout l'art que les Myrepsus, les Hildegardes, les Suardus, les Villanova et les autres Docteurs de ces temps-là mettoient à l'étude des plantes dont ils ont parlé dans leurs livres ; et il seroit difficile peut-être au peuple d'en reconnoître une seule sur leurs noms ou sur leurs descriptions.

A la renaissance des lettres, tout disparut pour faire place aux anciens livres ; il n'y eut plus rien de bon et de vrai que ce qui étoit dans Aristote et dans Galien. Au lieu d'étudier les plantes sur la terre, on ne les étudioit plus que dans Pline et Dioscoride ; et il n'y a rien si fréquent dans les auteurs de ces temps-là, que d'y voir nier l'existence d'une plante, par l'unique raison que Dioscoride n'en a pas parlé. Mais ces doctes plantes, il falloit pourtant les trouver en nature pour les employer selon les préceptes du maître.

Alors on s'évertua ; l'on se mit à chercher, à observer, à conjecturer ; et chacun ne manqua pas de faire tous ses efforts pour trouver dans la plante qu'il avoit choisie, les caracteres décrits dans son auteur : et comme les traducteurs, les commentateurs, les praticiens s'accordoient rarement sur le choix, on donnoit vingt noms à la même plante, et à vingt plantes le même nom, chacun soutenant que la sienne étoit la véritable, et que toutes les autres n'étant pas celle dont Dioscoride avoit parlé, devoient être proscrites de dessus la terre. De ce conflit résulterent enfin des recherches, à la vérité plus attentives, et quelques bonnes observations qui mériterent d'être conservées, mais en même temps un tel chaos de nomenclature, que les médecins et les herboristes avoient absolument cessé de s'entendre entr'eux : il ne pouvoit plus y avoir communication de lumières, il n'y avoit plus que des disputes de mots et de noms ; et même toutes les recherches et descriptions utiles étoient perdues, faute de pouvoir décider de quelle plante chaque auteur avoit parlé.

Il commença pourtant à se former de vrais Botanistes, tels que Clusius, Cordus, Cesalpin, Gesner, et à se faire de

bons livres et instructifs sur cette matière, dans lesquels même on trouve déjà quelques traces de méthode. Et c'étoit certainement une perte que ces pièces devinssent inutiles et inintelligibles par la seule discordance des noms. Mais de cela même que les Auteurs commençoient à reunir les espèces et à séparer les genres, chacun suivant sa manière d'observer le port et la structure apparente, il résulta de nouveaux inconvéniens et une nouvelle obscurité, parce que chaque auteur réglant sa nomenclature sur sa méthode, créoit de nouveaux genres, ou séparoit les anciens, selon que le requéroit le caractère des siens. De sorte qu'espèces et genres, tout étoit tellement mêlé, qu'il n'y avoit presque pas de plante qui n'eût autant de noms différens, qu'il y avoit d'auteurs qui l'avoient décrite; ce qui rendoit l'étude de la concordance aussi longue et souvent plus difficile que celle des plantes mêmes.

Enfin parurent ces deux illustres frères, qui ont plus fait eux seuls pour le progrès de la Botanique que tous les autres ensemble qui les ont précédés et même suivis, jusqu'à Tournefort: hommes rares, dont le savoir immense et les solides travaux consacrés à la Botanique, les rendent dignes

de l'immortalité qu'ils leur ont acquises. Car tant que cette science naturelle ne tombera pas dans l'oubli, les noms de Jean et de Gaspard Bauhin vivront avec elle dans la mémoire des hommes.

Ces deux hommes entreprirent, chacun de son côté, une histoire universelle des plantes; et, ce qui se rapporte plus immédiatement à cet article, ils entreprirent l'un et l'autre d'y joindre une synonymie, c'est-à-dire, une liste exacte des noms que chacune d'elles portoit dans tous les auteurs qui les avoient précédés. Ce travail devenoit absolument nécessaire pour qu'on pût profiter des observations de chacun d'eux; car sans cela il devenoit presque impossible de suivre et démêler chaque plante à travers tant de noms différens.

L'aîné a exécuté à-peu-près cette entreprise dans les trois volumes in-folio qu'on a imprimés après sa mort; et il y a joint une critique si juste, qu'il s'est rarement trompé dans ses synonymies.

Le plan de son frère étoit encore plus vaste, comme il paroît par le premier volume qu'il en a donné, et qui peut faire juger de l'immensité de tout l'ouvrage, s'il eût eu le temps de l'exécuter; mais au volume près dont je viens de parler, nous

n'avons que les titres du reste dans son Pinax, et ce Pinax, fruit de quarante ans de travail, est encore aujourd'hui le guide de tous ceux qui veulent travailler sur cette matière, et consulter les anciens auteurs.

Comme la nomenclature des Bauhins n'étoit formée que des titres de leurs chapitres, et que ces titres comprenoient ordinairement plusieurs mots, de-là vient l'habitude de n'employer pour noms de plantes que des phrases louches assez longues, ce qui rendoit cette nomenclature non-seulement traînante et embarrassante, mais pédantesque et ridicule. Il y auroit à cela, je l'avoue, quelque avantage, si ces phrases avoient été mieux faites ; mais composées indifféremment des noms des lieux d'où venoient ces plantes, des noms des gens qui les avoient envoyées, et même des noms d'autres plantes avec lesquelles on leur trouvoit quelque similitude, ces phrases étoient des sources de nouveaux embarras et de nouveaux doutes, puisque la connoissance d'une seule plante exigeoit celle de plusieurs autres, auxquelles sa phrase renvoyoit, et dont les noms n'étoient pas plus déterminés que le sien.

Cependant les voyages de long cours

enrichissoient incessamment la Botanique de nouveaux trésors ; et tandis que les anciens noms accabloient déjà la mémoire, il en fallut inventer de nouveaux sans cesse pour les plantes nouvelles qu'on découvroit. Perdus dans ce labyrinthe immense, les Botanistes forcés de chercher un fil pour s'en tirer, s'attacherent enfin sérieusement à la méthode : Herman, Rivin, Ray proposerent chacun la sienne ; mais l'immortel Tournefort l'emporta sur eux tous ; il rangea le premier systématiquement tout le regne végétal ; et réformant en partie la nomenclature, la combina par ses nouveaux genres avec celle de Gaspard Bauhin. Mais loin de la débarrasser de ses longues phrases, ou il en ajouta de nouvelles, ou il chargea les anciennes des additions que sa méthode le forçoit d'y faire. Alors s'introduisit l'usage barbare de lier les nouveaux noms aux anciens par un *qui quæ quod* contradictoire, qui d'une même plante faisoit deux genres tout différens.

Dens Leonis qui *pilosella folio minus villoso : Doria* quæ *Jacobæa orientalis limonii folio : Titanokeratophiton* quod *Litophyton marinum albicans.*

Ainsi la nomenclature se chargeoit. Les noms des plantes devenoient non-seule-

ment des phrases, mais des périodes. Je n'en citerai qu'un seul de Plukenet qui prouvera que je n'exagere pas. *Gramen miloïcophorum carolinianum seu gramen altissimum, panicula maxima speciosa, è spicis majoribus compressiusculis utrinque pinnatis, blattam Molendariam quodam modo referentibus; composita, foliis convolutus mucronatis pungentibus*. Almag. 137.

C'en étoit fait de la Botanique, si ces pratiques eussent été suivies : devenue absolument insupportable, la nomenclature ne pouvoit plus subsister dans cet état, et il falloit de toute nécessité qu'il s'y fît une réforme, ou que la plus riche, la plus aimable, la plus facile des trois parties de l'Histoire naturelle fût abandonnée.

Enfin M. Linnæus, plein de son systême sexuel et des vastes idées qu'il lui avoit suggérées, forma le projet d'une refonte générale dont tout le monde sentoit le besoin, mais dont nul n'osoit tenter l'entreprise. Il fit plus, il l'exécuta ; et après avoir préparé dans son *Critica Botanica* les regles sur lesquelles ce travail devoit être conduit, il détermina dans son *Genera plantarum* ces genres des plantes, ensuite les especes dans son *Species*; de sorte que gardant tous les anciens noms qui pouvoient s'accorder

avec ces nouvelles regles et refondant tous les autres, il établit enfin une nomenclature éclairée, fondée sur les vrais principes de l'art qu'il avoit lui-même exposés. Il conserva tous ceux des anciens genres qui étoient vraiment naturels ; il corrigea, simplifia, réunit ou divisa les autres, selon que le requéroient les vrais caractères ; et dans la confection des noms, il suivoit quelquefois même un peu trop sévérement ses propres regles.

A l'égard des espèces, il falloit bien pour les déterminer, des descriptions et des différences ; ainsi les phrases restoient toujours indispensables. Mais s'y bornant à un petit nombre de mots techniques bien choisis et bien adaptés, il s'attacha à faire de bonnes et breves définitions tirées des vrais caractères de la plante, bannissant rigoureusement tout ce qui lui étoit étranger. Il fallut pour cela créer, pour ainsi dire, à la Botanique une nouvelle langue, qui épargnât ce long circuit de paroles qu'on voit dans les anciennes descriptions. On s'est plaint que les mots de cette langue n'étoient pas tous dans Cicéron. Cette plainte auroit un sens raisonnable, si Cicéron eût fait un traité complet de Botanique. Ces mots cependant sont tous grecs ou latins,

expressifs, courts, sonores, et forment même des constructions élégantes par leur extrême précision. C'est dans la pratique journalière de l'art, qu'on sent tout l'avantage de cette nouvelle langue, aussi commode et nécessaire aux Botanistes, qu'est celle de l'Algebre aux Géometres.

Jusques-là M. Linnæus avoit déterminé le plus grand nombre des plantes connues, mais il ne les avoit pas nommées : car ce n'est pas nommer une chose que de la définir ; une phrase ne sera jamais un vrai mot, et n'en sauroit avoir l'usage. Il pourvut à ce défaut par l'invention des noms triviaux, qu'il joignit à ceux des genres pour distinguer les espèces. De cette manière le nom de chaque plante n'est composé jamais que de deux mots, et ces deux mots seuls choisis avec discernement et appliqués avec justesse, font souvent mieux connoître la plante que ne faisoient les longues phrases de Micheli et de Plukenet. Pour la connoître mieux encore et plus réguliérement, on a la phrase qu'il faut savoir sans doute, mais qu'on n'a plus besoin de répéter à tout propos lorsqu'il ne faut que nommer l'objet.

Rien n'étoit plus maussade et plus ridicule lorsqu'une femme ou quelqu'un de ces

hommes qui leur ressemblent, vous demandoient le nom d'une herbe ou d'une fleur dans un jardin, que la nécessité de cracher en réponse une longue enfilade de mots latins qui ressembloient à des évocations magiques; inconvénient suffisant pour rebuter ces personnes frivoles d'une étude charmante offerte avec un appareil aussi pédantesque.

Quelque nécessaire, quelque avantageuse que fût cette réforme, il ne falloit pas moins que le profond savoir de M. Linnæus pour la faire avec succès, et que la célébrité de ce grand naturaliste pour la faire universellement adopter. Elle a d'abord éprouvé de la résistance, elle en éprouve encore. Cela ne sauroit être autrement; ses rivaux dans la même carrière regardent cette adoption comme un aveu d'infériorité qu'ils n'ont garde de faire; sa nomenclature paroît tenir tellement à son systême, qu'on ne s'avise gueres de l'en séparer. Et les Botanistes du premier ordre, qui se croient obligés par hauteur de n'adopter le systême de personne et d'avoir chacun le sien, n'iront pas sacrifier leurs prétentions aux progrès d'un art dont l'amour, dans ceux qui le professent, est rarement désintéressé.

Les jalousies nationales s'opposent encore à l'admission d'un systême étranger. On se croit obligé de soutenir les Illustres de son pays, surtout lorsqu'ils ont cessé de vivre ; car même l'amour-propre qui faisoit souffrir avec peine leur supériorité durant leur vie, s'honore de leur gloire après leur mort.

Malgré tout cela, la grande commodité de cette nouvelle nomenclature et son utilité que l'usage a fait connoître, l'ont fait adopter presque universellement dans toute l'Europe plutôt ou plus tard, à la vérité, mais enfin à-peu-près par-tout, et même à Paris. M. de Jussieu vient de l'établir au jardin du Roi, préférant ainsi l'utilité publique à la gloire d'une nouvelle refonte que sembloit demander la méthode des familles naturelles dont son illustre oncle est l'auteur. Ce n'est pas que cette nomenclature Linnéene n'ait encore ses défauts et ne laisse de grandes prises à la critique ; mais en attendant qu'on en trouve une plus par faite à qui rien ne manque, il vaut cent fois mieux adopter celle-là que de n'en avoir aucune, ou de retomber dans les phrases de Tournefort et de Gaspard Bauhin. J'ai même peine à croire qu'une meilleure nomenclature pût avoir désormais

assez de succès pour proscrire celle - ci, à laquelle les Botanistes de l'Europe sont déjà tout accoutumés; et c'est par la double chaîne de l'habitude et de la commodité qu'ils y renonceroient avec plus de peine encore qu'ils n'en eurent à l'adopter. Il faudroit, pour opérer ce changement, un auteur dont le crédit effaçât celui de M. Linnæus, et à l'autorité duquel l'Europe entiere voulût se soumettre une seconde fois, ce qui me paroît difficile à espérer. Car si son systême, quelque excellent qu'il puisse être, n'est adopté que par une seule nation, il jetera la Botanique dans un nouveau labyrinthe, et nuira plus qu'il ne servira.

Le travail même de M. Linnæus, bien qu'immense, reste encore imparfait, tant qu'il ne comprend pas toutes les plantes connues, et tant qu'il n'est pas adopté par tous les Botanistes sans exception : car les livres de ceux qui ne s'y soumettent pas, exigent de la part des lecteurs le même travail pour la concordance, auquel ils étoient forcés pour les livres qui ont précédé. On a obligation à M. Crantz, malgré sa passion contre M. Linnæus, d'avoir, en rejetant son systême, adopté sa nomenclature, Mais M. Haller, dans son grand et

excellent traité des plantes alpines, rejette à la fois l'un et l'autre ; et M. Adanson fait encore plus, il prend une nomenclature toute nouvelle, et ne fournit aucun renseignement pour y rapporter celle de M. Linnæus. M. Haller cite toujours les genres et quelquefois les phrases des espèces de M. Linnæus, mais M. Adanson n'en cite jamais ni genre ni phrases. M. Haller s'attache à une synonymie exacte, par laquelle, quand il n'y joint pas la phrase de M. Linnæus, on peut du moins la trouver indirectement par le rapport des synonymes. Mais M. Linnæus et ses livres sont tout-à-fait nuls pour M. Adanson et pour ses lecteurs, il ne laisse aucun renseignement par lequel on s'y puisse reconnoître. Ainsi il faut opter entre M. Linnæus et M. Adanson qui l'exclud sans miséricorde, et jeter tous les livres de l'un ou de l'autre au feu. Ou bien il faut entreprendre un nouveau travail qui ne sera ni court ni facile pour faire accorder deux nomenclatures qui n'offrent aucun point de réunion.

De plus, M. Linnæus n'a point donné une synonymie complette. Il s'est contenté, pour les plantes anciennes connues, de citer les Bauhins et Clusius, et une figure de chaque plante. Pour les plantes

exotiques découvertes récemment, il a cité un ou deux auteurs modernes et les figures de Rheedi, de Rumphius et quelques autres, et s'en est tenu là. Son entreprise n'exigeoit pas de lui une compilation plus étendue, et c'étoit assez qu'il donnât un seul renseignement sûr pour chaque plante dont il parloit.

Tel est l'état actuel des choses. Or sur cet exposé je demande à tout lecteur sensé comment il est possible de s'attacher à l'étude des plantes, en rejettant celle de la nomenclature? c'est comme si l'on vouloit se rendre savant dans une langue sans vouloir en apprendre les mots. Il est vrai que les noms sont arbitraires, que la connoissance des plantes ne tient point nécessairement à celle de la nomenclature, et qu'il est aisé de supposer qu'un homme intelligent pourroit être un excellent Botaniste, quoiqu'il ne connût pas une seule plante par son nom. Mais qu'un homme seul, sans livres et sans aucun secours des lumières communiquées, parvienne à devenir de lui-même un très-médiocre Botaniste, c'est une assertion ridicule à faire et une entreprise impossible à exécuter. Il s'agit de savoir si trois cens ans d'études et d'observations doivent être perdus pour la Botanique, si

trois cens volumes de figures et de descriptions doivent être jetés au feu, si les connoissances acquises par tous les savans qui ont consacré leur bourse, leur vie et leurs veilles à des voyages immenses, coûteux, pénibles et périlleux, doivent être inutiles à leurs successeurs ; et si chacun partant toujours de zéro pour son premier point, pourra parvenir de lui-même aux mêmes connoissances qu'une longue suite de recherches et d'études a répandues dans la masse du genre-humain. Si cela n'est pas, et que la troisieme et plus aimable partie de l'Histoire naturelle mérite l'attention des curieux, qu'on me dise comment on s'y prendra pour faire usage des connoissances ci-devant acquises, si l'on ne commence par apprendre la langue des auteurs, et par savoir à quels objets se rapportent les noms employés par chacun d'eux. Admettre l'étude de la Botanique et rejeter celle de la nomenclature, c'est donc tomber dans la plus absurde contradiction.

FRAGMENS
POUR UN
DICTIONNAIRE
DES TERMES D'USAGE
EN BOTANIQUE.

ABRUPTE. On donne l'épithete d'*Abrupte* aux feuilles pinnées, au sommet desquelles manque la foliole impaire terminale qu'elles ont ordinairement.

ABREUVOIRS, ou GOUTIERES. Trous qui se forment dans le bois pourri des chicots, et qui retenant l'eau des pluies, pourrissent enfin le reste du tronc.

ACAULIS, sans tige.

AIGRETTE. Touffe de filamens simples ou plumeux qui couronnent les semences dans plusieurs genres de composées et d'autres fleurs. L'Aigrette est ou fessile, c'est-à-dire, immédiatement attachée autour de l'embryon qui les porte; ou pédiculée, c'est-à-dire, portée par un pied appellé en latin *Stipes*, qui la tient élevée au-dessus de l'embryon. L'Aigrette sert d'abord de calice au fleuron, ensuite elle le pousse et le chasse à mesure qu'il se

fane, pour qu'il ne reste pas sous la semence et ne l'empêche pas de mûrir ; elle garantit cette même semence nue, de l'eau de la pluie qui pourroit la pourrir ; et lorsque la semence est mûre, elle lui sert d'aîle pour être portée et disséminée au loin par les vents.

AILÉE. Une feuille composée de deux folioles opposées sur le même pétiole, s'appelle feuille aîlée.

AISSELLE. Angle aigu ou droit, formé par une branche sur une autre branche, ou sur la tige, ou par une feuille sur une branche.

AMANDE. Semence enfermée dans un noyau.

ANDROGYNE. Qui porte des fleurs mâles et des fleurs femelles sur le même pied. Ces mots *Androgyne* et *Monoïque* signifient absolument la même chose. Excepté que dans le premier on fait plus d'attention au différent sexe des fleurs, et dans le second à leur assemblage sur le même individu.

ANGIOSPERME, à semences enveloppées. Ce terme d'Angiosperme convient également aux fruits à capsule et aux fruits à baye.

ANTHERE. Capsule ou boîte portée par le filet de l'étamine, et qui s'ouvrant au moment de la fécondation, répand la poussière prolifique.

ANTHOLOGIE. Discours sur les fleurs

C'est le titre d'un livre de Pontedera, dans lequel il combat de toute sa force le systême sexuel qu'il eût sans doute adopté lui-même, si les écrits de Vaillant et de Linnæus avoient précédé le sien.

APHRODITES. M. Adanson donne ce nom à des animaux dont chaque individu reproduit son semblable par la génération, mais sans aucun acte extérieur de copulation ou de fécondation, tels que quelques pucerons, les conques, la plupart des vers sans sexe, les insectes qui se reproduisent sans génération, mais par la section d'une partie de leur corps. En ce sens, les plantes qui se multiplient par boutures et par caïeux, peuvent-être appellées aussi Aphrodites. Cette irrégularité si contraire à la marche ordinaire de la nature, offre bien des difficultés à la définition de l'espèce: est-ce qu'à proprement parler, il n'existeroit point d'espèces dans la nature, mais seulement des individus? Mais on peut douter, je crois, s'il est des plantes absolument *Aphrodites*, c'est-à-dire, qui n'ont réellement point de sexes, et ne peuvent se multiplier par copulation. Au reste, il y a cette différence entre ces deux mots *Aphrodite* et *Asexe*, que le premier s'applique aux plantes qui n'ayant point de sexe, ne laissent pas de multiplier; au lieu que l'autre ne convient qu'à celles qui sont neutres ou stériles et incapables de reproduire leur semblable.

APHYLLE. On pourroit dire effeuillé, mais *effeuillé* signifie dont on a ôté les feuilles, et *Aphille*, qui n'en a point.

ARBRE. Plante d'une grandeur considérable, qui n'a qu'un seul et principal tronc divisé en maîtresses branches.

ARBRISSEAU. Plante ligneuse de moindre taille que l'arbre, laquelle se divise ordinairement dès la racine en plusieurs tiges. Les arbres et les arbrisseaux poussent en automne des boutons dans les aisselles des feuilles qui se développent dans le printemps, et s'épanouissent en fleurs et en fruits; différence qui les distingue des sous-arbrisseaux.

ARTICULÉ. Tiges, racines, feuilles, silique, se dit lorsque quelqu'une de ces parties de la plante se trouve coupée par des nœuds distribués de distance en distance.

AXILLAIRE. Qui sort d'une aisselle.

BALE. Calice dans les graminées.

BAYE. Fruit charnu ou succulent à une ou plusieurs loges.

BOULON. Groupe de fleurettes amassées en tête.

BOURGEON. Germe des feuilles et des branches.

BOUTON. Germe des fleurs.

BOUTURE. Est une jeune branche que l'on coupe à certains arbres moëlleux, tels que le figuier, le saule, le coignassier, laquelle reprend en terre sans racine. La

réussite des boutures dépend plutôt de leur facilité à produire des racines, que de l'abondance de la moëlle des branches ; car l'oranger, le buis, l'if et la sabine, qui ont peu de moëlle, reprennent facilement de bouture.

BRANCHES. Bras plians et élastiques du corps de l'arbre : ce sont elles qui lui donnent la figure ; elles sont ou alternes, ou opposées, ou verticillées. Le bourgeon s'étend peu-à-peu en branches posées collatéralement et composées des mêmes parties de la tige ; et l'on prétend que l'agitation des branches causée par le vent, est aux arbres ce qu'est aux animaux l'impulsion du cœur. On distingue,

1°. Les maîtresses branches, qui tiennent immédiatement au tronc, et d'où partent toutes les autres.

2°. Les branches à bois, qui étant les plus grosses et pleines de boutons plats, donnent la forme à un arbre fruitier, et doivent le conserver en partie.

3°. Les branches à fruits sont plus foibles, et ont des boutons ronds.

4°. Les chiffonnes sont courtes et menues.

5°. Les gourmandes sont grosses, droites et longues.

6°. Les veules sont longues, et ne promettent aucune fécondité.

7°. La branche aoûtée et celle qui, après le mois d'Août, a pris naissance, s'endurcit, et devient noirâtre.

8°. Enfin, la branche de faux-bois est grosse à l'endroit où elle devroit être menue, et ne donne aucune marque de fécondité.

BULBE. Est une racine orbiculaire composée de plusieurs peaux ou tuniques emboîtées les unes dans les autres. Les bulbes sont plutôt des boutons sous terre que des racines; ils en ont eux-mêmes de véritables, généralement presque cylindriques et rameuses.

CALICE. Enveloppe extérieure ou soutien des autres parties de la fleur, etc. Comme il y a des plantes qui n'ont point de calice, il y en a aussi dont le calice se métamorphose peu-à-peu en feuilles de la plante; et réciproquement il y en a dont les feuilles de la plante se changent en calice : c'est ce qui se voit dans la famille de quelques Renoncules, comme l'Anémone, la Pulsatille, etc.

CAMPANIFORME, ou CAMPANULÉE. Voyez CLOCHE.

CAPILLAIRES. On appelle feuilles capillaires dans la famille des Mousses celles qui sont déliées comme des cheveux. C'est ce qu'on trouve souvent exprimé dans le Synopsis de Ray, et dans l'histoire des Mousses de Dillen, par le mot grec de *Trichodes.*

On donne aussi le nom de Capillaires à une branche de la famille des Fougères, qui porte comme elles sa fructification sur

le dos des feuilles, et ne s'en distingue que par la stature des plantes qui la composent, beaucoup plus petite dans les capillaires que dans les fougeres.

CAPRIFICATION. Fécondation des fleurs femelles d'une sorte de Figuier dioïque par la poussiere des étamines de l'individu mâle appellé caprifiguier. Au moyen de cette opération de la nature, aidée en cela de l'industrie humaine, les figues ainsi fécondées grossissent, mûrissent et donnent une récolte meilleure et plus abondante qu'on ne l'obtiendroit sans cela.

La merveille de cette opération consiste en ce que dans le genre du Figuier, les fleurs étant encloses dans le fruit, il n'y a que celles qui sont hermaphrodites ou androgynes qui semblent pouvoir être fécondées; car quand les sexes sont tout-à-fait séparés, on ne voit pas comment la poussiere des fleurs mâles pourroit pénétrer sa propre enveloppe et celle du fruit femelle jusqu'aux pistils qu'elle doit féconder. C'est un insecte qui se charge de ce transport: une sorte de moucheron particulière au caprifiguer y pond, y éclot, s'y couvre de la poussiere des étamines, la porte par l'œil de la figue à travers les écailles qui en garnissent l'entrée, jusques dans l'intérieur du fruit; et là, cette poussiere ne trouvant plus d'obstacle, se dépose sur l'organe destiné à la recevoir.

L'histoire de cette opération a été dé-

taillée en premier lieu par Théophraste, le premier, le plus savant, ou pour mieux dire, l'unique et vrai Botaniste de l'antiquité ; et après lui par Pline chez les anciens, chez les modernes par Jean Bauhin, puis par Tournefort sur les lieux mêmes, après lui par Pontedera, et par tous les compilateurs de Botaniqne et d'Histoire naturelle qui n'ont fait que transcrire la relation de Tournefort.

CAPSULAIRE. Les plantes capsulaires sont celles dont le fruit est à capsules. Ray a fait de cette division sa dix-neuvième classe. *Herba vasculifera.*

CAPSULE. Péricarpe sec d'un fruit sec ; car on ne donne point, par exemple, le nom de capsule à l'écorce de la Grenade, quoiqu'aussi sèche et dure que beaucoup d'autres capsules, parce qu'elle enveloppe un fruit mou.

CAPUCHON, CALYPTRA. Coëffe pointue qui couvre ordinairement l'urne des Mousses. Le capuchon est d'abord adhérent à l'urne, mais ensuite il se détache et tombe quand elle approche de la maturité.

CARYOPHYLLÉE. Fleur caryophyllée ou en œillet.

CAYEUX. Bulbes par lesquelles plusieurs liacées et autres plantes se reproduisent.

CHATON. Assemblage de fleurs mâles ou femelles spiralement attachées à un axe ou réceptacle commun, autour duquel ces

fleurs prennent la figure d'une queue de chat. Il y a plus d'arbres à chatons mâles qu'il n'y en a qui aient aussi des chatons femelles.

CHAUME (Culmus). Nom particulier dont on distingue la tige des graminées de celles des autres plantes, et à qui l'on donne pour caractère propre d'être géniculée et fistuleuse, quoique beaucoup d'autres plantes aient ce même caractère et que les Lêches et divers Gramens des Indes ne l'aient pas. On ajoute que le chaume n'est jamais rameux, ce qui néanmoins souffre encore exception dans l'*Arundo calamagrostis* et dans d'autres.

CLOCHE. Fleurs en cloches ou campaniformes.

COLORÉ. Les calices, les bâles, les écailles, les enveloppes, les parties extérieures des plantes qui sont vertes ou grises, communément sont dites colorées lorsqu'elles ont une couleur plus éclatante et plus vive que leurs semblables : tels sont les calices de la Circée, de la Moutarde, de la Carline ; les enveloppes de l'Astrantia : la corolle des Ornithogales blancs et jaunes est verte en dessous et colorée en dessus ; les écailles du Xeranthême sont si colorées qu'on les prendroit pour des pétales ; et le calice du Polygala, d'abord très coloré, perd sa couleur peu-à-peu, et prend enfin celle d'un calice ordinaire.

CORDON ombilical dans les capillaires et fougères.

CORNET. Sorte de nectaire infundibuliforme.

CORYMBE. Disposition de fleur qui tient le milieu entre l'ombelle et la panicule ; les pédicules sont gradués le long de la tige comme dans la panicule, et arrivent tous à la même hauteur, formant à leur sommet une surface plane.

Le corymbe diffère de l'ombelle, en ce que les pédicules qui le forment, au lieu de partir du même centre, partent à différentes hauteurs, de divers points sur le même axe.

CORYMBIFERES. Ce mot sembleroit devoir désigner les plantes à fleurs en corymbe, comme celui d'*ombelliferes* désigne les plantes à fleurs en parasol. Mais l'usage n'a pas autorisé cette analogie ; l'acception dont je vais parler n'est pas même fort usitée ; mais comme elle a été employée par Ray et par d'autres Botanistes, il la faut connoître pour les entendre.

Les plantes *corymbiferes* sont donc, dans la classe des composées, et dans la section des discoïdes, celles qui portent leurs semences nues, c'est-à-dire, sans aigrettes ni filets qui les couronnent ; tels sont les Bidens, les Armoises, la Tanaisie, etc. On observera que les demi fleuronnées à semences nues comme la Lampsane, l'Hyoseris, la Catanance, etc. ne s'appellent pas cepen-

dant corymbiferes, parce qu'elles ne sont pas du nombre des *discoïdes*.

COSSE. Péricarpe des fruits légumineux. La cosse est composée ordinairement de deux valvules, et quelquefois n'en a qu'une seule.

COSSON. Nouveau sarment qui croît sur la vigne après qu'elle est taillée.

COTYLEDON. Foliole ou partie de l'embrion dans laquelle s'élaborent et se préparent les sucs nutritifs de la nouvelle plante.

Les Cotyledons, autrement appellés feuilles séminales, sont les premières parties de la plante qui paroissent hors de terre lorsqu'elle commence à végéter. Ces premières feuilles sont très souvent d'une autre forme que celles qui les suivent et qui sont les véritables feuilles de la plante. Car pour l'ordinaire les cotyledons ne tardent pas à se flétrir et à tomber peu après que la plante est levée, et qu'elle reçoit par d'autres parties une nourriture plus abondante que celle qu'elle tiroit par eux de la substance même de la semence.

Il y a des plantes qui n'ont qu'un cotyledon, et qui pour cela s'appellent monocotyledones, tels sont les palmiers, les liliacées, les graminées et d'autres plantes : le plus grand nombre en ont deux, et s'appellent dicotyledones; si d'autres en ont davantage, elle s'appelleront polycotyledones. Les acotyledones sont celles qui n'ont point

de cotyledons, telles que les fougères, les mousses, les champignons et toutes les cryptogames.

Ces différences de la germination ont fourni à Ray, à d'autres Botanistes, et en dernier lieu à Messieurs de Jussieu et Haller, la première ou plus grande division naturelle du règne vétégal.

Mais pour classer les plantes suivant cette méthode, il faut les examiner sortant de terre, dans leur première germination, et jusques dans la semence même ; ce qui est souvent fort difficile, sur-tout pour les plantes marines et aquatiques, et pour les arbres et plantes étrangères ou alpines qui refusent de germer et naître dans nos jardins.

CRUCIFERE ou CRUCIFORME, disposé en forme de croix. On donne spécialement le nom de crucifère à une famille de plantes dont le caractère est d'avoir des fleurs composées de quatre pétales disposés en croix, sur un calice composé d'autant de folioles, et autour du pistil six étamines, dont deux, égales entr'elles, sont plus courtes que les quatre autres, et les divisent également.

CUPULES. Sortes de petites calottes ou coupes qui naissent le plus souvent sur plusieurs Lichens et Algues, et dans le creux desquelles on voit les semences naître et se former, surtout dans le genre appellé jadis hépatique des fontaines, et aujourd'hui marchantia.

CYME,

CYME, ou CYMIER. Sorte d'ombelle qui n'a rien de régulier, quoique tous ses rayons partent du même centre; tels sont les fleurs de l'Obier, du Chevrefeuille, etc.

DEMI-FLEURON. C'est le nom donné par Tournefort, dans les fleurs composées, aux fleurons échancrés qui garnissent le disque des lactucées et à ceux qui forment le contour des radiées. Quoique ces deux sortes de demi-fleurons soient exactement de même figure, et pour cela confondues sous le même nom par les Botanistes, ils diffèrent pourtant essentiellement, en ce que les premiers ont toujours des étamines et que les autres n'en ont jamais. Les demi-fleurons de même que les fleurons sont toujours superes, et portés par la semence qui est portée à son tour par le disque ou réceptacle de la fleur. Le demi-fleuron est formé de deux parties, l'inférieure qui est un tube ou cylindre très-court, et la supérieure qui est plane, taillée en languette, et à qui l'on en donne le nom. Voyez *Fleuron*, *Fleur*.

DIECIE ou DIOECIE, habitation séparée. On donne le nom de Diécie à une classe de plantes composées de toutes celles qui portent leurs fleurs mâles sur un pied, et leurs fleurs femelles sur un autre pied.

DIGITÉ. Une fleur est digitée lorsque les folioles partent toutes du sommet de son pétiole comme d'un centre commun. Telle est, par exemple, la feuille du Marronier d'Inde.

DIOIQUES. Toutes les plantes de la Diécie sont Dioïques.

DISQUE. Corps intermédiaire qui tient la fleur ou quelques-unes de ses parties élevées au-dessus du vrai réceptacle.

Quelquefois on appelle disque le réceptacle même comme dans les composées; alors on distingue la surface du réceptacle, ou le disque, du contour qui le borde et qu'on nomme rayon.

Disque est aussi un corps charnu qui se trouve dans quelques genres de plantes, au fond du calice, dessous l'embrion; quelquefois les étamines sont attachées autour de ce disque.

DRAGEONS. Branches enracinées, qui tiennent au pied d'un arbre, ou au tronc, dont on ne peut les arracher sans l'éclater

ÉCAILLES ou PAILLETTES. Petites languettes paléacées qui, dans plusieurs genres de fleurs composées, implantées sur le réceptable, distinguent et séparent les fleurons; quand les paillettes sont de simples filets, on les appelle des poils; mais quand elles ont quelque largeur, elles prennent le nom d'écailles.

Il est singulier, dans le Xeranthême à fleur double, que les écailles autour du disque s'alongent, se colorent et prennent l'apparence de vrais demi-fleurons, au point de tromper à l'aspect, quiconque n'y regarderoit pas de bien près.

On donne très souvent le nom d'écailles

aux calices des chatons et des cônes : on le donne aussi aux folioles des calices imbriqués de fleurs en tête, tels que les Chardons, les Jacées, et à celles des calices de substance sèche et scarieuse du Xéranthême et de la Catananche.

La tige des plantes dans quelques espèces, est aussi chargée d'écailles : ce sont des rudimens coriaces de feuilles qui quelquefois en tiennent lieu, comme dans l'Orabanche et le Tussilage.

Enfin on appelle encore écailles les enveloppes imbriquées des bâles de plusieurs liliacées, et les bâles ou calices applatis des Schœnus, et d'autres graminacées.

ÉCORCE. Vêtement ou partie enveloppante du tronc et des branches d'un arbre. L'écorce est moyenne entre l'épiderme à l'extérieur, et le *liber* à l'intérieur; ces trois enveloppes se réunissent souvent dans l'usage vulgaire sous le nom commun d'écorce.

EDULE, *EDULIS*, bon à manger. Ce mot est du nombre de ceux qu'il est à désirer qu'on fasse passer du latin dans la langue universelle de la Botanique.

ENTRE-NŒUDS. Ce sont dans les chaumes des graminées les intervalles qui séparent les nœuds d'où naissent les feuilles. Il y a quelques gramens, mais en bien petit nombre, dont le chaume nud d'un bout à l'autre est sans nœuds, et par conséquent sans entre-nœuds; tel, par exemple, que l'*Aira cærulea.*

ÉPERON. Protubérance en forme de cône droit ou recourbé, faite dans plusieurs sortes de fleurs, par le prolongement du nectaire. Tels sont les éperons des Orchis, des Linaires, des Ancoliers, des Pieds-d'alouettes, de plusieurs Geranium et de beaucoup d'autres plantes.

ÉPI. Forme de bouquet dans laquelle les fleurs sont attachées autour d'un axe ou réceptacle commun formé par l'extrémité du chaume ou de la tige unique. Quand les fleurs sont pédiculées, pourvu que tous les pédicules soient simples et attachés immédiatement à l'axe, le bouquet s'appelle toujours épi; mais dans l'épi rigoureusement pris, les fleurs sont sessiles.

ÉPIDERME. (l') Est la peau fine extérieure qui enveloppe les couches corticales; c'est une membrane très fine, transparente, ordinairement sans couleur, élastique et un peu poreuse.

ESPECE. Réunion de plusieurs variétés, ou individus, sous un caractère commun qui les distingue de toutes les autres plantes du même genre.

ÉTAMINES. Agens masculins de la fécondation; leur forme est ordinairement celle d'un filet qui supporte une tête appellée anthère ou sommet. Cette anthère est une espèce de capsule qui contient la poussière prolifique. Cette poussière s'échappe, soit par explosion, soit par dilatation, et va s'introduire dans le stigmate, pour être portée

jusqu'aux ovaires qu'elle féconde. Les étamines varient par la forme et par le nombre.

ETENDART. Pétale supérieur des fleurs légumineuses.

ENVELOPPE. Espèce de calice qui contient plusieurs fleurs, comme dans le Pied-de-veau, le Figuier, les fleurs à fleurons. Les fleurs garnies d'une enveloppe ne sont pas pour cela dépourvues de calice.

FANE. La fane d'une plante, est l'assemblage des feuilles d'en-bas.

FÉCONDATION. Opération naturelle par laquelle les étamines portent, au moyen du pistil jusqu'à l'ovaire, le principe de vie nécessaire à la maturisation des semences et à leur germination.

FEUILLES. Sont des organes nécessaires aux plantes pour pomper l'humidité de l'air pendant la nuit, et faciliter la transpiration durant le jour; elles suppléent encore dans les végétaux au mouvement progressif et spontané des animaux, et en donnant prise au vent pour agiter les plantes et les rendre plus robustes. Les plantes alpines sans cesse battues du vent et des ouragans, sont toujours fortes et vigoureuses; au contraire, celles qu'on élève dans un jardin ont un air trop calme, y prospérent moins et souvent languissent et dégénèrent.

FILET. Pédicule qui soutient l'étamine. On donne aussi le nom de filets aux poils qu'on voit sur la surface des tiges, des feuilles et même des fleurs de plusieurs plantes.

FLEUR. Si je livrois mon imagination aux douces sensations que ce mot semble appeller, je pourrois faire un article agréable peut-être aux Bergers, mais fort mauvais pour les Botanistes. Ecartons donc un moment les vives couleurs, les odeurs suaves, les formes élégantes, pour chercher premièrement à bien connoître l'être organisé qui les rassemble. Rien ne paroît d'abord plus facile; qui est-ce qui croit avoir besoin qu'on lui apprenne ce que c'est qu'une fleur? Quand on ne me demande pas ce que c'est que le temps, disoit *S*aint-Augustin, je le sais fort bien; je ne le sais plus quand on me le demande. On en pourroit dire autant de la fleur et peut-être de la beauté même, qui, comme elle, est la rapide proie du temps. En effet, tous les Botanistes qui ont voulu donner jusqu'ici des définitions de la fleur ont échoué dans cette entreprise; et les plus illustres, tels que Messieurs Linnæus, Haller, Adanson, qui sentoient mieux la difficulté que les autres, n'ont pas même tenté de la surmonter et ont laissé la fleur à définir. Le premier a bien donné dans sa philosophie botanique les définitions de Jungins, de Ray, de Tournefort, de Pontedera, de Ludwig, mais sans en adopter aucune, et sans en proposer de son chef.

Avant lui Pontedera avoit bien senti et bien exposé cette difficulté; mais il ne put résister à la tentation de la vaincre. Le lec-

teur pourra bientôt juger du succès. Disons maintenant en quoi cette difficulté consiste, sans néanmoins compter, si je tente à mon tour de lutter contr'elle, de réussir mieux qu'on n'a fait jusqu'ici.

On me présente une rose, et l'on me dit : voilà une fleur. C'est me la montrer, je l'avoue, mais ce n'est pas la définir, et cette inspection ne me suffira pas pour décider sur toute autre plante, si ce que je vois est ou n'est pas la fleur ; car il y a une multitude de végétaux qui n'ont dans aucune de leurs parties la couleur apparente que Ray, Tournefort, Jungins font entrer dans la définition de la fleur ; et qui pourtant portent des fleurs non moins réelles que celles du rosier, quoique bien moins apparentes.

On prend généralement pour la fleur la partie colorée de la fleur qui est la corolle, mais on s'y trompe aisément ; il y a des bractées et d'autres organes autant et plus colorés que la fleur même et qui n'en font point partie, comme on le voit dans l'Ormin, dans le Bled-de-vache, dans plusieurs Amaranthes et Chenopodium ; il y a des multitudes de fleurs qui n'ont point du tout de corolle, d'autres qui l'ont sans couleur, si petite et si peu apparente, qu'il n'y a qu'une recherche bien soigneuse qui puisse l'y faire trouver. Lorsque les Bleds sont en fleur, y voit on des pétales colorés ; en voit-on dans les Mousses, dans les Graminées ? En voit-on dans les chatons du Noyer, du

Hêtre et du Chêne, dans l'Aune, dans le Noisetier, dans le Pin, et dans ces multitudes d'arbres et d'herbes qui n'ont que des fleurs à étamines? Ces fleurs néanmoins n'en portent pas moins le nom de fleurs; l'essence de la fleur n'est donc pas dans la corolle.

Elle n'est pas non plus séparément dans aucune des autres parties constituantes de la fleur, puisqu'il n'y a aucune de ces parties qui ne manquent à quelques espèces de fleurs. Le calice manque, par exemple, à presque toute la famille des liliacées, et l'on ne dira pas qu'une Tulipe ou un Lis ne sont pas une fleur. S'il y a quelques parties plus essentielles que d'autres à une fleur, ce sont certainement le pistil et les étamines. Or, dans toute la famille des cucurbitacées et même dans toute la classe des monoïques, la moitié des fleurs sont sans pistil, l'autre moitié sans étamines; et cette privation n'empêche pas qu'on ne les nomme et qu'elles ne soient les unes et les autres de véritables fleurs. L'essence de la fleur ne consiste donc ni séparément dans quelques-unes de ces parties dites constituantes, ni même dans l'assemblage de toutes ces parties. En quoi donc consiste proprement cette essence? voilà la question. Voilà la difficulté, et voici la solution par laquelle Pontedera a tâché de s'en tirer.

La fleur, dit-il, est une partie dans la plante, différente des autres par sa nature

et

et par sa forme, toujours adhérente et utile à l'embrion, si la fleur a un pistil; et si le pistil manque, ne tenant à nul embrion.

Cette définition pèche, ce me semble, en ce qu'elle embrasse trop. Car lorsque le pistil manque, la fleur n'ayant plus d'autres caractères que de différer des autres parties de la plante par sa nature et par sa forme, on pourra donner ce nom aux Bractées, aux Stipules, au Nectarium, aux Epines, et à tout ce qui n'est ni feuilles ni branches. Et quand la corolle est tombée et que le fruit approche de sa maturité, on pourroit encore donner le nom de fleur au calice et au réceptacle, quoique réellement il n'y ait alors plus de fleur. Si donc cette définition convient *omni*, elle ne convient pas *soli*, et manque par-là d'une des deux principales conditions requises. Elle laisse d'ailleurs un vide dans l'esprit, qui est le plus grand défaut qu'une définition puisse avoir. Car après avoir assigné l'usage de la fleur au profit de l'embrion quand elle y adhère, elle fait supposer totalement inutile celle qui n'y adhère pas. Et cela remplit mal l'idée que le Botaniste doit avoir du concours des parties et de leur emploi dans le jeu de la machine organique.

Je crois que le défaut général vient ici d'avoir trop considéré la fleur comme une substance absolue, tandis qu'elle n'est, ce me semble, qu'un être collectif et relatif; et d'avoir trop rafiné sur les idées, tandis

qu'il falloit se borner à celle qui se présentoit naturellement. Selon cette idée, la fleur ne me paroît être que l'état passager des parties de la fructification durant la fécondation du germe. De-là suit que quand toutes les parties de la fructification seront réunies, il n'y aura qu'une fleur : quand elles seront séparées, il y en aura autant qu'il y a de parties essentielles à la fécondation; et comme ces parties essentielles ne sont qu'au nombre de deux; savoir, le pistil et les étamines, il n'y aura par conséquent que deux fleurs, l'une mâle et l'autre femelle, qui soient nécessaires à la fructification. On en peut cependant supposer une troisième qui réuniroit les sexes séparés dans les deux autres. Mais alors si toutes ces fleurs étoient également fertiles, la troisième rendroit les deux autres superflues, et pourroit seule suffire à l'œuvre; ou bien il y auroit réellement deux fécondations, et nous n'examinons ici la fleur que dans une.

La fleur n'est donc que le foyer et l'instrument de la fécondation. Une seule suffit quand elle est hermaphrodite. Quand elle n'est que mâle ou femelle, il en faut deux; savoir, une de chaque sexe; et si l'on fait entrer d'autres parties, comme le calice et la corolle, dans la composition de la fleur, ce ne peut être comme essentielles, mais seulement comme nutritives et conservatrices de celles qui le sont. Il y a des fleurs sans calice; il y en a sans corolle. Il y en a

même sans l'un et sans l'autre ; mais il n'y en a point et il n'y en sauroit avoir qui soient en même temps sans pistil et sans étamines.

La fleur est une partie locale et passagère de la plante qui précède la fécondation du germe, et dans laquelle ou par laquelle elle s'opère.

Je ne m'étendrai pas à justifier ici tous les termes de cette définition, qui peut-être n'en vaut pas la peine ; je dirai seulement que le mot *précède* m'y paroît essentiel, parce que le plus souvent la corolle s'ouvre et s'épanouit avant que les anthères s'ouvrent à leur tour ; et dans ce cas il est incontestable que la fleur préexiste à l'œuvre de la fécondation. J'ajoute que cette fécondation s'opère *dans elle* ou *par elle ;* parce que dans les fleurs mâles des plantes androgynes et dioïques, il ne s'opère aucune fructification, et qu'elles n'en sont pas moins des fleurs pour cela.

Voilà, ce me semble, la notion la plus juste qu'on puisse se faire de la fleur, et la seule qui ne laisse aucune prise aux objections qui renversent toutes les autres définitions qu'on a tenté d'en donner jusqu'ici. Il faut seulement ne pas prendre trop strictement le mot *durant* que j'ai employé dans la mienne. Car même avant que la fécondation du germe soit commencée, on peut dire que la fleur existe aussi-tôt que les organes sexuels sont en évidence, c'est-à-dire,

aussi-tôt que la corolle est épanouie ; et et d'ordinaire les anthères ne s'ouvrent pas à la poussière séminale dès l'instant que la corolle s'ouvre aux anthères ; cependant la fécondation ne peut commencer, avant que les anthères soient ouvertes. De même l'œuvre de la fécondation s'achève souvent avant que la corolle se flétrisse et tombe : or jusqu'à cette chûte on peut dire que la fleur existe encore. Il faut donc donner nécessairement un peu d'extension au mot *durant*, pour pouvoir dire que la fleur et l'œuvre de la fécondation commencent et finissent ensemble.

Comme généralement la fleur se fait remarquer par sa corolle, partie bien plus apparente que les autres par la vivacité de ses couleurs, c'est dans cette corolle aussi qu'on fait machinalement consister l'essence de la fleur, et les Botanistes eux-mêmes ne sont pas toujours exempts de cette petite illusion ; car souvent ils emploient le mot de fleur pour celui de corolle. Mais ces petites impropriétés d'inadvertance importent peu, quand elles ne changent rien aux idées qu'on a des choses quand on y pense. De-là ces mots de fleurs monopétales, polypétales, de fleurs labiées, personnées, de fleurs régulières, irrégulières, etc. qu'on trouve fréquemment dans les livres même d'institutions. Cette petite impropriété étoit non-seulement pardonnable, mais presque forcée à Tournefort et à ses contemporains,

qui n'avoient pas encore le mot de corolle, et l'usage s'en est conservé depuis eux par l'habitude sans grand inconvénient. Mais il ne seroit pas permis à moi qui remarque cette incorrection, de l'imiter ici ; ainsi je renvoie au mot Corolle à parler de ses formes diverses et de ses divisions. (*a*).

Mais je dois parler ici des fleurs composées et simples, parce que c'est la fleur même et non la corolle qui se compose, comme on le va voir, après l'exposition des parties de la fleur simple.

On divise cette fleur en complète et incomplète. La fleur complète est celle qui contient toutes les parties essentielles ou concourantes à la fructification, et ces parties sont au nombre de quatre; deux essentielles, savoir, le pistil et l'étamine, ou les étamines; et deux accessoires ou concourantes; savoir, la corolle et le calice : à quoi l'on doit ajouter le disque ou réceptacle qui porte le tout.

La fleur est complète quand elle est composée de toutes ses parties ; quand il lui en manque quelqu'une, elle est imcomplète. Or la fleur incomplète peut manquer non-seulement de corolle et de calice, mais même de pistil ou d'étamines; et dans ce dernier cas, il y a toujours une autre fleur, soit sur le même individu, soit sur un dif-

(*a*) Cet article *Corolle*, auquel l'auteur renvoie ici, ne s'est point trouvé fait.

férent, qui porte l'autre partie essentielle qui manque à celle-ci; de-là la division en fleurs hermaphrodites, qui peuvent être complètes ou ne l'être pas, et en fleurs purement mâles ou femelles, qui sont toujours incomplètes.

La fleur hermaphrodite incomplète n'en est pas moins parfaite pour cela, puisqu'elle se suffit à elle-même pour opérer la fécondation; mais elle ne peut être appellée complète, puisqu'elle manque de quelqu'une des parties de celles qu'on appelle ainsi. Une Rose, un Œillet sont, par exemple, des fleurs parfaites et complètes, parce qu'elles sont pourvues de toutes ces parties. Mais une Tulipe, un Lis, ne sont point des fleurs complètes, quoique parfaites, parce qu'elles n'ont point de calice; de même la jolie petite fleur appellée Paronychia, est parfaite comme hermaphrodite; mais elle est incomplète, parce que, malgré sa riante couleur, il lui manque une corolle.

Je pourrois, sans sortir encore de la section des fleurs simples, parler ici des fleurs régulières, et des fleurs appellées irrégulières. Mais comme ceci se rapporte principalement à la corolle, il vaut mieux sur cet article renvoyer le lecteur à ce mot (*b*). Reste donc à parler des oppositions que peut souffrir ce nom de fleur simple.

Toute fleur d'où résulte une seule-fructi-

(*b*) Voyez la note précédente.

fication est une fleur simple. Mais si d'une seule fleur résultent plusieurs fruits, cette fleur s'appellera composée, et cette pluralité n'a jamais lieu dans les fleurs qui n'ont qu'une corolle. Ainsi toute fleur composée a nécessairement non-seulement plusieurs pétales, mais plusieurs corolles ; et pour que la fleur soit réellement composée, et non pas une seule agrégation de plusieurs fleurs simples, il faut que quelqu'une des parties de la fructification soit commune à tous les fleurons composans, et manque à chacun d'eux en particulier.

Je prends, par exemple, une fleur de Laiteron, la voyant remplie de plusieurs petites fleurettes, et je me demande si c'est une fleur composée. Pour savoir cela, j'examine toutes les parties de la fructification l'une après l'autre, et je trouve que chaque fleurette a des étamines, un pistil, une corolle, mais qu'il n'y a qu'un seul réceptacle en forme de disque qui les reçoit toutes, et qu'il n'y a qu'un seul grand calice qui les environne ; d'où je conclus que la fleur est composée, puisque deux parties de la fructification, savoir, le calice et le réceptacle, sont communes à toutes et manquent à chacun en particulier.

Je prends ensuite une fleur de Scabieuse où je distingue aussi plusieurs fleurettes ; je l'examine de même, et je trouve que chacune d'elles est pourvue en son particulier de toutes les parties de la fructification, sans

en excepter le calice et même le réceptacle, puisqu'on peut regarder comme tel le second calice qui sert de base à la semence. Je conclus donc que la Scabieuse n'est point une fleur composée, quoiqu'elle rassemble comme elles plusieurs fleurettes sur un même disque et dans un même calice.

Comme ceci pourtant est sujet à dispute, sur-tout à cause du réceptacle, on tire des fleurettes même un caractère plus sûr, qui convient à toutes celles qui constituent proprement une fleur composée et qui ne convient qu'à elles; c'est d'avoir cinq étamines réunies en tube ou cylindre par leurs anthères autour du style, et divisées par leurs cinq filets au bas de la corolle. Toute Fleur dont les fleurettes ont leurs anthères ainsi disposées, est donc une fleur composée; et toute fleur où l'on ne voit aucune fleurette de cette espèce n'est point une fleur composée, et ne porte même au singulier qu'improprement le nom de fleur, puisqu'elle est réellement une agrégation de plusieurs fleurs.

Ces fleurettes partielles qui ont ainsi leurs anthères réunies, et dont l'assemblage forme une fleur véritablement composée, sont de deux espèces: les unes qui sont régulières et tubulées, s'appellent proprement fleurons; les autres qui sont échancrées et ne présentent par le haut qu'une languette plane et le plus souvent dentelée, s'appellent demi-fleurons; et des combinaisons de

ces deux espèces dans la fleur totale, résultent trois sortes principales de fleurs composées; savoir, celles qui ne sont garnies que de fleurons, celles qui ne sont garnies que de demi-fleurons, et celles qui sont mêlées des uns et des autres.

Les fleurs à fleurons ou fleurs fleuronnées se divisent encore en deux espèces, relativement à leur forme extérieure. Celles qui présentent une figure arrondie en manière de tête, et dont le calice approche de la forme hémisphérique, s'appellent fleurs en tête, *Capitati.* Tels sont, par exemple, les *Chardons*, les *Artichauts*, la *Chausse-trape.*

Celles dont le réceptacle est plus applati, en sorte que leurs fleurons forment avec le calice une figure à-peu-près cylindrique, s'appellent fleurs en disque, *Discoïde.* La *Santoline*, par exemple, et l'*Eupatoire*, offrent des fleurs en disque ou discoïdes.

Les fleurs à demi-fleurons s'appellent demi-fleuronnées, et leur figure extérieure ne varie pas assez régulièrement pour offrir une division semblable à la précédente. Le *Salsifis*, la *Scorsonere*, le *Pissenlit*, la *Chicorée*, ont des fleurs demi-fleuronnées.

A l'égard des fleurs mixtes, les demi-fleurons ne s'y mêlent pas parmi les fleurons en confusion, sans ordre; mais les fleurons occupent le centre du disque, les demi-fleurons en garnissent la circonférence et forment une couronne à la fleur, et ces fleurs ainsi couronnées portent le nom de

Fleurs radiées. Les *Reines-Marguerites* et tous les *Asters*, le *Souci*, les *Soleils*, la *Poire-de-terre* portent tous des fleurs radiées.

Toutes ces sections forment encore dans les fleurs composées, et relativement au sexe des fleurons, d'autres divisions dont il sera parlé dans l'article *Fleuron*.

Les fleurs simples ont une autre sorte d'opposition dans celles qu'on appelle fleurs doubles ou pleines.

La fleur double est celle dont quelqu'une des parties est multipliée au-delà de son nombre naturel, mais sans que cette multiplication nuise à la fécondation du germe.

Les fleurs se doublent rarement par le calice, presque jamais par les étamines. Leur multiplication la plus commune se fait par la corolle. Les exemples les plus fréquens en sont dans les fleurs polypétales, comme Œillets, Anémones, Renoncules; les fleurs monopétales doublent moins communément. Cependant on voit assez souvent des Campanules, des Primeveres, des Auricules, et sur-tout des Jacinthes à fleur double.

Ce mot de fleur double ne marque pas dans le nombre des pétales une simple duplication, mais une multiplication quelconque. Soit que le nombre des pétales devienne double, triple, quadruple, etc.; tant qu'ils ne multiplient pas au point d'étouffer la fructification, la fleur garde toujours le nom de fleur double. Mais lors-

que les pétales trop multipliés font disparoître les étamines et avorter le germe, alors la fleur perd le nom de fleur double et prend celui de fleur pleine.

On voit par-là que la fleur double est encore dans l'ordre de la nature, mais que la fleur pleine n'y est plus et n'est qu'un véritable monstre.

Quoique la plus commune plénitude des fleurs se fasse par les pétales, il y en a néanmoins qui se remplissent par le calice, et nous en avons un exemple bien remarquable dans l'Immortelle appellée *Xeranthéme.* Cette fleur, qui paroît radiée et qui réellement est discoïde, porte, ainsi que la *Carline*, un calice imbriqué, dont le rang intérieur a ses folioles longues et colorées; et cette fleur, quoique composée, double et multiplie tellement par ses brillantes folioles, qu'on les prendroit, garnissant la plus grande partie du disque, pour autant de demi-fleurons.

Ces fausses apparences abusent souvent les yeux de ceux qui ne sont pas Botanistes: mais quiconque est initié dans l'intime structure des fleurs, ne peut s'y tromper un moment. Une fleur demi-fleuronnée ressemble extérieurement à une fleur polypétale pleine : mais il y a toujours cette différence essentielle, que dans la première chaque demi-fleuron est une fleur parfaite qui a son embrion, son pistil et ses étamines; au lieu que dans la fleur pleine, chaque

pétale multiplié n'est toujours qu'un pétale qui ne porte aucune des parties essentielles à la fructification. Prenez l'un après l'autre les pétales d'une Renoncule simple, ou double, ou pleine, vous ne trouverez dans aucun nulle autre chose que le pétale même; mais dans le Pissenlit chaque demi-fleuron, garni d'un style entouré d'étamines, n'est pas un simple pétale, mais une véritable fleur.

On me présente une fleur de Nymphéa jaune, et l'on me demande si c'est une fleur composée ou une fleur double? Je réponds que ce n'est ni l'un ni l'autre. Ce n'est pas une composée, puisque les folioles qui l'entourent ne sont pas des demi-fleurons; et ce n'est pas une fleur double, parce que la duplication n'est l'état naturel d'aucune fleur, et que l'état naturel de la fleur de Nymphéa jaune est d'avoir plusieurs enceintes de pétales autour de son embrion. Ainsi cette multiplicité n'empêche pas le Nymphéa jaune d'être une fleur simple.

La constitution commune au plus grand nombre des fleurs, est d'être hermaphrodites; et cette constitution paroît en effet la plus convenable au règne végétal, où les individus dépourvus de tout mouvement progressif et spontané ne peuvent s'aller chercher l'un l'autre quand les sexes sont séparés. Dans les arbres et les plantes où ils ils le sont, la nature, qui sait varier ses moyens, a pourvu à cet obstacle : mais il

n'en est pas moins vrai généralement que des êtres immobiles doivent, pour perpétuer leur espèce, avoir en eux-mêmes tous les instrumens propres à cette fin.

FLEUR MUTILÉE. Est celle qui, pour l'ordinaire par défaut de chaleur, perd ou ne produit point la corolle qu'elle devroit naturellement avoir. Quoique cette mutilation ne doive point faire espèce, les plantes où elle a lieu se distinguent néanmoins dans la nomenclature, de celles de même espèce qui sont complètes, comme on peut le voir dans plusieurs espèces de *Quamoclit*, de *Cucuballes*, de *Tussilages*, de *Campanules*, etc.

FLEURETTE. Petite fleur complète qui entre dans la structure d'une fleur agrégée.

FLEURON. Petite fleur incomplète qui entre dans la structure d'une fleur composée. Voyez *Fleur*.

Voici quelle est la structure naturelle des fleurons composans.

1. Corolle monopétale tubulée à cinq dents, supere.

2. Pistil alongé, terminé par deux stigmates réfléchis.

3. Cinq étamines dont les filets sont séparés par le bas, mais formant par l'adhérence de leurs anthères un tube autour du pistil.

4. Semence nue alongée ayant pour base le réceptacle commun, et servant elle-

même, par son sommet, de réceptacle à la corolle.

5. Aigrettes de poils ou d'écailles couronnant la semence, et figurant un calice à la base de la corolle. Cette aigrette pousse de bas en haut la corolle, la détache et la fait tomber, lorsqu'elle est flétrie, et que la semence accrue approche de sa maturité.

Cette structure commune et générale des fleurons souffre des exceptions dans plusieurs genres de composées; et ces différences constituent même des sections qui forment autant de branches dans cette nombreuse famille.

Celles de ces différences qui tiennent à la structure même des fleurons, ont été ci-devant expliquées au mot *Fleur*. J'ai maintenant à parler de celles qui ont rapport à la fécondation.

L'ordre commun des fleurons dont je viens de parler, est d'être hermaphrodites, et ils se fécondent par eux-mêmes. Mais il y en a d'autres qui ayant des étamines et n'ayant point de germe, portent le nom de mâles; d'autres qui ont un germe, et n'ont point d'étamines, s'appellent fleurons femelles; d'autres qui n'ont ni germe ni étamines, ou dont le germe imparfait avorte toujours, portent le nom de neutres.

Ces diverses espèces de fleurons ne sont pas indifféremment entremêlés dans les fleurs composées; mais leurs combinaisons méthodiques et régulières sont toujours

relatives ou à la plus sûre fécondation, ou à la plus abondante fructification, ou à la plus pleine maturification des graines.

FRUCTIFICATION. Ce mot se prend toujours dans un sens collectif, et comprend non-seulement l'œuvre de la fécondation du germe et de la maturification du fruit, mais l'assemblage de tous les instrumens naturels destinés à cette opération.

FRUIT. Dernier produit de la végétation dans l'individu, contenant les semences qui doivent la renouveller par d'autres individus. La semence n'est ce dernier produit que quand elle est seule et nue. Quand elle ne l'est pas, elle n'est que partie du fruit.

Fruit. Ce mot a dans la Botanique un sens beaucoup plus étendu que dans l'usage ordinaire. Dans les arbres et même dans d'autres plantes, toutes les semences ou leurs enveloppes bonnes à manger, portent en général le nom de fruit. Mais en Botanique ce même nom s'applique plus généralement encore à tout ce qui résulte, après la fleur, de la fécondation du germe. Ainsi le fruit n'est proprement autre chose que l'ovaire fécondé, et cela, soit qu'il se mange ou ne se mange pas, soit que la semence soit déjà mûre ou qu'elle ne le soit pas encore.

GENRE. Réunion de plusieurs espèces sous un caractère commun qui les distingue de toutes les autres plantes.

GERME, embryon, ovaire, fruit. Ces termes sont si près d'être synonymes, qu'avant d'en parler séparément dans leurs articles, je crois devoir les unir ici.

Le germe est le premier rudiment de la nouvelle plante : il devient embryon ou ovaire au moment de la fécondation, et ce même embryon devient fruit en mûrissant ; voilà les différences exactes. Mais on n'y fait pas toujours attention dans l'usage, et l'on prend souvent ces mots l'un pour l'autre indifféremment.

Il y a deux sortes de germes bien distincts : l'un contenu dans la semence, lequel en se développant devient plante ; et l'autre contenu dans la fleur, lequel par la fécondation devient fruit. On voit par quelle alternative perpétuelle chacun de ces deux germes se produit, et en est produit.

On peut encore donner le nom de germe aux rudimens des feuilles enfermées dans les bourgeons, et à ceux des fleurs enfermées dans les boutons.

GERMINATION. Premier développement des parties de la plante, contenue en petit dans le germe.

GLANDES. Organes qui servent à la secrétion des sucs de la plante.

GOUSSE. Fruit d'une plante légumineuse. La gousse qui s'appelle aussi légume, est ordinairement composée de deux panneaux nommés cosses, applatis ou convexes, collés

collés l'un sur l'autre par deux sutures longitudinales, et qui renferment des semences attachées alternativement par la suture aux deux cosses, lesquelles se séparent par la maturité.

GRAPPE, *racemus*. Sorte d'épi dans lequel les fleurs ne sont ni fessiles ni toutes attachées à la rape; mais à des pédicules partiels dans lesquels les pédicules principaux se divisent. La grappe n'est autre chose qu'une panicule dont les rameaux sont plus serrés, plus courts, et souvent plus gros, que dans la panicule proprement dite.

Lorsque l'axe d'une panicule ou d'un épi pend en bas au lieu de s'élever vers le ciel, on lui donne alors le nom de grappe; tel est l'épi du groseiller, telle est la grappe de la vigne.

GREFFE. Opération par laquele on force les sûcs d'un arbre à passer par les couloirs d'un autre arbre; d'où il résulte que les couloirs de ces deux plantes n'étant pas de même figure et dimension, ni placés exactement les uns vis-à-vis des autres, les sucs forcés de se subtiliser en se divisant, donnent ensuite des fruits meilleurs et plus savoureux.

GREFFER. Est engager l'œil ou le bourgeon d'une saine branche d'arbre, dans l'écorce d'un autre arbre, avec les précautions nécessaires et dans la saison favorable, en sorte que ce bourgeon reçoive le suc du second arbre et s'en nourrisse comme

il auroit fait de celui dont il a été détaché. On donne le nom de *Greffe* à la portion qui s'unit, et de *Sujet* à l'arbre auquel il s'unit.

Il y a diverses manières de greffer. La greffe par approche, en fente, en couronne, en flûte, en écusson.

GYMNOSPERME à semences nues.

HAMPE. Tige sans feuilles destinée uniquement à tenir la fructification élevée au-dessus de la racine.

INFERE, SUPERE. Quoique ces mots soient purement latins, on est obligé de les employer en françois dans le langage de la Botanique, sous peine d'être diffus, lâche et louche, pour vouloir parler purement. La même nécessité doit être supposée, et la même excuse répétée dans tous les mots latins que je serai forcé de franciser. Car c'est ce que je ne ferai jamais que pour dire ce que je ne pourrois aussi bien faire entendre dans un françois plus correct.

Il y a dans les fleurs deux dispositions différentes du calice et de la corolle, par rapport au germe, dont l'expression revient si souvent, qu'il faut absolument créer un mot pour elle. Quand le calice et la corolle portent sur le germe, la fleur est dite *supere*. Quand le germe porte sur le calice et la corolle, la fleur est dite *infere*. Quand de la corolle on transporte le mot au germe, il faut prendre toujours l'opposé. Si la corolle est infere, le germe est supere; si la corolle est supere, le germe est infere :

ainsi l'on a le choix de ces deux manières d'exprimer la même chose.

Comme il y a beaucoup plus de plantes où la fleur est infere, que de celles où elle est supere; quand cette disposition n'est point exprimée, on doit toujours sous-entendre le premier cas, parce qu'il est le plus ordinaire; et si la description ne parle point de la disposition relative de la corolle et du germe, il faut supposer la corolle *infere* : car si elle étoit *supere*, l'auteur de la description l'auroit expressément dit.

LÉGUME. Sorte de péricarpe composé de deux panneaux dont les bords sont réunis par deux sutures longitudinales. Les semences sont attachées alternativement à ces deux valves par la suture supérieure, l'inférieure est nue. L'on appelle de ce nom en général le fruit des plantes légumineuses.

LÉGUMINEUSES. V. *Fleurs*, *Plantes*.

LIBER (le). Est composé de pellicules qui représentent les feuillets d'un livre; elles touchent immédiatement au bois. Le Liber se détache tous les ans des deux autres parties de l'écorce, et s'unissant avec l'aubier, il produit sur la circonférence de l'arbre une nouvelle couche qui en augmente le diametre.

LIGNEUX. Qui a la consistance de bois.

LILIACÉES. Fleurs qui portent le caractère du Lys.

LIMBE. Quand une corolle monopétale

régulière s'évase et s'élargit par le haut, la partie qui forme cet évasement s'appelle le Limbe, et se découpe ordinairement en quatre, cinq ou plusieurs segmens.

Diverses *Campanules*, *Primeveres*, *Liserons* et autres fleurs monopétales, offrent des exemples de ce Limbe, qui est à l'égard de la corolle, à-peu-près ce qu'est à l'égard d'une cloche la partie qu'on nomme le pavillon. Le différent degré de l'angle que forme le Limbe avec le tube, est ce qui fait donner à la corolle le nom d'infundibuliforme, de campaniforme ou d'hypocrateniforme.

LOBES des semences, sont deux corps réunis, applatis d'un côté, convexes de l'autre. Ils sont distincts dans les semences légumineuses.

LOBES des feuilles.

LOGE. Cavité intérieure du fruit; il est à plusieurs loges, quand il est partagé par des cloisons.

MAILLET. Branche de l'année à laquelle on laisse, pour la replanter, deux chicots du vieux bois saillant des deux côtés. Cette sorte de bouture se pratique seulement sur la vigne, et même assez rarement.

MASQUE. Fleur en masque, est une fleur monopétale irrégulière.

MONÉCIE ou MONŒCIE. Habitation commune aux deux sexes. On donne le nom de Monœcie à une classe de plantes com-

posée de toutes celles qui portent des fleurs mâles et des fleurs femelles sur le même pied.

MONOIQUE. Toutes les plantes de la Monœcie sont monoïques. On appelle plantes monoïques celles dont les fleurs ne sont pas hermaphrodites, mais séparément mâles et femelles sur le même individu. Ce mot, formé de celui de monœcie, vient du grec, et signifie ici que les deux sexes occupent bien le même logis, mais sans habiter la même chambre. Le Concombre, le Melon et toutes les cucurbitacées sont des plantes monoïques.

MUFLE (fleur en). Voyez *Masque*.

NŒUDS. Sont les articulations des tiges et des racines.

NOMENCLATURE. Art de joindre aux noms qu'on impose aux plantes l'idée de leur structure et de leur classification.

NOYAU. Semence osseuse qui renferme une amande

NUD. Déprouvu des vêtemens ordinaires à ses semblables.

On appelle graines nues celles qui n'ont point de péricarpe ; ombelles nues, celles qui n'ont point d'involucre; tiges nues, celles qui ne sont point garnies de feuilles, etc.

NUITS DE FER. *Noctes ferreæ*. Ce sont, en Suede, celles dont la froide température arrêtant la végétation de plusieurs

plantes, produit leur dépérissement insensible, leur pourriture et enfin leur mort. Leurs premières atteintes avertissent de rentrer dans les serres les plantes étrangeres, qui périroient par ces sortes de froids. (C'est aux premiers gels assez communs au mois d'Août dans les pays froids, qu'on donne ce nom, qui, dans les climats tempérés, ne peut pas être employé pour les mêmes jours. H).

ŒIL. Voyez *Ombilic*. Petite cavité qui se trouve, en certains fruits, à l'extrémité opposée au pédicule; dans les fruits inferes, ce sont les divisions du calice qui forment l'ombilic, comme le Coin, la Poire, la Pomme, etc; dans ceux qui sont superes, l'ombilic est la cicatrice laissée par l'insertion du pistil.

ŒILLETONS. Bourgeons qui sont à côté des racines des Artichauts et d'autres plantes, et qu'on détache afin de multiplier ces plantes.

OMBELLE. Assemblage de rayons qui partant d'un même centre, divergent comme ceux d'un parasol. L'ombelle universelle porte sur la tige ou sur une branche; l'ombelle partielle sort d'un rayon de l'ombelle universelle.

OMBILIC. C'est dans les bayes et autres fruits mous inferes, le réceptacle de la fleur dont, après qu'elle est tombée, la cicatrice reste sur le fruit, comme on peut le voir dans les *Airelles*. Souvent le calice

reste et couronne l'ombilic qui s'appelle alors vulgairement *œil*. Ainsi l'œil des Poires et des Pommes n'est autre chose que l'ombilic autour duquel le calice persistant s'est desséché.

ONGLE. Sorte de tache sur les pétales ou sur les feuilles, qui a souvent la figure d'un ongle et d'autres figures différentes, comme on peut le voir aux fleurs des Pavots, des Roses, des Anémones, des Cistes, et aux feuilles des Renoncules, des Persicaires, etc.

ONGLET. Espèce de pointe crochue par laquelle le pétale de quelques corolles est fixé sur le calice ou sur le réceptacle : l'onglet des Œillets est plus long que celui des Roses.

OPPOSÉES. Les feuilles opposées sont jusqu'au nombre de deux, placées l'une vis-à-vis de l'autre, des deux côtés de la tige ou des branches. Les feuilles opposées peuvent être pédiculées ou fessiles ; s'il y avoit plus de deux feuilles attachées à la même hauteur autour de la tige, alors cette pluralité dénatureroit l'oppostion, et cette disposition des feuilles prendroit un nom différent. Voyez *Verticillées*.

OVAIRE. C'est le nom qu'on donne à l'embryon du fruit, ou c'est le fruit même avant la fécondation. Après la fécondation, l'ovaire perd ce nom et s'appelle simplement fruit, ou en particulier péricarpe, si

la plante est angiosperme ; semence ou graine, si la plante est gymnosperme.

PALMÉE. Une feuille est palmée lorsqu'au lieu d'être composée de plusieurs folioles comme la feuille digitée, elle est seulement découpée en plusieurs lobes dirigés en rayon vers le sommet du pétiole, mais se réunissant avant que d'y arriver.

PANICULE. Epi rameux et pyramidal. Cette figure lui vient de ce que les rameaux du bas étant les plus *larges*, forment entr'eux un plus large espace, qui se rétrécit en montant, à mesure que ces rameaux deviennent plus *courts*, moins nombreux; en sorte qu'une panicule parfaitement réguliere se termineroit enfin par une fleur sessile.

PARASITES. Plantes qui naissent ou croissent sur d'autres plantes et se nourrissent de leur substance. La Cuscute, le Gui, plusieurs Mousses et Lichens, sont des plantes parasites.

PARENCHIME. Substance pulpeuse ou tissu cellulaire qui forme le corps de la feuille ou du pétale : il est couvert dans l'une et dans l'autre d'un épiderme.

PARTIELLE. Voyez *Ombelle*.

PARTIES DE LA FRUCTIFICATION. Voyez *Etamines*, *Pistil*.

PAVILLON, synonyme d'étendard.

PEDICULE. Base alongée qui porte le fruit. On dit *pedunculus* en latin, mais je crois

crois qu'il faut dire *pédicule* en françois. C'est l'ancien usage, et il n'y a aucune bonne raison pour le changer. *Pedunculus* sonne mieux en latin et il évite l'équivoque du nom *pediculus*. Mais le mot *pédicule* est net et plus doux en françois; et dans le choix des mots, il convient de consulter l'oreille et d'avoir égard à l'accent de la langue.

L'adjectif *pédicule* me paroît nécessaire par opposition à l'autre adjectif *sessile*. La Botanique est si embarrassée de termes qu'on ne sauroit trop s'attacher à rendre clairs et courts ceux qui lui sont spécialement consacrés.

Le pédicule est le lien qui attache la fleur ou le fruit à la branche ou à la tige. Sa substance est d'ordinaire plus solide que celle du fruit qu'il porte par un de ces bouts, et moins que celle du bois auquel il est attaché par l'autre. Pour l'ordinaire quand le fruit est mûr il se détache et tombe avec son pédicule. Mais quelquefois, et sur-tout dans les plantes herbacées, le fruit tombe et le pédicule reste; comme on peut le voir dans le genre des *Rumex*. On y peut remarquer encore une autre particularité. C'est que les pédicules qui tous sont verticillés autour de la tige, sont aussi tous articulés vers leur milieu. Il semble qu'en ce cas le fruit devroit se détacher à l'articulation, tomber avec une moitié du pédicule et laisser l'autre moitié seulement

attachée à la plante. Voilà néanmoins ce qui n'arrive pas. Le fruit se détache et tombe seul. Le pédicule tout entier reste, et il faut une action expresse pour le diviser en deux au point de l'articulation.

PERFOLIÉES. La feuille perfoliée est celle que la branche enfile et qui entoure celle-ci de tous côtés.

PERIANTHE. Sorte de calice qui touche immédiatement la fleur ou le fruit.

PERRUQUE. Nom donné par Vaillant aux racines garnies d'un chevelu touffu de fibrilles entrelacées comme des cheveux emmêlés.

PETALE. On donne le nom de pétale à chaque pièce entière de la corolle. Quand la corolle n'est que d'une seule pièce, il n'y a aussi qu'un pétale; le pétale et la corolle ne font alors qu'une seule et même chose, et cette sorte de corolle se désigne par l'épithete de monopétale. Quand la corolle est de plusieurs pièces, ces pièces sont autant de pétales, et la corolle qu'elles composent se désigne par leur nombre tiré du grec, parce que le mot de pétale en vient aussi, et qu'il convient, quand on veut composer un mot, de tirer les deux racines de la même langue. Ainsi les mots de monopétale, de dipétale, de tripétale, de pentapétale, et enfin de Polypétale, indiquent une corolle d'une seule pièce, ou de deux, de trois, de quatre, de cinq, etc.

enfin d'une multitude indéterminée de pièces.

PÉTALOÏDE. Qui a des pétales. Ainsi la Fleur *pétaloïde* est l'opposé de la Fleur apétale.

Quelquefois ce mot entre, comme seconde racine, dans la composition d'un autre mot dont la première racine est un nom de nombre. Alors il signifie une corolle monopétale profondément divisée en autant de sections qu'en indique la première racine. Ainsi la corolle tripétaloïde est divisée en trois segmens ou demi-pétales, la pentapétaloïde en cinq, etc.

PETIOLE. Base alongée qui porte la feuille. Le mot *pétiole* est opposé à *sessile* à l'égard des feuilles, comme le mot *pédicule* l'est à l'égard des fleurs et des fruits. Voyez *Pédicule*, *Sessile*.

PINNÉE. Une feuille aîlée à plusieurs rangs s'appelle feuille pinnée.

PISTIL. Organe femelle de la fleur qui surmonte le germe, et par lequel celui-ci reçoit l'intromission fécondante de la poussière des anthères : le pistil se prolonge ordinairement par un ou plusieurs styles ; quelquefois aussi il est couronné immédiatement par un ou plusieurs stigmates, sans aucun style intermédiaire. Le stigmate reçoit la poussiere prolifique du sommet des étamines, et la transmet par le pistil dans l'intérieur du germe pour féconder l'ovaire. Suivant le système sexuel, la fécondation

des plantes ne peut s'opérer que par le concours des deux sexes, et l'acte de la fructification n'est plus que celui de la génération. Les filets des étamines sont les vaisseaux spermatiques, les anthères sont les testicules, la poussiere qu'elles répandent est la liqueur séminale, le stigmate devient la vulve, le style est la trompe ou le vagin, et le germe fait l'office d'utérus ou de matrice.

PLACENTA. Réceptacle de semences. C'est le corps auquel elles sont immédiatement attachées. M. Linnæus n'admet point ce nom de *Placenta*, et emploie toujours celui de réceptacle. Ces mots rendent pourtant des idées fort différentes. Le réceptacle est la partie par où le fruit tient à la plante. Le Placenta est la partie par où les semences tiennent au péricarpe. Il est vrai que quand les semences sont nues, il n'y a point d'autre placenta que le réceptacle ; mais toutes les fois que le fruit est angiosperme, le réceptacle et le placenta sont différens.

Les cloisons (*dissepimenta*) de toutes les capsules à plusieurs loges sont de véritables placentas ; et dans des capsules uniloges, il ne laisse pas d'y avoir souvent des placentas autres que le péricarpe.

PLANTE. Production végétale composée de deux parties principales, savoir : la racine par laquelle elle est attachée à la terre ou à un autre corps dont elle tire sa nourriture ; et l'herbe par laquelle elle inspire et

respire l'élément dans lequel elle vit. De tous les végétaux connus, la Truffe est presque le seul qu'on puisse dire n'être pas plante.

PLANTES. Végétaux disséminés sur la surface de la terre pour la vêtir et la parer. Il n'y a point d'aspect aussi triste que celui de la terre nue; il n'y en a point d'aussi riant que celui des montagnes couronnées d'arbres, des rivieres bordées de bocages, des plaines tapissées de verdure, et des vallons émaillés de fleurs.

On ne peut disconvenir que les plantes ne soient des corps organisés et vivans, qui se nourrissent par intussusception, et dont chaque partie possede en elle-même une vitalité isolée et indépendante des autres, puisqu'elles ont la faculté de se reproduire (c).

POILS ou SOYE. Filets plus ou moins solides et fermes, qui naissent sur certaines parties des plantes, ils sont quarrés ou cylindriques, droits ou couchés, fourchés ou simples, subulés ou en hameçons; et ces diverses figures sont des caractères assez constans pour pouvoir servir à classer ces plantes. Voyez l'ouvrage de M. Guettard, intitulé *Observations sur les Plantes.*

POLYGAMIE, pluralité d'habitation. Une classe de plantes porte le nom de Po-

(c) Cet article ne paroît pas achevé non plus que beaucoup d'autres, quoiqu'on ait rassemblé dans les trois paragraphes ci-dessus qui composent celui ci, trois morceaux de l'auteur tous sur autant de chiffons.

lygamie ; et renferme toutes celles qui ont des Fleurs hermaphrodites sur un pied, et des Fleurs d'un seul sexe mâles ou femelles sur un autre pied.

Ce mot de Polygamie s'applique encore à plusieurs ordres de la classe des Fleurs composées ; et alors on y attache une idée un peu différente.

Les fleurs composées peuvent toutes être regardées comme Polygames, puisqu'elles renferment toutes plusieurs fleurons qui fructifient séparément, et qui par conséquent ont chacun sa propre habitation, et, pour ainsi dire, sa propre lignée. Toutes ces habitations séparées se conjoignent de différentes manières, et par-là forment plusieurs sortes de combinaisons.

Quand tous les fleurons d'une Fleur composée sont hermaphrodites, l'ordre qu'ils forment porte le nom de Polygamie égale.

Quand tous ces fleurons composans ne sont pas hermaphrodites, ils forment entr'eux, pour ainsi dire, une Polygamie bâtarde, et cela de plusieurs façons.

1°. *Polygamie superflue*, lorsque les fleurons du disque étant tous hermaphrodites, fructifient, et que les fleurons du contour étant femelles fructifient aussi.

2°. *Polygamie inutile*, quand les fleurons du disque étant hermaphrodites fructifient : et que ceux du contour sont neutres, et ne fructifient point.

3°. *Polygamie nécessaire*, quand les fleurons du disque étant mâles et ceux du contour étant femelles, ils ont besoin les uns des autres pour fructifier.

4°. *Polygamie séparée*, lorsque les fleurons composans sont divisés entr'eux, soit un à un, soit plusieurs ensemble, par autant de calices partiels renfermés dans celui de toute la fleur.

On pourroit imaginer encore de nouvelles combinaisons, en supposant, par exemple, des fleurons mâles au contour, et des fleurons hermaphrodites ou femelles au disque; mais cela n'arrive point.

POUSSIERE PROLIFIQUE. C'est une multitude de petits corps sphériques enfermés dans chaque anthère et qui, lorsque celle-ci s'ouvre et les verse dans le stigmate, s'ouvrent à leur tour, imbibent ce même stigmate d'une humeur qui, pénétrant à travers le pistil, va féconder l'embrion du fruit.

PROVIN. Branche de vigne couchée et coudée en terre. Elle pousse des chevelus par les nœuds qui se trouvent enterrés. On coupe ensuite le bois qui tient au cep, et le bout opposé qui sort de terre devient un nouveau cep.

PULPE. Substance molle et charnue de plusieurs fruits et racines.

RACINE. Partie de la plante par laquelle elle tient à la terre ou au corps qui la nourrit. Les plantes ainsi attachées par la

racine à leur matrice ne peuvent avoir de mouvement local ; le sentiment leur seroit inutile, puisqu'elles ne peuvent chercher ce qui leur convient, ni fuir ce qui leur nuit : or la nature ne fait rien en vain.

RADICALES. Se dit des feuilles qui sont les plus près de la racine : ce mot s'étend aussi aux tiges dans le même sens.

RADICULE. Racine naissante.

RADIÉE. Voyez *Fleur*.

RÉCEPTACLE. Celle des parties de la fleur et du fruit qui sert de siege à toutes les autres, et par où leur sont transmis de la plante les sucs nutritifs qu'elles en doivent tirer.

Il se divise le plus généralement en réceptacle propre, qui ne soutient qu'une seule fleur et un seul fruit, et qui, par conséquent, n'appartient qu'aux plus simples ; et en réceptacle commun, qui porte et reçoit plusieurs fleurs.

Quand la fleur est infere, c'est le même réceptacle qui porte toute la fructification. Mais quand la fleur est supere, le réceptacle propre est double, et celui qui porte la fleur n'est pas le même que celui qui porte le fruit. Ceci s'entend de la construction la plus commune ; mais on peut proposer à ce sujet le problême suivant, dans la solution duquel la nature a mis une de ses plus ingénieuses inventions.

Quand la fleur est sur le fruit, comment

se peut-il faire que la fleur et le fruit n'aient cependant qu'un seul et même réceptacle ?

Le réceptacle commun n'appartient proprement qu'aux fleurs composées, dont il porte et unit tous les fleurons en une fleur réguliere ; en sorte que le retranchement de quelques-uns causeroit l'irrégularité de tous. Mais outre les Fleurs agrégées dont on peut dire à peu près la même chose, il y a d'autres sortes de réceptacles communs qui méritent encore le même nom, comme ayant le même usage. Tels sont l'*Ombelle*, l'*Epi*, la *Panicule*, le *Thyrse*, la *Cyme*, le *Spadix*, dont on trouvera les articles chacun à sa place.

RÉGULIERES (Fleurs). Elles sont symétriques dans toutes leurs parties, comme les *Cruciferes*, les *Liliacées*, etc.

RÉNIFORME. De la figure d'un rein.

ROSACÉE. Polypétale réguliere comme est la Rose.

ROSETTE. Fleur en rosette est une fleur monopétale dont le tube est nul ou très-court, et le lymbe très applati.

SEMENCE. Germe ou rudiment simple d'une nouvelle plante uni à une substance propre à sa conservation avant qu'elle germe, et qui la nourrit durant la première germination, jusqu'à ce qu'elle puisse tirer son aliment immédiatement de la terre.

SESSILE. Cet adjectif marque privation

de réceptacle. Il indique que la feuille, la fleur ou le fruit auxquels on l'applique, tiennent immédiatement à la plante sans l'entremise d'aucun pétiole ou pédicule.

SEXE. Ce mot a été étendu au regne végétal et y est devenu familier depuis l'établissement du systême sexuel.

SILIQUE. Fruit composé de deux panneaux retenus par deux sutures longitudinales, auxquelles les graines sont attachées des deux côtés.

La Silique est ordinairement biloculaire et partagée par une cloison à laquelle est attachée une partie des graines. Cependant cette cloison ne lui étant pas essentielle, ne doit pas entrer dans sa définition, comme on peut le voir dans le *Cléome*, dans la *Chélidoine*, etc.

SOLITAIRE. Une fleur solitaire est seule sur son pédicule.

SOUS-ARBRISSEAU. Plante ligneuse ou petit buisson moindre que l'arbrisseau, mais qui ne pousse point en automne de boutons à fleurs ou à fruits. Tels sont le *Thym*, le *Romarin*, le *Groseiller*, les *Bruyeres*, etc.

SOYES. Voyez *Poils*.

SPADIX, ou RÉGIME. C'est le rameau floral dans la famille des Palmiers; il est le vrai réceptacle de la fructification, entouré d'un spathe qui lui sert de voile.

SPATHE. Sorte de calice membraneux qui sert d'enveloppe aux fleurs avant leur

épanouissement, et se déchire pour leur ouvrir le passage aux approches de la fécondation.

Le Spathe est caractéristique dans la famille des Palmiers et dans celle des Liliacées.

SPIRALE. Ligne qui fait plusieurs tours en s'écartant du centre ou en s'en approchant.

STIGMATE. Sommet du pistil qui s'humecte au moment de la fécondation, pour que la poussière prolifique s'y attache.

STIPULE. Sorte de foliole ou d'écailles qui naît à la base du pétiole, du pédicule, ou de la branche. Les Stipules sont ordinairement extérieures à la partie qu'elles accompagnent, et leur servent en quelque maniere de consoles : mais quelquefois aussi elles naissent à côté, vis-à-vis, ou au-dedans même de l'angle d'insertion.

M. Adanson dit qu'il n'y a de vrais stipules que celles qui sont attachées aux tiges, comme dans les Airelles ; les Apocins, les Jujupiers, les Tithymales, les Châtaigners ; les Tilleuls ; les Mauves, les Capriers : elles tiennent lieu de feuilles dans les plantes qui ne les ont pas verticillés. Dans les plantes légumineuses ; la situation des stipules varie. Les Rosiers n'en ont pas de vraies, mais seulement un prolongement ou appendice de feuille ; ou une extension du pétiole. Il y a aussi des stipules membraneuses comme dans l'Espargoute.

STYLE. Partie du pistil qui tient le stigmate élevé au-dessus du germe.

SUC NOURRICIER. Partie de la seve qui est propre à nourrir la plante.

SUPERE. Voyez *Infere*.

SUPPORTS, *Fulcra*. Dix espèces, savoir, la stipule, la bractée, la vrille, l'epine, l'aiguillon, le pédicule, le pétiole, la hampe, la glande et l'écaille.

SURGEON, *Surculus*. Nom donné aux jeunes branches de l'Œillet, etc. auxquelles on fait prendre racine en les buttant en terre lorsqu'elles tiennent encore à la tige : cette opération est une espèce de *Marcotte*.

SYNONYMIE. Concordance de divers noms donnés par différens auteurs aux mêmes plantes.

La Synonymie n'est point une étude oiscuse et inutile.

TALON. Oreillette qui se trouve à la base des feuilles d'Orangers. C'est aussi l'endroit où tient l'œilleton qu'on détache d'un pied d'Artichaut ; et cet endroit a un peu de racine.

TERMINAL. Fleur Terminale et celle qui vient au sommet de la tige ou d'une branche.

TERNÉE. Une feuille ternée est composée de trois folioles attachées au même pétiole.

TETE. Fleur en Tête ou Capitée, est

une fleur agrégée ou composée, dont les fleurons sont disposés sphériquement ou à-peu-près.

THIRSE. Epi rameux et cylindrique; ce terme n'est pas extrêmement usité, parce que les exemples n'en sont pas fréquens.

TIGE. Tronc de la plante d'où sortent toutes ses autres parties qui sont hors de terre. Elle a du rapport avec la côte, en ce que celle-ci est quelquefois unique et se ramifie comme elle, par exemple dans la Fougere : elle s'en distingue aussi en ce qu'uniforme dans son contour, elle n'a ni face, ni dos, ni côtés déterminés, au lieu que tout cela se trouve dans la côte.

Plusieurs plantes n'ont point de tige, d'autres n'ont qu'une tige nue et sans feuilles qui pour cela change de nom. V. *Hampe*.

La tige se ramifie en branches de différentes manières.

TOQUE. Figure de bonnet cylindrique avec une marge relevée en manière de chapeau. Le fruit du Paliurus a la forme d'une Toque.

TRACER. Courir horisontalement entre deux terres, comme fait le chiendent. Ainsi le mot Tracer ne convient qu'aux racines. Quand on dit donc que le Fraisier trace, on dit mal : il rampe, est c'est autre chose.

TRACHÉES DES PLANTES, sont, selon Malpighi, certains vaisseaux formés par les contours spiraux d'une lame mince, plate et assez large, qui, se roulant et contournant

ainsi en tire-bourre, forme un tuyau étranglé et comme divisé en sa longueur en plusieurs cellules, etc.

TRAINASSE ou TRAINÉE. Longs filets qui dans certaines plantes rampent sur la terre, et qui d'espace en espace ont des articulations par lesquelles elles jettent en terre des radicules qui produisent de nouvelles plantes.

TUNIQUES. Ce sont les peaux ou enveloppes concentriques des oignons.

VÉGÉTAL. Corps organisé doué de vie et privé de sentiment.

On ne me passera pas cette définition, je le sais. On veut que les minéraux vivent, que les végétaux sentent, et que la matière même informe soit douée de sentiment. Quoi qu'il en soit de cette nouvelle physique, jamais je n'ai pu, je ne pourrai jamais parler d'après les idées d'autrui, quand ces idées ne sont pas les miennes. J'ai souvent vu mort un arbre que je voyois auparavant plein de vie; mais la mort d'une pierre est une idée qui ne sauroit m'entrer dans l'esprit. Je vois un sentiment exquis dans mon chien, mais je n'en apperçois aucun dans un chou. Les paradoxes de Jean-Jaques sont fort célebres. J'ose demander s'il en avança jamais d'aussi fou que celui que j'aurois à combattre si j'entrois ici dans cette discussion, et qui pourtant ne choque personne. Mais je m'arrête et rentre dans mon sujet.

Puisque les végétaux naissent et vivent, ils se détruisent et meurent : c'est l'irrévocable loi à laquelle tout corps est soumis. Par conséquent ils se reproduisent : mais comment se fait cette reproduction ? En tout ce qui est soumis à nos sens dans le regne végetal, nous la voyons se faire par la voie de la fructification ; et l'on peut présumer que cette loi de la nature est également suivie dans les parties du même regne, dont l'organisation échappe à nos yeux. Je ne vois ni fleurs ni fruits dans les *Byssus*, dans les *Conserva*, dans les *Truffes*; mais je vois ces végétaux se perpétuer, et l'analogie sur laquelle je me fonde pour leur attribuer les mêmes moyens qu'aux autres de tendre à la même fin, cette analogie, dis-je, me paroît si sûre, que je ne puis lui refuser mon assentiment.

Il est vrai que la plupart des plantes ont d'autres manieres de se reproduire, comme par caïeux, par boutures, par drageons enracinés. Mais ces moyens sont bien plutôt des supplémens que des principes d'institution : ils ne sont point communs à toutes ; il n'y a que la fructification qui le soit, et qui ne souffrant aucune exception dans celles qui nous sont bien connues, n'en laisse point supposer dans les autres substances végétales qui le sont moins.

VELU. Surface tapissée de poils.

VERTICILLÉ. Attache circulaire sur le

même plan, et en nombre de plus de deux, autour d'un axe commun.

VIVACE. Qui vit plusieurs années ; les arbres, les arbrisseaux, les sous-arbrisseaux, sont tous vivaces. Plusieurs herbes même le sont, mais seulement par leurs racines. Ainsi le chevre-feuille et le houblon, tous deux vivaces, le sont différemment. Le premier conserve pendant l'hiver ses tiges, en sorte qu'elles bourgeonnent et fleurissent le printemps suivant; mais le houblon perd les siennes à la fin de chaque automne, et recommence toujours chaque année à en pousser de son pied de nouvelles.

Les plantes transportées hors de leur climat sont sujettes à varier sur cet article. Plusieurs plantes vivaces dans les pays chauds deviennent parmi nous annuelles, et ce n'est pas la seule altération qu'elles subisent dans nos jardins.

De sorte que la Botanique exotique étudiée en Europe, donne souvent de bien fausses observations.

VRILLES, ou mains. Espèce de filets qui terminent les branches dans certaines plantes, et leur fournissent les moyens de s'attacher à d'autres corps. Les Vrilles sont simples ou rameuses; elles prennent, étant libres, toutes sortes de directions; et lorsqu'elles s'accrochent à un corps étranger, elles l'embrassent en spirale.

VULGAIRE. On désigne ordinairement ainsi l'espèce principale de chaque genre

la

la plus anciennement connue dont il a tiré son nom, et qu'on regardoit d'abord comme une espèce unique.

URNE. Boëte ou capsule remplie de poussiere que portent la plupart des mousses en fleur. La construction la plus commune de ces urnes est d'être élevée au-dessus de la plante par un pédicule plus ou moins long, de porter à leur sommet une espèce de coëffe ou de capuchon pointu qui les couvre, adhérent d'abord à l'urne, mais qui s'en détache ensuite et tombe lorsqu'elle est prête à s'ouvrir; de s'ouvrir ensuite aux deux tiers de leur hauteur, comme une boëte à savonnette, par un couvercle qui s'en détache et tombe à son tour après la chûte de la coëffe; d'être doublement ciliée autour de sa jointure, afin que l'humidité ne puisse pénétrer dans l'intérieur de l'urne tant qu'elle est ouverte; enfin de pencher et se courber en en-bas aux approches de la maturité pour verser à terre la poussiere qu'elle contient.

L'opinion générale des Botanistes sur cet article, est que cette urne avec son pédicule est une étamine dont le pédicule est le filet, dont l'urne est l'anthère, et dont la poudre qu'elle contient et qu'elle verse est la poussiere fécondante qui va fertiliser la fleur femelle. En conséquence de ce systême on donne communément le nom d'anthère à la capsule dont nous parlons. Cependant comme la fructification

des mousses n'est pas jusqu'ici parfaitement connue, et qu'il n'est pas d'une certitude invincible que l'anthère dont nous parlons soit véritablement une anthère, je crois qu'en attendant une plus grande évidence, sans se presser d'adopter un nom si décisif que de plus grandes lumières pourroient forcer ensuite d'abandonner, il vaut mieux conserver celui d'urne donné par Vaillant, et qui, quelque systême qu'on adopte, peut subsister sans inconvénient.

UTRICULES. Sorte de petites outres percées par les deux bouts, et communiquant successivement de l'une à l'autre par leurs ouvertures, comme les aludels d'un alambic. Ces vaisseaux sont ordinairement pleins de seve. Ils occupent les espaces ou mailles ouvertes qui se trouvent entre les fibres longitudinales et les bois.

LETTRES
ÉLÉMENTAIRES
SUR
LA BOTANIQUE,
A MADAME DE L***.

LETTRES ÉLÉMENTAIRES SUR LA BOTANIQUE, A MADAME DE L***. (¶)

LETTRE PREMIÈRE.

Du 22 Août 1771.

VOTRE idée d'amuser un peu la vivacité de votre fille et de l'exercer à l'attention sur des objets agréables et variés comme les plantes, me paroît excellente : mais je n'aurois osé vous la proposer, de peur de faire le Monsieur Josse. Puisqu'elle vient de vous, je l'approuve de tout mon cœur ; et j'y concourrai de même, persuadé qu'à tout

(¶) Madame de L***. qui a bien voulu nous fournir les originaux de ces Lettres, vouloit qu'on en ôtât tout ce qui la regarde personnellement ; mais nous n'avons pas cru devoir supprimer des éloges très mérités qui auroient honoré M. Rousseau lui-même, si cette Dame nous avoit permis de la nommer.

âge l'étude de la nature émousse le goût des amusemens frivoles, prévient le tumulte des passions, et porte à l'âme une nourriture qui lui profite, en la remplissant du plus digne objet de ses contemplations.

Vous avez commencé par apprendre à la Petite les noms d'autant de plantes que vous en aviez de communes sous les yeux : c'étoit précisément ce qu'il falloit faire. Ce petit nombre de plantes qu'elles connoît de vue sont des pièces de comparaison pour étendre ses connoissances ; mais elles ne suffisent pas. Vous me demandez un petit catalogue des plantes les plus connues avec des marques pour les reconnoître. Je trouve à cela quelque embarras. C'est de vous donner par écrit ces marques ou caractères d'une manière claire et cependant peu diffuse. Cela me paroît impossible sans employer la langue de la chose ; et les termes de cette langue forment un vocabulaire à part, que vous ne sauriez entendre, s'il ne vous est préalablement expliqué.

D'ailleurs ne connoître simplement les plantes que de vue et ne savoir que leurs noms, ne peut être qu'une étude trop insipide pour des esprits comme les vôtres ; et il est à présumer que votre fille ne s'en amuseroit pas long-temps. Je vous propose de prendre quelques notions préliminaires de la structure végétale ou de l'organisation des plantes, afin, dussiez vous ne faire que quelques pas dans le plus beau, dans le

plus riche des trois règnes de la nature, d'y marcher du moins avec quelques lumières. Il ne s'agit donc pas encore de la nomenclature, qui n'est qu'un savoir d'herboriste. J'ai toujours cru qu'on pouvoit être un très grand Botaniste sans connoître une seule plante par son nom; et sans vouloir faire de votre fille un très grand Botaniste, je crois néanmoins qu'il lui sera toujours utile d'apprendre à bien voir ce qu'elle regarde. Ne vous effarouchez pas au reste de l'entreprise. Vous connoîtrez bientôt qu'elle n'est pas grande. Il n'y a rien de compliqué ni de difficile à suivre dans ce que j'ai à vous proposer. Il ne s'agit que d'avoir la patience de commencer par le commencement. Après cela on n'avance qu'autant qu'on veut.

Nous touchons à l'arrière-saison, et les plantes dont la structure a le plus de simplicité sont déjà passées. D'ailleurs, je vous demande quelque temps pour mettre un peu d'ordre dans vos observations. Mais en attendant que le printemps nous mette à portée de commencer et de suivre le cours de la nature, je vais toujours vous donner quelques mots du vocabulaire à retenir.

Une plante parfaite est composée de racine, de tige, de branches, de feuilles, de fleurs et de fruits, (car on appelle fruit en Botanique, tant dans les herbes que dans les arbres, toute la fabrique de la semence). Vous connoissez déjà tout cela, du moins assez pour entendre le mot; mais il y a une

partie principale qui demande un plus grand examen; c'est la *fructification*, c'est-à-dire, la *fleur* et le *fruit*. Commençons par la fleur, qui vient la première. C'est dans cette partie que la nature a renfermé le sommaire de son ouvrage; c'est par elle qu'elle le perpétue, et c'est aussi dans toutes les parties du végétal la plus éclatante pour l'ordinaire, toujours la moins sujette aux variations.

Prenez un Lis. Je pense que vous en trouverez encore aisément en pleine fleur. Avant qu'il s'ouvre, vous voyez à l'extrémité de la tige un bouquet oblong verdâtre, qui blanchit à mesure qu'il est prêt à s'épanouir; et quand il est tout-à-fait ouvert, vous voyez son enveloppe blanche prendre la forme d'un vase divisé en plusieurs segmens. Cette partie enveloppante et colorée qui est blanche dans le Lis, s'appelle la *corolle*, et non pas la fleur comme chez le vulgaire, parce que la fleur est un composé de plusieurs parties dont la corolle est seulement la principale.

La corolle du Lis n'est pas d'une seule pièce, comme il est facile à voir. Quand elle se fane et tombe, elle tombe en six pièces bien séparées, qui s'appellent des pétales. Ainsi la corolle du Lis est composée de six pétales. Toute corolle de fleur qui est ainsi de plusieurs pièces, s'appelle corolle *polypétale*. Si la corolle n'étoit que d'une seule pièce, comme par exemple dans le Liseron, appellé Clochette des champs,

champs, elle s'appelleroit *monopétale.* Revenons à notre Lis.

Dans la corolle, vous trouverez précisément au milieu une espèce de petite colonne attachée tout au fond et qui pointe directement vers le haut. Cette colonne, prise dans son entier, s'appelle le *Pistil :* prise dans ses parties, elle se divise en trois, 1°. Sa base renflée en cylindre avec trois angles arrondis tout autour. Cette base s'appelle le *Germe.* 2°. Un filet posé sur le germe. Ce filet s'appelle *Style.* 3°. Le style est couronné par une espèce de chapiteau avec trois échancrures. Ce chapiteau s'appelle le *Stigmate.* Voilà en quoi consiste le pistil et ses trois parties.

Entre le pistil et la corolle, vous trouvez six autres corps bien distincts, qui s'appellent les *Etamines.* Chaque étamine est composée de deux parties ; savoir, une plus mince par laquelle l'étamine tient au fond de la corolle, et qui s'appelle le *Filet.* Une plus grosse qui tient à l'extrémité supérieure du filet, et qui s'appelle *Anthère.* Chaque anthère est une boëte qui s'ouvre quand elle est mûre, et verse une poussière jaune très odorante, dont nous parlerons dans la suite. Cette poussière jusqu'ici n'a point de nom françois ; chez les Botanistes on l'appelle le *Pollen*, mot qui signifie poussière.

Voilà l'analyse grossière des parties de la fleur. A mesure que la corolle se fane et ombe, le germe grossit et devient une

capsule triangulaire allongée, dont l'intérieur contient des semences plates distribuées en trois loges. Cette capsule considérée comme l'enveloppe des graines, prend le nom de *Péricarpe*. Mais je n'entreprendrai pas ici l'analyse du fruit. Ce sera le sujet d'une autre lettre.

Les parties que je viens de vous nommer se trouvent également dans les fleurs de la plupart des autres plantes, mais à divers degrés de proportion, de situation et de nombre. C'est par l'analogie de ces parties et par leurs diverses combinaisons, que se déterminent les diverses familles du regne végétal. Et ces analogies des parties de la fleur se lient avec d'autres analogies des parties de la plante qui semblent n'avoir aucun rapport à celles-là. Par exemple, ce nombre de six étamines, quelquefois seulement trois, de six pétales ou divisions de la corolle, et cette forme triangulaire à trois loges de l'ovaire, déterminent toute la famille des liliacées; et dans toute cette même famille qui est très nombreuse, les racines sont toutes des oignons ou *bulbes* plus ou moins marquées, et variées quant à leur figure ou composition. L'oignon du lis est composé d'écailles en recouvrement; dans l'Asphodèle, c'est une liasse de navets alongés; dans le Safran, ce sont deux bulbes l'une sur l'autre; dans le Colchique, à côté l'une de l'autre, mais toujours des bulbes.

Le lis, que j'ai choisi parce qu'il est de

la saison, et aussi à cause de la grandeur de sa fleur et de ses parties qui les rend plus sensibles, manque cependant d'une des parties constitutives d'une fleur parfaite, savoir, le calice. Le *calice* est cette partie verte et divisée communément en cinq folioles, qui soutient et embrasse par le bas la corolle, et qui l'enveloppe toute entière avant son épanouissement, comme vous aurez pu le remarquer dans la Rose. Le calice qui accompagne presque toutes les autres fleurs, manque à la plupart des liliacées, comme la Tulipe, la Jacinthe, le Narcisse, la Tubéreuse, etc. et même l'Oignon, le Poireau, l'Ail, qui sont aussi de véritables liliacées, quoiqu'elles paroissent fort différentes au premier coup-d'œil. Vous verrez encore que dans toute cette même famille, les tiges sont simples et peu rameuses, les feuilles entières et jamais découpées; observations qui confirment dans cette famille l'analogie de la fleur et du fruit par celle des autres parties de la plante. Si vous suivez ces détails avec quelque attention, et que vous vous les rendiez familiers par des observations fréquentes, vous voilà déjà en état de déterminer par l'inspection attentive et suivie d'une plante, si elle est ou non de la famille des liliacées, et cela sans savoir le nom de cette plante. Vous voyez que ce n'est plus ici un simple travail de la mémoire, mais une étude d'observations et de faits, vraiment digne d'un Naturaliste.

Vous ne commencerez pas par dire tout cela à votre fille, et encore moins dans la suite, quand vous serez initiée dans les mystères de la végétation; mais vous ne lui développerez par degrés que ce qui peut convenir à son âge et à son sexe, en la guidant pour trouver les choses en elle-même plutôt qu'en les lui apprenant. Bon jour, chère cousine : si tout ce fatras vous convient, je suis à vos ordres.

LETTRE II.

Du 18 Octobre 1771.

PUISQUE vous saisissez si bien, chère cousine, les premiers linéamens des plantes, quoique si légérement marqués; que votre œil clair-voyant sait déjà distinguer un air de famille dans les liliacées, et que notre chère petite Botaniste s'amuse de corolles et de pétales, je vais vous proposer une autre famille sur laquelle elle pourra derechef exercer son petit savoir; avec un peu plus de difficulté pourtant, je l'avoue, à cause des fleurs beaucoup plus petites, du feuillage plus varié; mais avec le même plaisir de sa part et de la vôtre; du moins si vous en prenez autant à suivre cette route fleurie que j'en trouve à vous la tracer.

Quand les premiers rayons du printemps auront éclairé vos progrès, en vous mon

trant dans les jardins les Jacinthes, les Tulipes, les Narcisses, les Jonquilles et les Muguets, dont l'analyse vous est déjà connue, d'autres fleurs arrêteront bientôt vos regards et vous demanderont un nouvel examen. Telles seront les Giroflées ou Violiers; telles les Juliennes ou Girardes. Tant que vous les trouverez doubles, ne vous attachez pas à leur examen : elles seront défigurées, ou, si vous voulez, parées à notre mode; la nature ne s'y trouvera plus : elle refuse de se reproduire par des monstres ainsi mutilés; car si la partie la plus brillante, savoir, la corolle, s'y multiplie, c'est aux dépens des parties plus essentielles qui disparoissent sous cet éclat.

Prenez donc une Giroflée simple, et procédez à l'analyse de sa fleur. Vous y trouverez d'abord une partie extérieure qui manque dans les liliacées, savoir, le calice. Ce calice est de quatre pièces qu'il faut bien appeller feuilles ou folioles, puisque nous n'avons point de mot propre pour les exprimer, comme le mot pétales pour les pièces de la corolle. Ces quatre pièces, pour l'ordinaire, sont inégales de deux en deux : c'est à-dire, deux folioles opposées l'une à l'autre, égales entr'elles, plus petites; et les deux autres, aussi égales entr'elles et opposées, plus grandes, et sur-tout par le bas où leur arrondissement fait en-dehors une bosse assez sensible.

Dans ce calice vous trouvez une corolle

composée de quatre pétales dont je laisse à part la couleur, parce qu'elle ne fait point caractère. Chacun de ces pétales est attaché au réceptacle, ou fond du calice, par une partie étroite et pâle qu'on appelle l'*Onglet*, et déborde le calice par une partie plus large et plus colorée, qu'on appelle la *Lame*.

Au centre de la corolle est un pistil alongé, cylindrique, ou à peu-près, terminé par un style très court, lequel est terminé lui-même par un stigmate oblong, *bifide*, c'est-à-dire, partagé en deux parties qui se réfléchissent de part et d'autre.

Si vous examinez avec soin la position respective du calice et de la corolle, vous verrez que chaque pétale, au lieu de correspondre exactement à chaque foliole du calice, est posé au contraire entre les deux; de sorte qu'il répond à l'ouverture qui les sépare, et cette position alternative a lieu dans toutes le espèces de fleurs qui ont un nombre égal de pétales à la corolle et de folioles au calice.

Il nous reste à parler des étamines. Vous les trouverez dans la Giroflée au nombre de six, comme dans les liliacées, mais non pas de même égales entr'elles, ou alternativement inégales; car vous en verrez seulement deux en opposition l'une de l'autre, sensiblement plus courtes que les quatre autres qui les séparent, et qui en sont aussi séparées de deux en deux.

Je n'entrerai pas ici dans le détail de leur structure et de leur position : mais je vous préviens que si vous y regardez bien, vous trouverez la raison pourquoi ces deux étamines sont plus courtes que les autres, et pourquoi deux folioles du calice sont plus bossues, ou, pour parler en termes de Botanique, plus gibbeuses, et les deux autres plus applaties ?

Pour achever l'histoire de notre Giroflée, il ne faut pas l'abandonner après avoir analysé sa fleur, mais il faut attendre que la corolle se flétrisse et tombe, ce qu'elle fait assez promptement, et remarquer alors ce que devient le pistil, composé, comme nous l'avons dit ci-devant, de l'ovaire ou péricarpe, du style et du stigmate. L'ovaire s'alonge beaucoup et s'élargit un peu à mesure que le fruit mûrit. Quand il est mûr, cet ovaire ou fruit devient une espèce de gousse plate appellée *Silique*.

Cette silique est composée de deux valvules posées l'une sur l'autre, et séparées par une cloison fort mince appellée *Médiastin*.

Quand la semence est tout-à-fait mûre, les valvules s'ouvrent de bas en haut pour lui donner passage, et restent attachées au stigmate par leur partie supérieure.

Alors on voit des graines plates et circulaires posées sur les deux faces du médiastin ; et si l'on regarde avec soin comment elles y tiennent, on trouve que c'est par

un court pédicule qui attache chaque graine alternativement à droite et à gauche aux sutures du médiastin, c'est-à-dire, à ses deux bords par lesquels il étoit comme cousu avec les valvules avant leur séparation.

Je crains fort, chere cousine, de vous avoir un peu fatiguée par cette longue description ; mais elle étoit nécessaire pour vous donner le caractère essentiel de la nombreuse famille des *Cruciferes* ou fleurs en croix, laquelle compose une classe entiere dans presque tous les systêmes des Botanistes ; et cette description difficile à entendre ici sans figure, vous deviendra plus claire, j'ose l'espérer, quand vous la suivrez avec quelque attention, ayant l'objet sous les yeux.

Le grand nombre d'espèces qui composent la famille des Cruciferes, a déterminé les Botanistes à la diviser en deux sections qui, quant à la fleur, sont parfaitement semblables, mais différent sensiblement quant au fruit.

La premiere section comprend les Cruciferes *à Silique*, comme la Giroflée dont je viens de parler, la Julienne, le Cresson de fontaine, les Choux, les Raves, les Navets, la Moutarde, etc.

La seconde section comprend les Cruciferes *à Silicule*, c'est-à-dire, dont la silique en diminutif est extrêmement courte, presque aussi large que longue, et autrement

divisée en-dedans ; comme entre autres le Cresson alenois, dit *Nasitort* ou *Natou*, le Thlaspi appellé Taraspi par les Jardiniers, le Cochléaria, la Lunaire, qui, quoique la gousse en soit fort grande, n'est pourtant qu'une silicule, parce que sa longueur excede peu sa largeur. Si vous ne connoissez ni le Cresson alenois, ni le Cochléaria, ni le Thlaspi, ni la Lunaire, vous connoissez, du moins je le présume, la Bourse-à-pasteur, si commune parmi les mauvaises herbes des jardins. Hé bien, cousine, la Bourse-à-pasteur est une Crucifere à silicule, dont la silicule est triangulaire. Sur celle-là vous pouvez vous former une idée des autres, jusqu'à ce qu'elles vous tombent sous la main.

Il est temps de vous laisser respirer, d'autant plus que cette lettre, avant que la saison vous permette d'en faire usage, sera, j'espere, suivie de plusieurs autres, où je pourrai ajouter ce qui reste à dire de nécessaire sur les cruciferes, et que je n'ai pas dit dans celle-ci. Mais il est bon peut-être, de vous prévenir dès-à-présent que dans cette famille et dans beaucoup d'autres vous trouverez souvent des fleurs beaucoup plus petites que la giroflée, et quelquefois si petites que vous ne pourrez gueres examiner leurs parties qu'à la faveur d'une loupe; instrument dont un Botaniste ne peut se passer, non plus que d'une pointe, d'une lancette et d'une paire de

bons ciseaux fins à découper. En pensant que votre zèle maternel peut vous mener jusques-là, je me fais un tableau charmant de ma belle cousine, empressée avec son verre à éplucher des monceaux de fleurs, cent fois moins fleuries, moins fraîches et moins agréables qu'elle. Bon jour, cousine, jusqu'au chapitre suivant.

LETTRE III.

Du 16 *Mai* 1772.

Je suppose, chere Cousine, que vous avez bien reçu ma précédente réponse, quoique vous ne m'en parliez point dans votre seconde Lettre. Répondant maintenant à celle-ci, j'espere, sur ce que vous m'y marquez, que la maman bien rétablie est partie en bon état pour la Suisse, et je compte que vous n'oublierez pas de me donner avis de l'effet de ce voyage et des eaux qu'elle va prendre. Comme tante Julie a dû partir avec elle, j'ai chargé M. G. qui retourne au Val-de-Travers, du petit herbier qui lui est destiné, et je l'ai mis à votre adresse, afin qu'en son absence vous puissiez le recevoir et vous en servir; si tant est que parmi ces échantillons informes, il se trouve quelque chose à votre usage. Au reste, je n'accorde pas que vous ayez des droits sur ce chiffon. Vous en avez sur

celui qui l'a fait, les plus forts et les plus chers que je connoisse; mais pour l'herbier, il fut promis à votre sœur, lorqu'elle herborisoit avec moi dans nos promenades à la croix de Vague, et que vous ne songiez à rien moins dans celles où mon cœur et mes pieds vous suivoient avec grand-Maman en Vaise. Je rougis de lui avoir tenu parole si tard et si mal; mais enfin elle avoit sur vous à cet égard ma parole, et l'antériorité. Pour vous, chere Cousine, si je ne vous promets pas un herbier de ma main, c'est pour vous en procurer un plus précieux de la main de votre fille, si vous continuez à suivre avec elle cette douce et charmante étude qui remplit d'intéressantes observations sur la nature, ces vides du temps que les autres consacrent à l'oisiveté ou à pis. Quant à présent reprenons le fil interrompu de nos familles végétales.

Mon intention est de vous décrire d'abord six de ces familles pour vous familiariser avec la structure générale des parties caractéristiques des plantes. Vous en avez déjà deux; reste à quatre qu'il faut encore avoir la patience de suivre; après quoi laissant pour un temps les autres branches de cette nombreuse lignée, et passant à l'examen des parties différentes de la fructification, nous ferons en sorte que sans peut-être connoître beaucoup de plantes, vous ne serez du moins jamais en terre étrangere parmi les productions du régne végétal.

Mais je vous préviens que si vous voulez prendre des livres, et suivre la nomenclature ordinaire, avec beaucoup de noms vous aurez peu d'idées, celles que vous aurez se brouilleront et vous ne suivrez bien ni ma marche ni celle des autres, et n'aurez tout au plus qu'une connoissance de mots. Chere Cousine, je suis jaloux d'être votre seul guide dans cette partie. Quand il en sera temps, je vous indiquerai les livres que vous pourrez consulter. En attendant, ayez la patience de ne lire que dans celui de la nature et de vous en tenir à mes lettres.

Les pois sont à présent en pleine fructification. Saisissons ce moment pour observer leurs caractères. Il est un des plus curieux que puisse offrir la Botanique. Toutes les fleurs se divisent généralement en régulières et irrégulières. Les premières sont celles dont toutes les parties s'écartent uniformément du centre de la fleur, et aboutiroient ainsi par leurs extrémités extérieures à la circonférence d'un cercle. Cette uniformité fait qu'en présentant à l'œil les fleurs de cette espèce, il n'y distingue ni dessus ni dessous, ni droite ni gauche; telles sont les deux familles ci-devant examinées. Mais au premier coup-d'œil vous verrez qu'une fleur de Pois est irrégulière, qu'on y distingue aisément dans la corolle la partie plus longue qui doit être en haut, de la plus courte qui doit être en bas et

qu'on connoît fort bien, en présentant la fleur vis-à-vis de l'œil, si on la tient dans sa situation naturelle ou si on la renverse. Ainsi toutes les fois qu'examinant une fleur irrégulière, on parle du haut et du bas, c'est en la plaçant dans sa situation naturelle.

Comme les fleurs de cette famille sont d'une construction fort particulière, non-seulement il faut avoir plusieurs fleurs de Pois et les disséquer successivement pour observer toutes leurs parties l'une après l'autre, il faut même suivre le progrès de la fructification depuis la première floraison jusqu'à la maturité du fruit.

Vous trouverez d'abord un calice *monophylle*, c'est-à-dire, d'une seule pièce terminée en cinq pointes bien distinctes, dont deux un peu plus larges sont en haut, et les trois plus étroites en bas. Ce calice est recourbé vers le bas, de même que le pédicule qui le soutient, lequel pédicule est très délié, très mobile, en sorte que la fleur suit aisément le courant de l'air, et présente ordinairement son dos au vent et à la pluie.

Le calice examiné, on l'ôte, en le déchirant délicatement, de manière que le reste de la fleur demeure entier, et alors vous voyez clairement que la corolle est polypétale.

Sa première pièce est un grand et large pétale qui couvre les autres et occupe la partie supérieure de la corolle, à cause de

quoi ce grand pétale a pris le nom de *Pavillon*. On l'appelle aussi l'*Etendard*. Il faudroit se boucher les yeux et l'esprit pour ne pas voir que ce pétale est là comme un parapluie pour garantir ceux qu'il couvre des principales injures de l'air.

En enlevant le pavillon comme vous avez fait le calice, vous remarquerez qu'il est emboîté de chaque côté par une petite oreillette dans les pièces latérales, de maniere que sa situation ne puisse être dérangée par le vent.

Le pavillon ôté laisse à découvert ces deux pièces latérales auxquelles il étoit adhérent par ses oreillettes; ces pièces s'appellent les *Ailes*. Vous trouverez en les détachant, qu'emboîtées encore plus fortement avec celle qui reste, elles n'en peuvent être séparées sans quelque effort. Aussi les ailes ne sont gueres moins utiles pour garantir les côtés de la fleur, que le pavillon pour la couvrir.

Les aîles ôtées vous laissent voir la dernière pièce de la corolle; pièce qui couvre et défend le centre de la fleur, et l'enveloppe, surtout par-dessous, aussi soigneusement que les trois autres pétales enveloppent le dessus et les côtés. Cette dernière pièce, qu'à cause de sa forme on appelle la *Nacelle*, est comme le coffre-fort dans lequel la nature a mis son trésor à l'abri des atteintes de l'air et de l'eau.

Après avoir bien examiné ce pétale, ti-

rez le doucement par-dessous en le pinçant légérement par la quille, c'est-à-dire, par la prise mince qu'il vous présente, de peur d'enlever avec lui ce qu'il enveloppe. Je suis sûr qu'au moment où ce dernier pétale sera forcé de lâcher prise et de déceler le mystere qu'il cache, vous ne pourrez en l'appercevant vous abstenir de faire un cri de surprise et d'admiration.

Le jeune fruit qu'enveloppoit la nacelle est construit de cette manière : une membrane cylindrique terminée par dix filets bien distincts, entoure l'ovaire, c'est-à-dire, l'embryon de la gousse. Ces dix filets sont autant d'étamines qui se réunissent par le bas autour du germe, et se terminent par le haut en autant d'anthères jaunes, dont la poussiere va féconder le stigmate qui termine le pistil, et qui, quoique jaune aussi par la poussiere fécondante qui s'y attache, se distingue aisément des étamines par sa figure et par sa grosseur. Ainsi ces dix étamines forment encore autour de l'ovaire une dernière cuirasse pour le préserver des injures du dehors.

Si vous y regardez de bien près, vous trouverez que ces dix étamines ne font par leur base un seul corps qu'en apparence. Car dans la partie supérieure de ce cylindre, il y a une pièce, ou étamine qui d'abord paroît adhérente aux autres, mais qui, à mesure que la fleur se fane et que le fruit grossit, se détache et laisse une ouverture

en-dessus, par laquelle ce fruit grossissant, peut s'étendre en entr'ouvrant et écartant de plus en plus le cylindre, qui sans cela, le comprimant et l'étranglant tout autour, l'empêcheroit de grossir et de profiter. Si la fleur n'est pas assez avancée, vous ne verrez pas cette étamine détachée du cylindre; mais passez un camion dans deux petits trous que vous trouverez près du réceptacle, à la base de cette étamine, et bientôt vous verrez l'étamine avec son anthère suivre l'épingle, et se détacher des neuf autres qui continueront toujours de faire ensemble un seul corps, jusqu'à ce qu'elles se flétrissent et dessechent, quand le germe fécondé devient gousse, et qu'il n'a plus besoin d'elles.

Cette *Gousse* dans laquelle l'ovaire se change en mûrissant, se distingue de la *Silique* des cruciferes, en ce que dans la *Silique* les graines sont attachées alternativement aux deux sutures, au lieu que dans la *Gousse* elles ne sont attachées que d'un côté, c'est-à-dire, à une seulement des deux sutures, tenant alternativement, à la vérité, aux deux valves qui la composent, mais toujours du même côté. Vous saisirez parfaitement cette différence, si vous ouvrez en même temps la *Gousse* d'un Pois et la *Silique* d'une Giroflée, ayant attention de ne les prendre ni l'une ni l'autre en parfaite maturité, afin qu'après l'ouverture du

fruit

fruit, les graines restent attachées par leurs ligamens à leurs sutures et à leurs valvules.

Si je me suis bien fait entendre, vous comprendrez, chere Cousine, quelles étonnantes précautions ont été cumulées par la nature pour amener l'embryon du Pois à maturité, et le garantir surtout, au milieu des plus grandes pluies, de l'humidité qui lui est funeste, sans cependant l'enfermer dans une coque dure qui en eût fait une autre sorte de fruit. Le suprême Ouvrier, attentif à la conservation de tous les êtres, a mis de grands soins à garantir la fructification des plantes des atteintes qui lui peuvent nuire; mais il paroît avoir redoublé d'attention pour celles qui servent à la nourriture de l'homme et des animaux, comme la plupart des légumineuses. L'appareil de la fructification du Pois est, en diverses proportions, le même dans toute cette famille. Les fleurs y portent le nom de *Papillonacées*, parce qu'on a cru y voir quelque chose de semblable à la figure d'un papillon : elles ont généralement un *Pavillon*, deux *Aîles*, une *Nacelle*, ce qui fait communément quatre pétales irréguliers. Mais il y a des genres où la nacelle se divise dans sa longueur en deux pièces presque adhérentes par la quille, et ces fleurs-là ont réellement cinq pétales : d'autres, comme le treffle des prés, ont toutes leurs parties attachées en une seule pièce;

et quoique papillonacées, ne laissent pas d'être monopétales.

Les papillonacées ou légumineuses sont une des familles des plantes les plus nombreuses et les plus utiles. On y trouve les Feves, les Genets, les Luzernes, Sainfoins, Lentilles, Vesces, Gesses, les Haricots, dont le caractère est d'avoir la nacelle contournée en spirale, ce qu'on prendroit d'abord pour un accident. Il y a des arbres, entr'autres celui qu'on appelle vulgairement Acacia, et qui n'est pas le véritable Acacia, l'indigo, la Réglise en sont aussi : mais nous parlerons de tout cela plus en détail dans la suite. Bonjour, Cousine. J'embrasse tout ce que vous aimez.

LETTRE IV.

Du 19 Juin 1772.

VOUS m'avez tiré de peine, chere Cousine ; mais il me reste encore de l'inquiétude sur ces maux d'estomac appellés maux de cœur, dont votre Maman sent les retours dans l'attitude d'écrire. Si c'est seulement l'effet d'une plénitude de bile, le voyage et les eaux suffiront pour l'évacuer ; mais je crains bien qu'il n'y ait à ces accidens quelque cause locale qui ne sera pas si facile à détruire, et qui demandera toujours d'elle un grand ménagement, même

après son rétablissement. J'attends de vous des nouvelles de ce voyage, aussi-tôt que vous en aurez ; mais j'exige que la Maman ne songe à m'écrire que pour m'apprendre son entière guérison.

Je ne puis comprendre pourquoi vous n'avez pas reçu l'herbier. Dans la persuasion que tante Julie étoit déjà partie, j'avois remis le paquet à M. G. pour vous l'expédier en passant à Dijon. Je n'apprends d'aucun côté qu'il soit parvenu ni dans vos mains ni dans celles de votre sœur, et je n'imagine plus ce qu'il peut être devenu.

Parlons de plantes, tandis que la saison de les observer nous y invite. Votre solution de la question que je vous avois faite sur les étamines des cruciferes est parfaitement juste, et me prouve bien que vous m'avez entendu ou plutôt que vous m'avez écouté ; car vous n'avez besoin que d'écouter pour entendre. Vous m'avez bien rendu raison de la gibbosité de deux folioles du calice, et de la briéveté relative de deux étamines, dans la Giroflée, par la courbure de ces deux étamines. Cependant un pas de plus vous eût mené jusqu'à la cause première de cette structure : car si vous recherchez encore pourquoi ces deux étamines sont ainsi recourbées et par conséquent raccourcies, vous trouverez une petite glande implantée sur le réceptacle entre l'étamine et le germe ; et c'est cette glande qui, éloignant l'étamine et la for-

çant à prendre le contour, la raccourcit nécessairement. Il y a encore sur le même réceptacle deux autres glandes : une au pied de chaque paire des grandes étamines, mais ne leur faisant point faire de contour, elles ne les raccourcissent pas, parce que ces glandes ne sont pas, comme les deux premières, en dedans, c'est-à-dire, entre l'étamine et le germe, mais en dehors, c'est-à-dire entre la paire d'étamines et le calice. Ainsi ces quatre étamines soutenues et dirigées verticalement en droite ligne, débordent celles qui sont recourbées et semblent plus longues parce qu'elles sont plus droites. Ces quatre glandes se trouvent, ou du moins leurs vestiges, plus ou moins visiblement dans presque toutes les fleurs cruciferes, et dans quelques-unes bien plus distinctes que dans la Giroflée. Si vous demandez encore pourquoi ces glandes ? Je vous répondrai qu'elles sont un des instrumens destinés par la nature à unir le regne végéral au regne animal, et les faire circuler l'un dans l'autre : mais laissant ces recherches un peu trop anticipées, revenons, quant-à-présent, à nos familles.

Les fleurs que je vous ai décrites jusqu'à présent sont toutes polypétales. J'aurois dû commencer peut-être par les monopétales régulières dont la structure est beaucoup plus simple : cette grande simplicité même est ce qui m'en a empêché. Les monopétales régulières constituent moins une

famille qu'une grande nation, dans laquelle on compte plusieurs familles bien distinctes ; en sorte que pour les comprendre toutes sous une indication commune, il faut employer des caractères si généraux et si vagues, que c'est paroître dire quelque chose, en ne disant en effet presque rien du tout. Il vaut mieux se renfermer dans des bornes plus étroites, mais qu'on puisse assigner avec plus de précision.

Parmi les monopétales irrégulières, il y a une famille dont la phisionomie est si marquée, qu'on en distingue aisément les membres à leur air. C'est celle à laquelle on donne le nom de fleurs en gueule, parce que ces fleurs sont fendues en deux levres dont l'ouverture, soit naturelle, soit produite par une légere compression des doigts, leur donne l'air d'une gueule béante. Cette famille se subdivise en deux sections ou lignées. L'une des fleurs en lèvres ou *labiées*, l'autre des fleurs en masque ou *personnées* : car le mot latin *persona* signifie un masque, nom très convenable assurément à la plupart des gens qui portent parmi nous celui de *personnes*. Le caractère commun à toute la famille est non-seulement d'avoir la corolle monopétale, et, comme je l'ai dit, fendue en deux levres ou babines, l'une supérieure appellée *casque*, l'autre inférieure appellée *barbe* ; mais d'avoir quatre étamines presque sur un même rang, distinguées en deux paires, l'une plus longue

et l'autre plus courte. L'inspection de l'objet vous expliquera mieux ces caractères que ne peut faire le discours.

Prenons d'abord les *labiées*. Je vous en donnerois volontiers pour exemple la sauge, qu'on trouve dans presque tous les jardins. Mais la construction particulière et bizarre de ses étamines, qui l'a fait retrancher par quelques Botanistes du nombre des labiées, quoique la nature ait semblé l'y inscrire, me porte à chercher un autre exemple dans les Orties mortes, et particuliérement dans l'espèce appellée vulgairement *Ortie blanche*, mais que les Botanistes appellent plutôt *Lamier blanc*, parce qu'elle n'a nul rapport à l'Ortie par sa fructification, quoiqu'elle en ait beaucoup par son feuillage. L'Ortie blanche, si commune par-tout, durant très long-temps en fleur, ne doit pas vous être difficile à trouver. Sans m'arrêter ici à l'élégante situation des fleurs, je me borne à leur structure. L'Ortie blanche porte une fleur monopétale labiée, dont le casque est concave et recourbé en forme de voûte, pour recouvrir le reste de la fleur et particuliérement ses étamines qui se tiennent toutes quatre assez serrées sous l'abri de son toît. Vous discernerez aisément la paire plus longue et la paire plus courte, et au milieu des quatre le style de la même couleur, mais qui s'en distingue en ce qu'il est simplement fourchu par son extrémité au lieu d'y

porter une anthère comme font les étamines. La barbe, c'est-à-dire la levre inférieure, se replie et pend en en-bas, et par cette situation laisse voir presque jusqu'au fond le dedans de la corolle. Dans les *Lamiers* cette barbe est refendue en longueur dans son milieu, mais cela n'arrive pas de même aux autres labiées.

Si vous arrachez la corolle vous arracherez avec elle les étamines qui y tiennent par leurs filets, et non pas au réceptacle où le style restera seul attaché. En examinant comment les étamines tiennent à d'autres fleurs, on les trouve généralement attachées à la corolle quand elle est monopétale, et au réceptacle ou au calice, quand la corolle est polypétale : en sorte qu'on peut, en ce derniere cas, arracher les pétales, sans arracher les étamines. De cette observation l'on tire un regle belle, facile et même assez sûre pour savoir si une corolle est d'une seule pièce ou de plusieurs, lorsqu'il est difficile, comme il l'est quelquefois, de s'en assurer immédiatement.

La corolle arrachée reste percée à son fond, parce qu'elle étoit attachée au receptacle, laissant une ouverture circulaire par laquelle le pistil et ce qui l'entoure pénétroit au-dedans du tube et de la corolle. Ce qui entoure ce pistil dans le Lamier et dans toutes les labiées, ce sont quatre embrions qui deviennent quatre graines nues, c'est-à-dire, sans aucune enveloppe ; en

sorte que ces graines, quand elles sont mûres, se détachent et tombent à terre séparément. Voilà le caractère des labiées.

L'autre lignée ou section, qui est celle des *personnées*, se distingue des labiées, premierement par sa corolle, dont les deux lèvres ne sont pas ordinairement ouvertes et béantes, mais fermées et jointes, comme vous le pourrez voir dans la fleur de jardin appellée *Mufflaude* ou *Muffle de veau*, ou bien à son défaut dans la Linaire, cette fleur jaune à éperon, si commune en cette saison dans la campagne. Mais un caractère plus précis et plus sûr est qu'au lieu d'avoir quatre graines nues an fond du calice comme les labiées, les personnées y ont toutes une capsule qui renferme les graines et ne s'ouvre qu'à leur maturité pour les répandre. J'ajoute à ces caractères qu'un nombre de labiées sont ou des plantes odorantes et aromatiques, telles que l'Origan, la Marjolaine, le Thym, le Serpolet, le Basilic, la Menthe, l'Hysope, la Lavande, etc. ou des plantes odorantes et puantes, telles que diverses espèces d'Orties mortes, Staquis, Crapaudines, Marrube; quelques-unes seulement, telles que le Bugle, la Brunelle, la Toque, n'ont pas d'odeur : au lieu que les personnées sont pour la plupart des plantes sans odeur comme la Mufflaude, la Linaire, l'Euphraise, la Pédiculaire, la Crête-de-coq, l'Oronbanche, la Cimbalaire, la Velvote,

la

la Digitale ; je ne connois gueres d'odorantes dans cette branche que la Scrophulaire qui sente et qui pue sans être aromatique. Je ne puis guéres vous citer ici que des plantes qui vraisemblablement ne vous sont pas connues, mais que peu-à-peu vous apprendrez à connoître, et dont au moins à leur rencontre vous pourrez par vous-même déterminer la famille. Je voudrois même que vous tâchassiez d'en déterminer la lignée ou section, par la physionomie, et que vous vous exerçassiez à juger au simple conp-d'œil, si la fleur en gueule que vous voyez, est une labiée ou une personnée. La figure extérieure de la corolle peut suffire pour vous guider dans ce choix, que vous pourrez vérifier ensuite en ôtant la corolle et regardant au fond du calice ; car si vous avez bien jugé, la fleur que vous aurez nommée labiée vous montrera quatre graines nues, et celle que vous aurez nommée personnée vous montrera un péricarpe: le contraire vous prouveroit que vous vous êtes trompée, et par un second examen de la même plante vous préviendrez une erreur semblable pour une autre fois. Voilà, chere Cousine, de l'occupation pour quelques promenades. Je ne tarderai pas à vous en préparer pour celles qui suivront.

LETTRE V.

Du 16 juillet 1772.

Je vous remercie, chere Cousine, des bonnes nouvelles que vous m'avez données de la maman. J'avois espéré le bon effet du changement d'air, et n'en attends pas moins des eaux et surtout du régime austere prescrit durant leur usage. Je suis touché du souvenir de cette bonne amie, et je vous prie de l'en remercier pour moi. Mais je ne veux pas absolument qu'elle m'écrive durant son séjour en Suisse. et si elle veut me donner directement de ses nouvelles, elle a près d'elle un bon secrétaire *(*)* qui s'en acquitera fort bien. Je suis plus charmé que surpris qu'elle réussisse en Suisse; indépendamment des graces de son âge, et de sa gaîté vive et caressante, elle a dans le caractere un fond de douceur et d'égalité, dont je l'ai vu donner quelquefois à la grand'maman l'exemple charmant qu'elle a reçu de vous. Si votre sœur s'établit en Suisse, vous perdrez l'une et l'autre une grande douceur dans la vie, et elle surtout des avantages difficiles à remplacer. Mais votre pauvre maman qui porte - à - porte, sentoit pourtant si cruellement sa séparation

(*) La sœur de Madame D. L * * *, que l'auteur appelloit tante Julie.

d'avec vous, comment supportera-t-elle la sienne à une si grande distance? C'est de vous encore qu'elle tiendra ses dédommagemens et ses ressources. Vous lui en ménagez une bien précieuse en assouplissant dans vos douces mains la bonne et forte étoffe de votre favorite, qui, je n'en doute point, deviendra par vos soins aussi pleine de grandes qualités que de charmes. Ah Cousine, l'heureuse mere que la vôtre!

Savez-vous que je commence à être en peine du petit herbier? Je n'en ai d'aucune part aucune nouvelle, quoique j'en aye eu de M. G. depuis son retour, par sa femme qui ne me dit pas de sa part un seul mot sur cet herbier. Je lui en ai demandé des nouvelles; j'attends sa réponse. J'ai grand'-peur que ne passant pas à Lyon, il n'ait confié le paquet à quelque quidam, qui sachant que c'etoient des herbes seches, aura pris tout cela pour du foin. Cependant si, comme je l'espere encore, il parvient enfin à votre sœur Julie ou à vous, vous trouverez que je n'ai pas laissé d'y prendre quelque soin. C'est une perte qui, quoique petite, ne me seroit pas facile à réparer promptement, surtout à cause du catalogue accompagné de divers petits éclaircissemens écrits sur-le-champ, et dont je n'ai gardé aucun double.

Consolez-vous, bonne Cousine, de n'avoir pas vu les glandes des cruciferes. De grands Botanistes très bien oculés ne les

ont pas mieux vues. Tournefort lui-même n'en fait aucune mention. Elles sont bien claires dans peu de genres, quoiqu'on en trouve des vestiges presque dans tous, et c'est à force d'analyser des fleurs en croix et d'y voir toujours des inégalités au réceptacle, qu'en les examinant en particulier, on a trouvé que ces glandes appartenoient au plus grand nombre des genres, et qu'on les suppose par analogie dans ceux mêmes où on ne les distingue pas.

Je comprends qu'on est fâché de prendre tant de peine sans apprendre les noms des plantes qu'on examine. Mais je vous avoue de bonne foi qu'il n'est pas entré dans mon plan de vous épargner ce petit chagrin. On prétend que la Botanique n'est qu'une science de mots qui n'exerce que la mémoire et n'apprend qu'à nommer des plantes. Pour moi, je ne connois point d'étude raisonnable qui ne soit qu'une science de mots; et auquel des deux, je vous prie, accorderai-je le nom de Botaniste, de celui qui sait cracher un nom ou une phrase à l'aspect d'une plante, sans rien connoître à sa structure, ou de celui qui connoissant très bien cette structure, ignore néanmoins le nom très arbitraire qu'on donne à cette plante en tel ou tel pays? Si nous ne donnons à vos enfans qu'une occupation amusante, nous manquons la meilleure moitié de notre but qui est, en les amusant, d'exercer leur intelligence et de les accou-

tumer à l'attention. Avant de leur apprendre à nommer ce qu'ils voient, commençons par leur apprendre à le voir. Cette science oubliée dans toutes les éducations, doit faire la plus importante partie de la leur. Je ne le redirai jamais assez; apprenez-leur à ne jamais se payer de mots, et à croire ne rien savoir de ce qui n'est entré que dans leur mémoire.

Au reste, pour ne pas trop faire le méchant, je vous nomme pourtant des plantes sur lesquelles, en vous les faisant montrer, vous pouvez aisément vérifier mes descriptions. Vous n'aviez pas, je le suppose, sous vos yeux. une ortie blanche, en lisant l'analyse des labiées; mais vous n'aviez qu'à envoyer chez l'herboriste du coin chercher de l'ortie blanche fraîchement cueillie, vous appliquiez à sa fleur ma description, et ensuite examinant les autres parties de la plante de la maniere dont nous traiterons ci-après, vous connoissiez l'ortie blanche infiniment mieux, que l'herboriste qui la fournit ne la connoîtra de ses jours; encore trouverons-nous dans peu le moyen de nous passer d'herboriste : mais il faut premierement achever l'examen de nos familles. Ainsi je viens à la cinquieme qui, dans ce moment, est en pleine fructification.

Représentez-vous une longue tige assez droite garnie alternativement de feuilles pour l'ordinaire découpées assez menu, lesquelles embrassent par leur base des

branches qui sortent de leurs aisselles. De l'extrêmité supérieure de cette tige partent comme d'un centre plusieurs pédicules ou rayons, qui s'écartant circulairement et régulierement comme les côtes d'un parasol, couronnent cette tige en forme d'un vase plus ou moins ouvert. Quelquefois ces rayons laissent un espace vide dans leur milieu, et représentent alors plus exactement le creux du vase ; quelquefois aussi ce milieu est fourni d'autres rayons plus courts, qui montant moins obliquement garnissent le vase et forment, conjointement avec les premiers, la figure à-peu-près d'un demi-globe dont la partie convexe est tournée en-dessus.

Chacun de ces rayons ou pédicules est terminé à son extrêmité, non pas encore par une fleur, mais par un autre ordre de rayons plus petits qui couronnent chacun des premiers précisément comme ces premiers couronnent la tige.

Ainsi voilà deux ordres pareils et successifs : l'un de grands rayons qui terminent la tige, l'autre de petits rayons semblables, qui terminent chacun des grands.

Les rayons des petits parasols ne se subdivisent plus, mais chacun d'eux est le pédicule d'une petite fleur dont nous parlerons tout à l'heure.

Si vous pouvez vous former l'idée de la figure que je viens de vous décrire, vous aurez celle de la disposition des fleurs dans

la famille des *ombelliferes* ou *porte-parasols* : car le mot latin *umbella* signifie un parasol.

Quoique cette disposition réguliere de la fructification soit frappante et assez constante dans toutes les ombelliferes, ce n'est pourtant pas elle qui constitue le caractere de la famille. Ce caractere se tire de la structure même de la fleur, qu'il faut maintenant vous décrire.

Mais il convient pour plus de clarté, de vous donner ici une distinction générale sur la disposition relative de la fleur et du fruit dans toutes les plantes : distinction qui facilite extrêmement leur arrangement méthodique, quelque systême qu'on veuille choisir pour cela.

Il y a des plantes, et c'est le plus grand nombre, par exemple l'Œillet, dont l'ovaire est évidemment enfermé dans la corolle. Nous donnerons à celles-là le nom de *fleurs inferes*, parce que les pétales embrassant l'ovaire prennent leur naissance au-dessous de lui.

Dans d'autres plantes en assez grand nombre, l'ovaire se trouve placé, non dans les pétales, mais au-dessous d'eux; ce que vous pouvez voir dans la rose; car le gratecu qui en est le fruit, est ce corps vert et renflé que vous voyez au-dessous du calice, par conséquent aussi au-dessous de la corolle, qui de cette maniere couronne cet ovaire et ne l'enveloppe pas. J'appellerai celles-ci *fleurs superes*, parce que la corolle

est au-dessus du fruit. On pourroit faire des mots plus francisés : mais il me paroît avantageux de vous tenir toujours le plus près qu'il se pourra des termes admis dans la botanique, afin que sans avoir besoin d'apprendre ni latin ni grec, vous puissiez néanmoins entendre passablement le vocabulaire de cette science, pédantesquement tiré de ces deux langues, comme si pour connoître les plantes, il falloit commencer par être un savant grammairien.

Tournefort exprimoit la même distinction en d'autres termes : dans le cas de la *fleur infere*, il disoit que le pistil devenoit fruit : dans le cas de la *fleur supère*, il disoit que le calice devenoit fruit. Cette maniere de s'exprimer pouvoit être aussi claire, mais elle n'étoit certainement pas aussi juste. Quoi qu'il en soit, voici une occasion d'exercer, quand il en sera temps, vos jeunes éleves à savoir démêler les mêmes idées, rendues par des termes tout différens.

Je vous dirai maintenant que les plantes ombelliferes ont la *fleur supere*, ou posée sur le fruit. La corolle de cette fleur est à cinq pétales appellés réguliers, quoique souvent les deux pétales qui sont tournés en dehors dans les fleurs qui bordent l'ombelle, soient plus grands que les trois autres.

La figure de ces pétales varie selon les genres, mais le plus communément elle est en cœur; l'onglet qui porte sur l'ovaire est

fort mince ; la lame va en s'élargissant ; son bord est *émarginé* (légérement échancré), ou bien il se termine en une pointe qui, se repliant en dessus, donne encore au pétale l'air d'être émarginé quoiqu'on le vît pointu s'il étoit déplié.

Entre chaque pétale est une étamine dont l'anthère débordant ordinairement la corolle, rend les cinq étamines plus visibles que les cinq pétales. Je ne fais pas ici mention du calice, parce que les ombelliferes n'en ont aucun bien distinct.

Du centre de la fleur partent deux styles garnis chacun de leur stigmate, et assez apparens aussi, lesquels après la chûte des pétales et des étamines, restent pour couronner le fruit.

La figure la plus commune de ce fruit est un ovale un peu alongé, qui dans sa maturité s'ouvre par la moitié, et se partage en deux semences nues attachées au pédicule, lequel par un art admirable se divise en deux ainsi que le fruit, et tient les graines séparément suspendues, jusqu'à leur chûte.

Toutes ces proportions varient selon les genres, mais en voilà l'ordre le plus commun. Il faut, je l'avoue, avoir l'œil très attentif pour bien distinguer sans loupe de si petits objets; mais ils sont si dignes d'attention, qu'on n'a pas regret à sa peine.

Voici donc le caractere propre de la famille des ombelliferes. Corolle supere à cinq pétales, cinq étamines, deux styles

portés sur un fruit nud *disperme*, c'est-à-dire, *composé de deux graines* accolées.

Toutes les fois que vous trouverez ces caracteres réunis dans une fructification, comptez que la plante est une ombellifere, quand même elle n'auroit d'ailleurs dans son arrangement rien de l'ordre ci-devant marqué. Et quand vous trouveriez tout cet ordre de parasols, conforme à ma description, comptez qu'il vous trompe, s'il est démenti par l'examen de la fleur.

S'il arrivoit, par exemple, qu'en sortant de lire ma lettre, vous trouvassiez en vous promenant un sureau encore en fleurs, je suis presque assuré qu'au premier aspect vous diriez : voilà une ombellifere. En y regardant, vous trouveriez grande ombelle, petite ombelle, petites fleurs blanches, corolle supere, cinq étamines : c'est une ombellifere assurément; mais voyons encore : je prends une fleur.

D'abord, au lieu de cinq pétales, je trouve une corolle à cinq divisions, il est vrai, mais néanmoins d'une seule pièce. Or, les fleurs des ombelliferes ne sont pas monopétales. Voilà bien cinq étamines, mais je ne vois point de styles, et je vois plus souvent trois stigmates que deux, plus souvent trois graines que deux. Or, les ombelliferes n'ont jamais ni plus ni moins de deux stigmates, ni plus ni moins de deux graines pour chaque fleur. Enfin, le fruit du sureau est une baye molle, et celui des om-

belliferes est sec et nud. Le sureau n'est donc pas une ombellifere.

Si vous revenez maintenant sur vos pas, en regardant de plus près à la disposition des fleurs, vous verrez que cette disposition n'est qu'en apparence celle des ombelliferes. Les grands rayons, au lieu de partir exactement du même centre, prennent leur naissance les uns plus haut, les autres plus bas; les petits naissent encore moins réguliérement : tout cela n'a point l'ordre invariable des ombelliferes. L'arrangement des fleurs du sureau est en *corymbe*, ou bouquet, plutôt qu'en ombelle. Voilà comment en nous trompant quelquefois, nous finissons par apprendre à mieux voir.

Le *chardon roland*, au contraire, n'a gueres le port d'une ombellifere, et néanmoins c'en est une, puisqu'il en a tous les caracteres dans sa fructification. Où trouver, me direz-vous, le chardon-roland? Par toute la campagne. Tous les grands chemins en sont tapissés à droite et à gauche : le premier paysan peut vous le montrer; et vous le reconnoîtriez presque vous-même à la couleur bleuâtre ou vert-de-mer de ses feuilles, à leurs durs piquans, et à leur consistance lice et coriace comme du parchemin. Mais on peut laisser une plante aussi intraitable : elle n'a pas assez de beauté pour dédommager des blessures qu'on se fait en l'examinant; et fût-elle cent fois plus jolie, ma petite cousine avec ses petits doigts sen-

sibles, seroit bientôt rebutée de caresser une plante de si mauvaise humeur.

La famille des ombelliferes est nombreuse, et si naturelle que ses genres sont très difficiles à distinguer : ce sont des freres que la grande ressemblance fait souvent prendre l'un pour l'autre. Pour aider à s'y reconnoître, on a imaginé des distinctions principales qui sont quelquefois utiles, mais sur lesquelles il ne faut pas non plus trop compter. Le foyer d'où partent les rayons, tant de la grande que de la petite ombelle, n'est pas toujours nud; il est quelquefois entouré de folioles, comme d'une manchette. On donne à ces folioles le nom d'*involucre* (enveloppe.) Quand la grande ombelle a une manchette, on donne à cette manchette le nom de *grand involucre* : on appelle *petits involucres* ceux qui entourent quelquefois les petites ombelles. Cela donne lieu à trois sections des ombelliferes.

1°. Celles qui ont grand involucre et petits involucres.

2°. Celles qui n'ont que les petits involucres seulement.

3°. Celles qui n'ont ni grands ni petits involucres.

Il sembleroit manquer une quatrieme division de celles qui ont un grand involucre et point de petit; mais on ne connoît aucun genre qui soit constamment dans ce cas.

Vos étonnans progrès, chere Cousine, et votre patience m'ont tellement enhardi,

que, comptant pour rien votre peine, j'ai osé vous décrire la famille des ombelliferes sans fixer vos yeux sur aucun modèle, ce qui a rendu nécessairement votre attention beaucoup plus fatigante. Cependant j'ose douter, lisant comme vous savez faire, qu'après une ou deux lectures de ma lettre, une ombellifere en fleurs échappe à votre esprit en frappant vos yeux: et dans cette saison vous ne pouvez manquer d'en trouver plusieurs dans les jardins et dans la campagne.

Elles ont la plupart les fleurs blanches. Telles sont la carotte, le cerfeuil, le persil, la ciguë, l'angélique, la berce, la berle, la boucage, le chervis ou girole, la perce-pierre, etc.

Quelques-unes, comme le fenouil, l'anet, le panai, sont à fleurs jaunes; il y en a peu à fleurs rougeâtres, et point d'aucune autre couleur.

Voilà, me direz-vous, une belle notion générale des ombelliferes: mais comment tout ce vague savoir me garantira-t-il de confondre la ciguë avec le cerfeuil et le persil, que vous venez de nommer avec elle? La moindre cuisiniere en saura là-dessus plus que nous avec toute notre doctrine. Vous avez raison. Mais cependant si nous commençons par les observations de détail, bientôt accablés par le nombre, la mémoire nous abandonnera, et nous nous perdrons dès les premiers pas dans ce regne

immense; au lieu que si nous commençons par bien reconnoître les grandes routes, nous nous égarerons rarement dans les sentiers, et nous nous retrouverons par-tout sans beaucoup de peine. Donnons cependant quelque exception à l'utilité de l'objet; et ne nous exposons pas, tout en analysant le regne végétal, à manger par ignorance une omelette à la ciguë.

La petite ciguë des jardins est une ombellifere, ainsi que le persil et le cerfeuil. Elle a la fleur blanche comme l'un et l'autre (*); elle est avec le dernier dans la section qui a la petite enveloppe et qui n'a pas la grande; elle leur ressemble assez par son feuillage, pour qu'il ne soit pas aisé de vous en marquer par écrit les différences. Mais voici des caracteres suffisans pour ne vous y pas tromper.

Il faut commencer par voir en fleurs ces diverses plantes; car c'est en cet état que la ciguë a son caractere propre. C'est d'avoir sous chaque petite ombelle un petit involucre composé de trois petites folioles pointues, assez longues, et toutes trois tournées en dehors; au lieu que les folioles des petites ombelles de cerfeuil, l'enveloppent tout autour, et sont tournées également de tous les côtés. A l'égard du per-

(*) La fleur de persil est un peu jaunâtre. Mais plusieurs fleurs d'ombelliferes paroissent jaunes à cause de l'ovaire et des anthères, et ne laissent pas d'avoir les pétales blancs.

sil, à peine a-t-il quelques courtes folioles, fines comme des cheveux, et distribuées indifféremment tant dans la grande ombelle que dans les petites, qui toutes sont claires et maigres.

Quand vous vous serez bien assurée de la ciguë en fleurs, vous vous confirmerez dans votre jugement en froissant légérement et flairant son feuillage; car son odeur puante et vireuse ne vous la laissera pas confondre avec le persil ni avec le cerfeuil, qui tous deux ont des odeurs agréables. Bien sûre enfin de ne pas faire de quiproquo, vous examinerez ensemble et séparément ces trois plantes, dans tous leurs états, par toutes leurs parties, surtout par le feuillage qui les accompagne plus constamment que la fleur, et par cet examen comparé et répété jusqu'à ce que vous ayez acquis la certitude du coup-d'œil, vous parviendrez à distinguer et connoître imperturbablement la ciguë. L'étude nous mène ainsi jusqu'à la porte de la pratique, après quoi celle-ci fait la facilité du savoir.

Prenez haleine, chere Cousine, car voilà une lettre excédante; je n'ose même vous promettre plus de discrétion dans celle qui doit la suivre. Mais après cela nous n'aurons devant nous qu'un chemin bordé de fleurs. Vous en méritez une couronne pour la douceur et la constance avec laquelle vous daignez me suivre à travers ces broussailles, sans vous rebuter de leurs épines.

LETTRE VI.

Du 2 Mai 1773.

Quoiqu'il vous reste, chere Cousine, bien des choses à desirer dans les notions de nos cinq premieres familles, et que je n'aie pas toujours su mettre mes descriptions à la portée de notre petite *Botanophile* (amatrice de la botanique), je crois néanmoins vous en avoir donné une idée suffisante pour pouvoir, après quelques mois d'herborisation, vous familiariser avec l'idée générale du port de chaque famille : en sorte qu'à l'aspect d'une plante, vous puissiez conjecturer à-peu-près si elle appartient à quelqu'une des cinq familles, et à laquelle; sauf à vérifier ensuite par l'analyse de la fructification si vous vous êtes trompée ou non dans votre conjecture. Les ombelliferes, par exemple, vous ont jetée dans quelques embarras, mais dont vous pouvez sortir quand il vous plaira, au moyen des indications que j'ai jointes aux descriptions : car enfin les carottes, les panais sont choses si communes, que rien n'est plus aisé dans le milieu de l'été que de se faire montrer l'une ou l'autre en fleurs dans un potager. Or, au simple aspect de l'ombelle et de la plante qui la porte, on doit prendre une idée si nette des ombelliferes, qu'à la rencontre d'une plante de cette

cette famille on s'y trompera rarement au premier coup-d'œil. Voilà tout ce que j'ai prétendu jusqu'ici : car il ne sera pas question si-tôt des genres et des espèces; et encore une fois ce n'est pas une nomenclature de perroquet qu'il s'agit d'acquérir, mais une science réelle, et l'une des sciences les plus aimables qu'il soit possible de cultiver. Je passe donc à notre sixieme famille avant de prendre une route plus méthodique. Elle pourra vous embarrasser d'abord autant et plus que les ombelliferes; mais mon but n'est, quant à présent, que de vous en donner une notion générale, d'autant plus que nous avons bien du temps encore avant celui de la pleine floraison, et que ce temps bien employé pourra vous applanir des difficultés contre lesquelles il ne faut pas lutter encore.

Prenez une de ces petites fleurs qui, dans cette saison, tapissent les pâturages et qu'on appelle ici *Paquerettes*, *petites Marguerites*, ou *Marguerites* tout court. Regardez-la bien; car à son aspect, je suis sûr de vous surprendre en vous disant que cette fleur si petite et si mignone est réellement composée de deux ou trois cents autres fleurs toutes parfaites, c'est-à-dire, ayant chacune sa corolle, son germe, son pistil, ses étamines, sa graine, en un mot aussi parfaite en son espèce qu'une fleur de jacinthe ou de lis. Chacune de ces folioles blanches en-dessus, rose en-dessous, qui forment

comme une couronne autour de la marguerite, et qui ne vous paroissent tout au plus qu'autant de petits pétales, sont réellement autant de véritables fleurs; et chacun de ces petits brins jaunes que vous voyez dans le centre et que d'abord vous n'avez peut-être pris que pour des étamines, sont encore autant de véritables fleurs. Si vous aviez déjà les doigts exercés aux dissections botaniques, que vous vous armassiez d'une bonne loupe et de beaucoup de patience, je pourrois vous convaincre de cette vérité par vos propres yeux; mais pour le présent il faut commencer, s'il vous plaît, par m'en croire sur ma parole, de peur de fatiguer votre attention sur des atômes. Cependant, pour vous mettre au moins sur la voie, arrachez une des folioles blanches de la couronne; vous croirez d'abord cette foliole plate d'un bout à l'autre : mais regardez-la bien par le bout qui étoit attaché à la fleur, vous verrez que ce bout n'est pas plat, mais rond et creux en forme de tube, et que de ce tube sort un petit filet à deux cornes; ce filet est le style fourchu de cette fleur, qui comme vous voyez n'est plate que par le haut.

Regardez maintenant les brins jaunes qui sont au milieu de la fleur et que je vous ai dit être autant de fleurs eux-mêmes; si la fleur est assez avancée, vous en verrez plusieurs tout autour, lesquels sont ouverts dans le milieu et même découpés en

plusieurs parties. Ce sont des corolles monopétales qui s'épanouissent, et dans lesquelles la loupe vous feroit aisément distinguer le pistil et même les anthères dont il est entouré. Ordinairement les fleurons jaunes qu'on voit au centre sont encore arrondis et non percés. Ce sont des fleurs comme les autres, mais qui ne sont pas encore épanouies; car elles ne s'épanouissent que successivement, en avançant des bords vers le centre. En voilà assez pour vous montrer à l'œil la possibilité que tous ces brins, tant blancs que jaunes, soient réellement autant de fleurs parfaites; et c'est un fait très constant. Vous voyez néanmoins que toutes ces petites fleurs sont pressées et renfermées dans un calice qui leur est commun, et qui est celui de la marguerite. En considérant toute la marguerite comme une seule fleur, ce sera donc lui donner un nom très convenable, que de l'appeller *une fleur composée*. Or il y a un grand nombre d'espèces et de genres de fleurs formées comme la marguerite d'un assemblage d'autres fleurs plus petites, contenues dans un calice commun. Voilà ce qui constitue la sixieme famille dont j'avois à vous parler, savoir, celle des *fleurs composées*.

Commençons par ôter ici l'équivoque du mot de fleur, en restreignant ce nom dans la présente famille à la fleur composée, et donnant celui de *fleurons* aux petites fleurs

qui la composent ; mais n'oublions pas que dans la précision du mot, ces fleurons eux-mêmes sont autant de véritables fleurs.

Vous avez vu dans la marguerite deux sortes de fleurons, savoir, ceux de couleur jaune qui remplissent le milieu de la fleur, et les petites languettes blanches qui les entourent. Les premiers sont dans leur petitesse assez semblables de figure aux fleurs du muguet ou de la jacinthe, et les seconds ont quelque rapport aux fleurs de chèvre-feuille. Nous laisserons aux premiers le nom de *fleurons* ; et pour distinguer les autres, nous les appellerons *demi-fleurons* : car en effet ils ont assez l'air de fleurs monopétales qu'on auroit rognées par un côté en n'y laissant qu'une languette qui feroit à peine la moitié de la corolle.

Ces deux sortes de fleurons se combinent dans les fleurs composées, de maniere à diviser toute la famille en trois sections bien distinctes.

La premiere section est formée de celles qui ne sont composées que de languettes ou demi-fleurons, tant au milieu qu'à la circonférence : on les appelle *fleurs demi-fleuronnées* ; et la fleur entiere dans cette section est toujours d'une seule couleur, le plus souvent jaune. Telle est la fleur appellée dent-de-lion ou pissenlit; telles sont les fleurs de laitues, de chicorée (celle-ci est bleue), de scorsonere, de salsifis, etc.

La seconde section comprend les *fleurs*

fleuronnées, c'est-à-dire, qui ne sont composées que de fleurons, tous pour l'ordinaire aussi d'une seule couleur. Telles sont les fleurs d'immortelles, de bardane, d'absynthe, d'armoise, de chardon, d'artichaut, qui est un chardon lui-même dont on mange le calice et le réceptacle encore en bouton, avant que la fleur soit éclose et même formée. Cette bourre qu'on ôte du milieu de l'artichaut n'est autre chose que l'assemblage des fleurons qui commencent à se former et qui sont séparés les uns des autres par de longs poils implantés sur le réceptacle.

La troisieme section est celle des fleurs qui rassemblent les deux sortes de fleurons. Cela se fait toujours de maniere que les fleurons entiers occupent le centre de la fleur, et les demi-fleurons forment le contour ou la circonférence, comme vous avez vu dans la paquerette. Les fleurs de cette section s'appellent *radiées*, les botanistes ayant donné le nom de *rayon* au contour d'une fleur composée, quand il est formé de languettes ou demi-fleurons. A l'égard de l'aire ou du centre de la fleur occupé par les fleurons, on l'appelle le *disque*, et on donne aussi quelquefois ce même nom de disque à la surface du réceptacle où sont plantés tous les fleurons et demi-fleurons. Dans les fleurs radiées, le disque est souvent d'une couleur et le rayon d'une autre; cependant il y a aussi des genres et des es-

pèces où tous les deux sont de la même couleur.

Tâchons à présent de bien déterminer dans votre esprit l'idée d'une *fleur composée.* Le treffle ordinaire fleurit en cette saison; sa fleur est pourpre : s'il vous en tomboit une sous la main, vous pourriez, en voyant tant de petites fleurs rassemblées, être tentée de prendre le tout pour une fleur composée. Vous vous tromperiez; en quoi? en ce que, pour constituer une fleur composée, il ne suffit pas d'une agrégation de plusieurs petites fleurs, mais qu'il faut de plus qu'une ou deux des parties de la fructification leur soient communes, de maniere que toutes aient part à la même, et qu'aucune n'ait la sienne séparément. Ces deux parties communes sont le calice et le réceptacle. Il est vrai que la fleur de treffle ou plutôt le groupe de fleurs qui n'en semblent qu'une, paroît d'abord portée sur une espèce de calice; mais écartez un peu ce prétendu calice, et vous verrez qu'il ne tient point à la fleur, mais qu'il est attaché au-dessous d'elle au pédicule qui la porte. Ainsi ce calice apparent n'en est point un; il appartient au feuillage, et non pas à la fleur; et cette prétendue fleur n'est en effet qu'un assemblage de fleurs légumineuses fort petites, dont chacune a son calice particulier, et qui n'ont absolument rien de commun entr'elles que leur attache au même pédicule. L'usage est pourtant de

prendre tout cela pour une seule fleur ; mais c'est une fausse idée, ou si l'on veut absolument regarder comme une fleur un bouquet de cette espèce, il ne faut pas du moins l'appeller une *fleur composée*, mais une *fleur agrégée* ou une tête (*flos aggregatus*, *flos capitatus*, *capitulum.*) Et ces dénominations sont en effet quelquefois employées en ce sens par les botanistes.

Voilà, chere Cousine, la notion la plus simple et la plus naturelle que je puisse vous donner de la famille, ou plutôt de la nombreuse classe des composées, et des trois sections ou familles dans lesquelles elles se subdivisent. Il faut maintenant vous parler de la structure des fructifications particulieres à cette classe, et cela nous menera peut-être à en déterminer le caractere avec plus de précision.

La partie la plus essentielle d'une fleur composée est le réceptacle sur lequel sont plantés, d'abord les fleurons et demi-fleurons, et ensuite les graines qui leur succédent. Ce réceptacle qui forme un disque d'une certaine étendue fait le centre du calice, comme vous pouvez voir dans le pissenlit que nous prendrons ici pour exemple. Le calice dans toute cette famille est ordinairement découpé jusqu'à la base en plusieurs pièces, afin qu'il puisse se fermer, se rouvrir et se renverser, comme il arrive dans le progrès de la fructification, sans y causer de déchirure. Le calice du pissenlit

est formé de deux rangs de folioles insérés l'un dans l'autre ; et les folioles du rang extérieur qui soutient l'autre se recourbent et replient en bas vers le pédicule, tandis que les folioles du rang intérieur restent droites pour entourer et contenir les demi-fleurons qui composent la fleur.

Une forme encore des plus communes aux calices de cette classe, est d'être *imbriquées*, c'est-à-dire, formés de plusieurs rangs de folioles en recouvrement, les unes sur les joints des autres, comme les tuiles d'un toît. L'artichaut, le bluet, la jacée, la scorsonere vous offrent des exemples de calice imbriqués.

Les fleurons et demi-fleurons enfermés dans le calice, sont plantés fort dru sur son disque ou réceptacle en quinconce ou comme les cases d'un damier. Quelquefois ils s'entretouchent à nud sans rien d'intermédiaire, quelquefois ils sont séparés par des cloisons de poils ou de petites écailles qui restent attachées au réceptacle quand les graines sont tombées. Vous voilà sur la voie d'observer les différences de calices et de réceptacles : parlons à présent de la structure des fleurons et demi-fleurons en commençant par les premiers.

Un fleuron est une fleur monopétale, réguliere pour l'ordinaire, dont la corolle se fend dans le haut en quatre ou cinq parties. Dans cette corolle sont attachés à son tube les filets des étamines au nombre de

cinq :

cinq : ces cinq filets se réunissent par le haut en un petit tube rond qui entoure le pistil, et ce tube n'est autre chose que les cinq anthères ou étamines réunies circulairement en un seul corps. Cette réunion des étamines forme aux yeux des botanistes le caractere essentiel des fleurs composées, et n'appartient qu'à leurs fleurons exclusivement à toutes sortes de fleurs. Ainsi vous aurez beau trouver plusieurs fleurs portées sur un même disque, comme dans les scabieuses et le chardon-à-foulon; si les anthères ne se réunissent pas en un tube autour du pistil, et si la corolle ne porte pas sur une seule graine nue, ces fleurs ne sont pas des fleurons et ne forment pas une fleur composée. Au contraire, quand vous trouveriez dans une fleur unique les anthères ainsi réunies en un seul corps, et la corolle supere posée sur une seule graine, cette fleur, quoique seule, seroit un vrai fleuron, et appartiendroit à la famille des composées, dont il vaut mieux tirer ainsi le caractere d'une structure précise, que d'une apparence trompeuse.

Le pistil porte un style plus long d'ordinaire que le fleuron au-dessus duquel on le voit s'élever à travers le tube formé par les anthères. Il se termine le plus souvent dans le haut par un stigmate fourchu dont on voit aisément les deux petites cornes. Par son pied, le pistil ne porte pas immédiatement sur le réceptacle non plus que le

fleuron ; mais l'un et l'autre y tiennent par le germe qui leur sert de base, lequel croît et s'alonge à mesure que le fleuron se desseche, et devient enfin une graine longuette qui reste attachée au réceptacle, jusqu'à ce qu'elle soit mûre. Alors elle tombe si elle est nue, ou bien le vent l'emporte au loin si elle est couronnée d'une aigrette de plumes, et le réceptacle reste à découvert tout nud dans des genres, ou garni d'écailles ou de poils dans d'autres.

La structure des demi-fleurons est semblable à celle des fleurons ; les étamines, le pistil, et la graine y sont arrangés à-peu-près de même : seulement dans les fleurs radiées il y a plusieurs genres où les demi-fleurons du contour sont sujets à avorter, soit parce qu'ils manquent d'étamines, soit parce que celles qu'ils ont sont stériles, et n'ont pas la force de féconder le germe ; alors la fleur ne graine que par les fleurons du milieu.

Dans toute la classe des composées, la graine est toujours *sessile*, c'est-à-dire, qu'elle porte immédiatement sur le réceptacle, sans aucun pédicule intermédiaire. Mais il y a des graines dont le sommet est couronné par une aigrette quelquefois sessile, et quelquefois attachée à la graine par un pédicule. Vous comprenez que l'usage de cette aigrette est d'éparpiller au loin les semences en donnant plus de prise à l'air pour les emporter et semer à distance.

A ces descriptions informes et tronquées, je dois ajouter que les calices ont pour l'or-

dinaire la propriété de s'ouvrir quand la fleur s'épanouit, de se refermer quand les fleurons se sement et tombent, afin de contenir la jeune graine, et l'empêcher de se répandre avant sa maturité, enfin de se rouvrir et de se renverser tout-à-fait pour offrir dans leur centre une aire plus large aux graines qui grossissent en mûrissant. Vous avez dû souvent voir le pissenlit dans cet état, quand les enfans le cuillent pour souffler dans ses aigrettes qui forment un globe autour du calice renversé.

Pour bien connoître cette classe, il faut en suivre les fleurs dès avant leur épanouissement jusqu'à la pleine maturité du fruit; et c'est dans cette succession qu'on voit des métamorphoses et un enchaînement de merveilles qui tiennent tout esprit sain qui les observe, dans une continuelle admiration. Une fleur commode pour ces observations est celle des soleils qu'on rencontre fréquemment dans les vignes et dans les jardins. Le soleil, comme vous voyez, est une radiée. La reine-marguerite, qui dans l'automne fait l'ornement des parterres, en est une aussi. Les chardons (*) sont des fléuronnées; j'ai déjà dit que le scorsenere et le pissenlit sont des demi-fleuronnées. Toutes ces fleurs sont assez grosses pour pouvoir être disséquées et étudiées à l'œil nud sans le fatiguer beaucoup.

(*) Il faut prendre garde de n'y pas mêler le chardon à foulon ou des bonnetiers, qui n'est pas un vrai chardon.

Je ne vous en dirai pas davantage aujourd'hui sur la famille ou classe des composées. Je tremble déjà d'avoir trop abusé de votre patience par des détails que j'aurois rendus plus clairs, si j'avois su les rendre plus courts; mais il m'est impossible de sauver la difficulté qui naît de la petitesse des objets. Bonjour, chere Cousine.

LETTRE VII.

SUR LES ARBRES FRUITIERS.

J'ATTENDOIS de vos nouvelles, chere Cousine, sans impatience, parce que M. T. que j'avois vu depuis la réception de votre précédente lettre, m'avoit dit avoir laissé votre maman et toute votre famille en bonne santé. Je me réjouis d'en avoir la confirmation par vous-même, ainsi que des bonnes et fraîches nouvelles que vous me donnez de ma tante Gonceru. Son souvenir et sa bénédiction ont épanoui de joie un cœur à qui depuis long-temps on ne fait plus gueres éprouver de ces sortes de mouvemens. C'est par elle que je tiens encore à quelque chose de bien précieux sur la terre; et tant que je la conserverai, je continuerai, quoi qu'on fasse, à aimer la vie. Voici le temps de profiter de vos bontés ordinaires pour elle et pour moi; il me semble que ma petite offrande prend un prix

réel en passant par vos mains. Si votre cher époux vient bientôt à Paris, comme vous me le faites espérer, je le prierai de vouloir bien se chargerde mon tribut annuel; mais s'il tarde un peu, je vous prie de me marquer à qui je dois le remettre, afin qu'il n'y ait point de retard et que vous n'en fassiez pas l'avance comme l'année derniere, ce que je sais que vous faites avec plaisir, mais à quoi je ne dois pas consentir sans nécessité.

Voici, chere Cousine, les noms des plantes que vous m'avez envoyées en dernier lieu. J'ai ajouté un point d'interrogation à ceux dont je suis en doute, parce que vous n'avez pas eu soin d'y mettre des feuilles avec la fleur, et que le feuillage est souvent nécessaire pour déterminer l'espèce à un aussi mince botaniste que moi. En arrivant à Fourriere, vous trouverez la plupart des arbres fruitiers en fleurs, et je me souviens que vous aviez desiré quelques directions sur cet article. Je ne puis en ce moment vous tracer là-dessus que quelques mots très à la hâte, étant très pressé, et afin que vous ne perdiez pas encore une saison pour cet examen.

Il ne faut pas, chere amie, donner à la botanique une importance qu'elle n'a pas; c'est une étude de pure curiosité et qui n'a d'autre utilité réelle que cel'e que peut tirer un être pensant et sensible, de l'observation de la nature et des merveilles de l'U-

nivers. L'homme a dénaturé beaucoup de choses pour les mieux convertir à son usage ; en cela il n'est point à blâmer; mais il n'en est pas moins vrai qu'il les a souvent défigurées, et que quand dans les œuvres de ses mains, il croit étudier vraiment la nature, il se trompe. Cette erreur a lieu surtout dans la société civile, elle a lieu même dans les jardins. Ces fleurs doubles qu'on admire dans les parterres, sont des monstres dépourvus de la faculté de produire leur semblable, dont la nature a doué tous les êtres organisés. Les arbres fruitiers sont à-peu-près dans le même cas par la greffe; vous aurez beau planter des pepins de poires et de pommes des meilleures espèces, il n'en naîtra jamais que des sauvageons. Ainsi pour connoître la poire et la pomme de la nature, il faut les chercher non dans les potagers, mais dans les forêts. La chair n'en est pas si grosse et si succulente ; mais les semences en mûrissent mieux, en multiplient davantage, et les arbres en sont infiniment plus grands et plus vigoureux. Mais j'entame ici un article qui me meneroit trop loin : revenons à nos pommiers.

Nos arbres fruitiers, quoique greffés, gardent dans leur fructification tous les caracteres botaniques qui les distinguent, et c'est par l'étude attentive de ces caracteres, aussi bien que par les transformations de la greffe, qu'on s'assure qu'il n'y a, par

exemple, qu'une seule espèce de poire sous mille noms divers, par lesquels la forme et la saveur de leurs fruits les a fait distinguer en autant de prétendues espèces, qui ne sont au fond que des variétés. Bien plus, la poire et la pomme ne sont que deux espèces du même genre; et leur unique différence bien caractéristique, est que le pédicule de la pomme entre dans un enfoncement du fruit, et celui de la poire tient à un prolongement du fruit un peu alongé. De même toutes sortes de cerises, guines, griottes, bigarreaux, ne sont que des variétés d'une même espèce; toutes les prunes ne sont qu'une espèce de prune; le genre de la prune contient trois espèces principales, savoir la prune proprement dite, la cerise, et l'abricot qui n'est aussi qu'une espèce de prune. Ainsi quand le savant Linnæus, divisant le genre dans ses espèces, a dénommé la *prune* prune, la prune cerise, et la prune abricot, les ignorans se sont moqués de lui; mais les observateurs ont admiré la justesse de ses réductions, etc. Il faut courir, je me hâte.

Les arbres fruitiers entrent presque tous dans une famille nombreuse, dont le caractere est facile à saisir, en ce que les étamines, en grand nombre, au lieu d'être attachées au réceptacle, sont attachées au calice, par les intervalles que laissent les pétales entr'eux; toutes leurs fleurs sont po-

lypétales et à cinq communément. Voici les principaux caracteres génériques.

Le genre de la poire, qui comprend aussi la pomme et le coin. Calice monophylle à cinq pointes. Corolle à cinq pétales attachées au calice, une vingtaine d'étamines toutes attachées au calice. Germe ou ovaire infere, c'est-à-dire, au-dessous de la corolle : cinq styles. Fruits charnus à cinq logettes, contenant des graines, etc.

Le genre de la prune, qui comprend l'abricot, la cerise, et le laurier-cerise. Calice, corolle et anthères à-peu-près comme la poire. Mais le germe est supere, c'est-à-dire, dans la corolle; et il n'y a qu'un style. Fruit plus aqueux que charnu contenant un noyau, etc.

Le genre de l'amande, qui comprend aussi la pêche. Presque comme la prune, si ce n'est que le germe est velu, et que le fruit, mou dans la pêche, sec dans l'amande, contient un noyau dur, raboteux, parsemé de cavités, etc.

Tout ceci n'est que bien grossierement ébauché; mais c'en est assez pour vous amuser cette année. Bonjour, chere Cousine.

LETTRE VIII.

Du 11 *Avril* 1773.

SUR LES HERBIERS.

GRACE au Ciel, chere Cousine; vous voilà rétablie. Mais ce n'est pas sans que votre silence, celui de M. G. que j'avois instamment prié de m'écrire un mot à son arrivée, ne m'ait causé bien des alarmes. Dans des inquiétudes de cette espèce rien n'est plus cruel que le silence, parce qu'il fait tout porter au pis. Mais tout cela est déjà oublié, et je ne sens plus que le plaisir de votre rétablissement. Le retour de la belle saison, la vie moins sédentaire de Fourriere, et le plaisir de remplir avec succès la plus douce, ainsi que la plus respectable des fonctions, acheveront bientôt de l'affermir; et vous en sentirez moins tristement l'absence passagere de votre mari, au milieu des chers gages de son attachement et des soins continuels qu'ils vous demandent.

La terre commence à verdir, les arbres à bourgeonner, les fleurs à s'épanouir; il y en a déjà de passées; un moment de retard pour la botanique, nous reculeroit d'une année entiere : ainsi j'y passe sans autre préambule.

Je crains que nous ne l'ayons traitée jusqu'ici d'une maniere trop abstraite, en n'appliquant point nos idées sur des objets déterminés : c'est le défaut dans lequel je suis tombé, principalement à l'égard des ombelliferes. Si j'avois commencé par vous en mettre une sous les yeux, je vous aurois épargné une application très fatigante sur un objet imaginaire, et à moi des descriptions difficiles, auxquelles un simple coup-d'œil auroit suppléé. Malheureusement, à la distance où la loi de la nécessité me tient de vous, je ne suis pas à portée de vous montrer du doigt les objets; mais si chacun de notre côté nous en pouvons avoir sous les yeux de semblables nous nous entendrons très bien l'un l'autre en parlant de ce que nous voyons. Toute la difficulté est qu'il faut que l'indication vienne de vous; car vous envoyer d'ici des plantes seches, seroit ne rien faire. Pour bien reconnoître une plante il faut commencer par la voir sur pied. Les herbiers servent de mémoratifs pour celles qu'on a déjà connues; mais ils font mal connoître celles qu'on n'a pas vues auparavant. C'est donc à vous de m'envoyer des plantes que vous voudrez connoître et que vous aurez cueillies sur pied; et c'est à moi de vous les nommer, de les classer, de les décrire; jusqu'à ce que par des idées comparatives, devenues familieres à vos yeux et à votre esprit, vous parveniez à classer, ranger et

nommer vous-même celles que vous verrez pour la premiere fois; science qui seule distingue le vrai botaniste de l'herboriste ou nomenclateur. Il s'agit donc ici d'apprendre à préparer, dessécher et conserver les plantes ou échantillons de plantes, de maniere à les rendre faciles à reconnoître et à déterminer. C'est, en un mot, un herbier que je vous propose de commencer. Voici une grande occupation qui de loin se prépare pour notre petite amatrice : car quant-à-présent et pour quelque temps encore, il faudra que l'adresse de vos doigts supplée à la foiblesse des siens.

Il y a d'abord une provision à faire, savoir, cinq ou six mains de papier gris, et à-peu-près autant de papier blanc, de même grandeur, assez fort et bien collé; sans quoi les plantes se pourriroient dans le papier gris, ou du moins les fleurs y perdroient leur couleur, ce qui est une des parties qui les rendent reconnoissables, et par lesquelles un herbier est agréable à voir. Il seroit encore à desirer que vous eussiez une presse de la grandeur de votre papier, ou du moins deux bouts de planches bien unies, de maniere qu'en plaçant vos feuilles entre deux, vous les y puissiez tenir pressées par les pierres ou autres corps pesans dont vous chargerez la planche supérieure. Ces préparatifs faits, voici ce qu'il faut observer pour préparer vos plantes de maniere à les conserver et les reconnoître.

Le moment à choisir pour cela est celui où la plante est en pleine fleur, et où même quelques fleurs commencent à tomber pour faire place au fruit qui commence à paroître. C'est dans ce point où toutes les parties de la fructification sont sensibles, qu'il faut tâcher de prendre la plante pour la dessécher dans cet état.

Les petites plantes se prennent toutes entieres avec leurs racines qu'on a soin de bien nettoyer avec une brosse, afin qu'il n'y reste point de terre. Si la terre est mouillée, on la laisse sécher pour la brosser, ou bien on lave la racine; mais il faut avoir alors la plus grande attention de la bien essuyer et dessécher, avant de la mettre entre les papiers; sans quoi elle s'y pourriroit infailliblement et communiqueroit sa pourriture aux autres plantes voisines. Il ne faut cependant s'obstiner à conserver les racines qu'autant qu'elles ont quelques singularités remarquables; car dans le plus grand nombre, les racines ramifiées et fibreuses ont des formes si semblables que ce n'est pas la peine de les conserver. La nature qui a tant fait pour l'élégance et l'ornement dans la figure et la couleur des plantes en ce qui frappe les yeux, a destiné les racines uniquement aux fonctions utiles, puisqu'étant cachées dans la terre, leur donner une structure agréable, eût été cacher la lumiere sous le boisseau.

Les arbres et toutes les grandes plantes

ne se prennent que par échantillon. Mais il faut que cet échantillon soit si bien choisi, qu'il contienne toutes les parties constitutives du genre et de l'espèce afin qu'il puisse suffire pour reconnoître et déterminer la plante qui l'a fourni. Il ne suffit pas que toutes les parties de la fructification y soient sensibles, ce qui ne serviroit qu'à distinguer le genre; il faut qu'on y voye bien le caractère de la foliation et de la ramification, c'est-à-dire, la naissance et la forme des feuilles et des branches, et même autant qu'il se peut, quelque portion de la tige; car, comme vous verrez dans la suite, tout cela sert à distinguer les espèces différentes des mêmes genres qui sont parfaitement semblables par la fleur et le fruit. Si les branches sont trop épaisses, on les amincit avec un couteau ou canif, en diminuant adroitement par-dessous de leur épaisseur, autant que cela se peut, sans couper et mutiler les feuilles. Il y a des Botanistes qui ont la patience de fendre l'écorce de la branche et d'en tirer adroitement le bois, de façon que l'écorce rejointe paroît vous montrer encore la branche entière, quoique le bois n'y soit plus. Au moyen de quoi l'on n'a point entre les papiers des épaisseurs et bosses trop considérables, qui gâtent, défigurent l'Herbier, et font prendre une mauvaise forme aux plantes. Dans les plantes où les fleurs et les feuilles ne viennent pas en même temps, ou nais-

sent trop loin les unes des autres, on prend une petite branche à fleurs et une petite branche à feuilles ; et les plaçant ensemble dans le même papier, on offre ainsi à l'œil les diverses parties de la même plante, suffisantes pour la faire reconnoître. Quant aux plantes où l'on ne trouve que des feuilles, et dont la fleur n'est pas encore venue ou est déjà passée, il les faut laisser, et attendre, pour les reconnoître, qu'elles montrent leur visage. Une plante n'est pas plus surement reconnoissable à son feuillage, qu'un homme à son habit.

Tel est le choix qu'il faut mettre dans ce qu'on cueille ; il en faut mettre aussi dans le moment qu'on prend pour cela. Les plantes cueillies le matin à la rosée, ou le soir à l'humidité, ou le jour durant la pluie, ne se conservent point. Il faut absolument choisir un temps sec, et même dans ce temps-là, le moment le plus sec et le plus chaud de la journée, qui est en été entre onze heures du matin et cinq ou six heures du soir. Encore alors, si l'on y trouve la moindre humidité, faut-il les laisser ; car infailliblement elles ne se conserveront pas.

Quand vous avez cueilli vos échantillons, vous les apportez au logis toujours bien au sec, pour les placer et arranger dans vos papiers. Pour cela vous faites votre premier lit de deux feuilles au moins de papier gris, sur lesquelles vous placez une feuille de papier blanc ; et sur cette

feuille, vous arrangez votre plante, prenant grand soin que toutes ses parties, surtout les feuilles et les fleurs, soient bien ouvertes et bien étendues dans leur situation naturelle. La plante un peu flétrie, mais sans l'être trop, se prête mieux pour l'ordinaire à l'arrangement qu'on lui donne sur le papier avec le pouce et les doigts. Mais il y en a de rebelles qui se grippent d'un côté, pendant qu'on les arrange de l'autre. Pour prévenir cet inconvénient, j'ai des plombs, de gros sous, des liards, avec lesquels j'assujettis les parties que je viens d'arranger, tandis que j'arrange les autres, de façon que, quand j'ai fini, ma plante se trouve presque toute couverte de ces pièces, qui la tiennent en état. Après cela on pose une seconde feuille blanche sur la première, et on la presse avec la main, afin de tenir la plante assujettie dans la situation qu'on lui a donnée; avançant ainsi la main gauche qui presse à mesure qu'on retire avec la droite les plombs et les gros sous qui sont entre les papiers; on met ensuite deux autres feuilles de papier gris sur la seconde feuille blanche, sans cesser un seul moment de tenir la plante assujettie, de peur qu'elle ne perde la situation qu'on lui a donnée; sur ce papier gris on met une autre feuille blanche; sur cette feuille une plante qu'on arrange et recouvre comme ci-devant, jusqu'à ce qu'on ait placé toute la moisson qu'on a appor-

tée, et qui ne doit pas être nombreuse pour chaque fois ; tant pour éviter la longueur du travail, que de peur que durant la dessiccation des plantes, le papier ne contracte quelque humidité par leur grand nombre ; ce qui gâteroit infailliblement vos plantes, si vous ne vous hâtiez de les changer de papier avec les mêmes attentions ; et c'est même ce qu'il faut faire de temps en temps, jusqu'à ce qu'elles aient bien pris leur pli, et qu'elles soient toutes assez seches.

Votre pile de plantes et de papiers ainsi arrangée, doit être mise en presse, sans quoi les plantes se gripperoient ; il y en a qui veulent être plus pressées, d'autres moins ; l'expérience vous apprendra cela, ainsi qu'à les changer de papier à propos, et aussi souvent qu'il faut, sans vous donner un travail inutile. Enfin quand vos plantes seront bien seches, vous les mettrez bien proprement chacune dans une feuille de papier, les unes sur les autres, sans avoir besoin de papiers intermédiaires, et vous aurez ainsi un Herbier commencé, qui s'augmentera sans cesse avec vos connoissances et contiendra enfin l'histoire de toute la végétation du pays : au reste, il faut toujours tenir un Herbier bien serré, et un peu en presse ; sans quoi les plantes, quelque seches qu'elles fussent, attireroient l'humidité de l'air, et se gripperoient encore.

Voici maintenant l'usage de tout ce travail

vail pour parvenir à la connoissance particuliere des plantes, et à nous bien entendre lorsque nous en parlons.

Il faut cueillir deux échantillons de chaque plante ; l'un plus grand pour le garder, l'autre plus petit pour me l'envoyer. Vous les numéroterez avec soin, de façon que le grand et le petit échantillon de chaque espèce aient toujours le même numéro. Quand vous aurez une douzaine ou deux d'especes ainsi desséchées, vous me les enverrez dans un petit cahier par quelque occasion. Je vous enverrai le nom et la description des mêmes plantes ; par le moyen des numéros, vous les reconnoîtrez dans votre Herbier, et de-là sur la terre, où je suppose que vous aurez commencé de les bien examiner. Voilà un moyen sûr de faire des progrès aussi sûrs et aussi rapides qu'il est possible loin de votre guide.

N. B. J'ai oublié de vous dire que les mêmes papiers peuvent servir plusieurs fois, pourvu qu'on ait soin de les bien aërer et dessécher auparavant. Je dois ajouter aussi que l'Herbier doit être tenu dans le lieu le plus sec de la maison, et plutôt au premier qu'au rez-de-chaussée.

DEUX LETTRES
A M. DE M***.
PREMIÈRE LETTRE.
Sur le format des Herbiers et sur la Synonymie.

Si j'ai tardé si long-temps, Monsieur, à répondre en détail à la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire le 3 janvier, ç'a été d'abord dans l'idée du voyage dont vous m'aviez prévenu, et auquel je n'ai appris que dans la suite que vous aviez renoncé ; et ensuite par mon travail journalier qui m'est venu tout-d'un-coup en si grande abondance, que pour ne rebuter personne, j'ai été forcé de m'y livrer tout entier, ce qui a fait à la Botanique une diversion de plusieurs mois. Mais enfin voilà la saison revenue, et je me prépare à recommencer mes courses champêtres, devenues, par une longue habitude, nécessaires à mon humeur et à ma santé.

En parcourant ce qui me restoit en plantes sèches, je n'ai guères trouvé, hors de mon Herbier auquel je ne veux pas toucher, que quelques doubles de ce que vous avez déjà reçu ; et cela ne valant pas la peine d'être rassemblé pour un premier envoi, je trouverois convenable de me faire durant

cet été de bonnes fournitures, de les préparer, coller et ranger durant l'hiver, après quoi je pourrois continuer de même d'année en année, jusqu'à ce que j'eusse épuisé tout ce que je pourrois fournir. Si cet arrangement vous convient, Monsieur, je m'y conformerai avec exactitude, et dès-à-présent je commencerai mes collections. Je désirerois seulement savoir quelle forme vous préférez. Mon idée seroit de faire le fond de chaque Herbier sur du papier à lettre tel que celui-ci; c'est ainsi que j'en ai commencé un pour mon usage, et je sens chaque jour mieux que la commodité de ce format compense amplement l'avantage qu'ont de plus les grands Herbiers. Le papier sur lequel sont les plantes que je vous ai envoyées vaudroit encore mieux; mais je ne puis retrouver du même, et l'impôt sur les papiers a tellement dénaturé leur fabrication, que je n'en puis plus trouver, pour noter, qui ne perce pas. J'ai le projet aussi d'une forme de petits Herbiers à mettre dans la poche pour les plantes en miniature, qui ne sont pas les moins curieuses, et je n'y ferois entrer néanmoins que des plantes qui pourroient y tenir entières, racines et tout; entr'autres, la plupart des Mousses, les Glaux, Peplis, Montia, Sagina, Passe-pierre, etc. Il me semble que ces Herbiers mignons pourroient devenir charmans et précieux en même temps. Enfin il y a des plantes d'une certaine grandeur qui

ne peuvent conserver leur port dans un petit espace, et des échantillons si parfaits que ce seroit dommage de les mutiler. Je destine à ces belles plantes du papier grand et fort, et j'en ai déjà quelques-unes qui font un fort bel effet dans cette forme.

Il y a long-temps que j'éprouve les difficultés de la nomenclature, et j'ai souvent été tenté d'abandonner tout-à-fait cette partie. Mais il faudroit en même temps renoncer aux livres et à profiter des observations d'autrui, et il me semble qu'un des plus grands charmes de la Botanique est, après celui de voir par soi-même, celui de vérifier ce qu'ont vu les autres : donner sur le témoignage de mes propres yeux mon assentiment aux observations fines et justes d'un auteur, me paroît une véritable jouissance ; au lieu que quand je ne trouve pas ce qu'il dit, je suis toujours en inquiétude si ce n'est point moi qui vois mal. D'ailleurs ne pouvant voir par moi-même que si peu de chose, il faut bien sur le reste me fier à ce que d'autres ont vu, et leurs différentes nomenclatures me forcent pour cela de percer de mon mieux le chaos de la synonymie. Il a fallu, pour ne pas m'y perdre, tout rapporter à une nomenclature particulière ; et j'ai choisi celle de Linnæus, tant par la préférence que j'ai donnée à son systême, que parce que ses noms composés seulement de deux mots, me délivrent des longues phrases des autres. Pour y rappor-

ter sans peine celles de Tournefort, il me faut très souvent recourir à l'auteur commun que tous deux citent assez constamment, savoir, Gaspard Bauhin. C'est dans son Pinax que je cherche leur concordance. Car Linnæus me paroît faire une chose convenable et juste, quand Tournefort n'a fait que prendre la phrase de Bauhin, de citer l'auteur original et non pas celui qui l'a transcrit, comme on fait très injustement en France : de sorte que, quoique presque toute la nomenclature de Tournefort soit tirée mot à mot du Pinax, on croiroit, à lire les Botanistes François, qu'il n'a jamais existé ni Bauhin ni Pinax au monde ; et pour comble, ils font encore un crime à Linnæus de n'avoir pas imité leur partialité. A l'égard des plantes dont Tournefort n'a pas tiré les noms du Pinax, on en trouve aisément la concordance dans les auteurs François Linnæistes, tels que Sauvage, Gouan, Gérard, Guettard, et d'Alibard qui l'a presque toujours suivi.

J'ai fait cet hiver une seule herborisation dans le bois de Boulogne, et j'en ai rapporté quelques Mousses. Mais il ne faut pas s'attendre qu'on puisse completter tous les genres, même par une espèce unique. Il y en a de bien difficiles à mettre dans un herbier; et il y en a de si rares, qu'ils n'ont jamais passé et vraisemblablement ne passeront jamais sous mes yeux. Je crois que dans cette famille est celle des Algues ; il

faut se tenir aux genres dont on rencontre assez souvent des espèces, pour avoir le plaisir de s'y reconnoître; et négliger ceux dont la vue ne nous reprochera jamais notre ignorance, ou dont la figure extraordinaire nous fera faire effort pour la vaincre. J'ai la vue fort courte, mes yeux deviennent mauvais, et je ne puis plus espérer de recueillir que ce qui se présentera fortuitement dans les lieux à-peu-près où je saurai qu'est ce que je cherche. A l'égard de la manière de chercher, j'ai suivi M. de Jussieu dans sa dernière herborisation, et je la trouvai si tumultueuse et si peu utile pour moi, que quand il en auroit encore fait, j'aurois renoncé à l'y suivre. J'ai accompagné son neveu l'année dernière, moi vingtième, à Montmorenci, et j'en ai rapporté quelques jolies plantes, entr'autres la Lysimachia Tenella, que je crois vous avoir envoyée. Mais j'ai trouvé dans cette herborisation que les indications de Tournefort et de Vaillant sont très fautives, ou que depuis eux, bien des plantes ont changé de sol. J'ai cherché entr'autres, et j'ai engagé tout le monde à chercher avec soin, le Plantago Monathos à la queue de l'Etang de Montmorenci, et dans tous les endroits où Tournefort et Vaillant l'indiquent, et nous n'en avons pu trouver un seul pied. En revanche, j'ai trouvé plusieurs plantes de remarque et même tout près de Paris, dans des lieux où elles ne sont point indiquées. En général,

j'ai toujours été malheureux en cherchant d'après les autres. Je trouve encore mieux mon compte à chercher de mon chef.

J'oubliois, Monsieur, de vous parler de vos livres. Je n'ai fait encore qu'y jeter les yeux, et comme ils ne sont pas de taille à porter dans la poche, et que je ne lis guère l'été dans la chambre, je tarderai peut-être jusqu'à la fin de l'hiver prochain à vous rendre ceux dont vous n'aurez pas à faire avant ce temps-là. J'ai commencé de lire l'*Anthologie de Potevere*; et j'y trouve, contre le systême sexuel, des objections qui me paroissent bien fortes, et dont je ne sais pas comment Linnæus s'est tiré. Je suis souvent tenté d'écrire dans cet auteur et dans les autres, les noms de Linnæus à côté des leurs pour me reconnoître. J'ai déjà même cédé à cette tentation pour quelques-unes, n'imaginant à cela rien que d'avantageux pour l'exemplaire. Je sens pourtant que c'est une liberté que je n'aurois pas dû prendre sans votre agrément, et je l'attendrai pour continuer.

Je vous dois des remercîmens, Monsieur, pour l'emplacement que vous avez la bonté de m'offrir pour la dessiccation des plantes : mais quoique ce soit un avantage dont je sens bien la privation, la nécessité de les visiter souvent, et l'éloignement des lieux qui me feroit consumer beaucoup de temps en courses, m'empêchent de me prévaloir de cette offre.

La fantaisie m'a pris de faire une collection de fruits et de graines de toute espèce, qui devroient avec un herbier faire la troisième partie d'un cabinet d'Histoire naturelle. Quoique j'aie encore acquis très-peu de chose, et que je ne puisse espérer de rien acquérir que très lentement et par hasard, je sens déjà pour cet objet le défaut de place : mais le plaisir de parcourir et visiter incessamment ma petite collection, peut seul me payer la peine de la faire ; et si je la tenois loin de mes yeux, je cesserois d'en jouir. Si par hasard vos gardes et jardiniers trouvoient quelquefois sous leurs pas des Faînes de Hêtres, des fruits d'Aunes, d'Erables, de Bouleau, et généralement de tous les fruits secs des arbres des forêts ou d'autres, qu'ils en ramassassent en passant quelques-uns dans leurs poches, et que vous voulussiez bien m'en faire parvenir quelques échantillons par occasion, j'aurois un double plaisir d'en orner ma collection naissante.

Excepté l'histoire des Mousses, par Dillenius, j'ai à moi les autres livres de Botanique dont vous m'envoyez la note. Mais quand je n'en aurais aucun, je me garderois assurément de consentir à vous priver, pour mon agrément, du moindre des amusemens qui sont à votre portée. Je vous prie, Monsieur, d'agréer mon respect.

SECONDE

SECONDE LETTRE,

SUR LES MOUSSES.

A Paris, le 19 Décembre 1771.

VOICI, Monsieur, quelques échantillons de Mousses que j'ai rassemblées, à la hâte, pour vous mettre à portée au moins de distinguer les principaux genres avant que la saison de les observer soit passée. C'est une étude à laquelle j'employai délicieusement l'hiver que j'ai passé à Wootton, où je me trouvois environné de montagnes, de bois et de rochers tapissés de capillaires et de mousses les plus curieuses. Mais depuis lors, j'ai si bien perdu cette famille de vue, que ma mémoire éteinte ne me fournit presque plus rien de ce que j'avois acquis en ce genre; et n'ayant point l'ouvrage de Dillenius, guide indispensable dans ces recherches, je ne suis parvenu qu'avec beaucoup d'effort et souvent avec doute à déterminer les espèces que je vous envoie. Plus je m'opiniâtre à vaincre les difficultés par moi-même et sans le secours de personne, plus je me confirme dans l'opinion que la Botanique, telle qu'on la cultive, est une science qui ne s'acquiert que par tradition; on montre la plante, on la nomme; sa figure et son nom se gravent ensemble dans la mémoire. Il y a peu de peine à

retenir ainsi la nomenclature d'un grand nombre de plantes ; mais quand on se croit pour cela Botaniste, on se trompe, on n'est qu'herboriste ; et quand il s'agit de déterminer par soi-même et sans guide les plantes qu'on n'a jamais vues, c'est alors qu'on se trouve arrêté tout court, et qu'on est au bout de sa doctrine. Je suis resté plus ignorant encore en prenant la route contraire. Toujours seul et sans aucun maître que la nature, j'ai mis des efforts incroyables à de très foibles progrès. Je suis parvenu à pouvoir, en bien travaillant, déterminer à peu-près les genres ; mais pour les espèces, dont les différences sont souvent très peu marquées par la nature, et plus mal énoncées par les auteurs, je n'ai pu parvenir à en distinguer avec certitude qu'un très petit nombre, surtout dans la famille des Mousses, et surtout dans les genres difficiles, tels que les Hypnum, les Jungermannia, les Lichens. Je crois pourtant être sûr de celles que je vous envoie, à une ou deux près que j'ai désignées par un point interrogant, afin que vous puissiez vérifier dans Vaillant et dans Dillenius, si je me suis trompé ou non. Quoi qu'il en soit, je crois qu'il faut commencer à connoître empyriquement un certain nombre d'espèces pour parvenir à déterminer les autres ; et je crois que celles que je vous envoie peuvent suffire, en les étudiant bien, à vous familiariser avec la famille, et à en distinguer au moins les

genres au premier coup-d'œil par le *facies* propre à chacun d'eux. Mais il y a une autre difficulté; c'est que les Mousses, ainsi disposées par brins, n'ont point sur le papier le même coup-d'œil qu'elles ont sur la terre rassemblées par touffes ou gazons serrés. Ainsi l'on herborise inutilement dans un Herbier, et sur-tout dans un Moussier, si l'on n'a commencé par herboriser sur la terre. Ces sortes de recueils doivent servir seulement de mémoratifs, mais non pas d'instruction première. Je doute cependant, Monsieur, que vous trouviez aisément le temps et la patience de vous appesantir à l'examen de chaque touffe d'herbe ou de Mousse que vous trouverez en votre chemin. Mais voici le moyen qu'il me semble que vous pourriez prendre pour analyser avec succès toutes les productions végétales de vos environs, sans vous ennuyer à des détails minutieux, insupportables pour les esprits accoutumés à généraliser les idées, et à regarder toujours les objets en grand. Il faudroit inspirer à quelqu'un de vos laquais, garde ou garçon jardinier, un peu de goût pour l'étude des plantes, et le mener à votre suite dans vos promenades, lui faire cueillir les plantes que vous ne connoîtriez pas, particulièrement les Mousses et les Graminées, deux familles difficiles et nombreuses. Il faudroit qu'il tâchât de les prendre dans l'état de floraison où leurs caractères déterminans sont les plus mar-

qués. En prenant deux exemplaires de chacun, il en mettroit un à part pour me l'envoyer, sous le même numéro que le semblable qui vous resteroit, et sur lequel vous feriez mettre ensuite le nom de la plante, quand je vous l'aurois envoyé. Vous vous éviteriez ainsi le travail de cette détermination, et ce travail ne seroit qu'un plaisir pour moi qui en ai l'habitude, et qui m'y livre avec passion. Il me semble, Monsieur, que de cette manière vous auriez fait en peu de temps le relevé des productions végétales de vos terres et des environs, et que vous livrant sans fatigue au plaisir d'observer, vous pourriez encore, au moyen d'une nomenclature assurée, avoir celui de comparer vos observations avec celles des auteurs. Je ne me fais pourtant pas fort de tout déterminer. Mais la longue habitude de fureter des campagnes m'a rendu familieres la plupart des plantes indigènes. Il n'y a que les jardins et productions exotiques où je me trouve en pays perdu. Enfin ce que je n'aurai pu déterminer sera pour vous, Monsieur, un objet de recherche et et de curiosité qui rendra vos amusemens plus piquans. Si cet arrangement vous plaît, je suis à vos ordres, et vous pouvez être sûr de me procurer un amusement très intéressant pour moi.

J'attends la note que vous m'avez promise, pour travailler à la remplir autant qu'il dépendra de moi. L'occupation de tra-

vailler à des Herbiers remplira très agréablement mes beaux jours d'été. Cependant je ne prévois pas d'être jamais bien riche en plantes étrangères ; et, selon moi, le plus grand agrément de la Botanique est de pouvoir étudier et connoître la nature autour de soi plutôt qu'aux Indes. J'ai été pourtant assez heureux pour pouvoir insérer dans le petit recueil que j'ai eu l'honneur de vous envoyer, quelques plantes curieuses, et entr'autres le vrai papier qui jusqu'ici n'étoit point connu en France, pas même de M. de Jussieu. Il est vrai que je n'ai pu vous envoyer qu'un brin bien misérable, mais c'en est assez pour distinguer ce rare et précieux souchet. Voilà bien du bavardage, mais la Botanique m'entraîne, et j'ai le plaisir d'en parler avec vous : accordez-moi, Monsieur, un peu d'indulgence.

Je ne vous envoie que de vieilles Mousses ; j'en ai vainement cherché de nouvelles dans la campagne. Il n'y en aura guères qu'au mois de février, parce que l'automne a été trop sec. Encore faudra-t-il les chercher au loin. On n'en trouve guères autour de Paris que les mêmes répétées.

Fin du dernier Volume des Mélanges.

TABLE

DES DIFFÉRENTES PIÈCES

Contenues dans ce Volume.

Fin de la Table.